UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04999941 0

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/discoursetpang01mons

DISCOURS ET PANÉGYRIQUES

ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous soussignés, Maître en sacrée Théologie et Prédicateur général, avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, les deux volumes du T. R. P. Jacques-Marie-Louis MONSABRÉ, intitulés : *Discours et Panégyriques*. Nous les avons jugés dignes de l'impression.

FR. ANTONIN VILLARD,
Maître en sacrée Théologie.

FR. MARIE-JOSEPH OLLIVIER,
Prédicateur général.

IMPRIMATUR :
FR. THOMAS BOURGEOIS,
Prieur provincial.

DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

DISCOURS

ET

PANÉGYRIQUES

PAR LE

T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

DES FRÈRES-PRÊCHEURS

PREMIER VOLUME

ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO LIBRARY

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED

PARIS

BUREAUX DE L'ANNÉE DOMINICAINE

94, RUE DU BAC, 94

1891

DISCOURS SUR LA FIDÉLITÉ

DISCOURS SUR LA FIDÉLITÉ

Prononcé en l'église Saint-Thomas-d'Aquin, le jour de la Quasimodo, clôture de la station du Carême 1861 [1].

Omnes qui placuerunt Deo, per multas tribulationes transierunt fideles.
(JUDITH, cap. VIII, 23.)

MES FRÈRES,

C'est pour la dernière fois aujourd'hui que ma parole se fait entendre au milieu de vous, jusqu'à ce que Dieu ramène des circonstances

1. Il faut se rappeler que ce discours a été prononcé à l'époque où l'Empire, qui avait d'abord donné des espérances aux catholiques, sollicitait les convoitises, encourageait par des faveurs les professeurs d'impiété, trahissait sourdement le Souverain-Pontife, tout en faisant mine de le protéger. Le ministère Espinasse s'émut. Le discours fut dénoncé au P. Lacordaire, alors Provincial, qui en demanda communication et écrivit à l'orateur : « Vous êtes resté dans la limite de votre droit et n'avez « fait que votre devoir. »

heureuses qui me procurent de nouveau l'honneur de votre sympathique attention. Qu'attendez-vous de moi? Un discours qui résume tous les enseignements de cette station, ou bien un mot qui vous révèle une dernière fois mon cœur, et vous fasse connaître ce que je demande de vous pour prix de mes labeurs et de mon amitié? Je crois avoir assez clairement parlé jusqu'ici pour n'avoir pas besoin de me résumer auprès de ceux qui ont suivi ma parole. Et, quand je le voudrais, je ne le pourrais pas. Un texte de l'Écriture m'a frappé les yeux, pendant que les événements qui s'accomplissent autour de nous me déchiraient le cœur. Ce texte le voici : « *Omnes qui placuerunt Deo per multas tribulationes transierunt fideles.* Tous ceux qui ont su plaire au Seigneur ont traversé fidèles des torrents de tribulations. » Plaire au Seigneur et ne recevoir du Seigneur que des maux. Ne recevoir du Seigneur que des maux et pourtant rester fidèles au Seigneur. Que de mystères en ces quelques mots, et comme notre humaine sagesse est facilement mise en déroute par cet austère langage. Cependant c'est l'Esprit de Dieu qui parle et nous révèle le plus grand, le

plus universel de nos devoirs comme chrétiens, le devoir de la fidélité. En vain j'ai fait effort pour me dégager des étreintes du texte sacré, il me serrait à la gorge et ne me permettait qu'un seul mot : *Fidélité! Fidélité!* Et j'ai pris mon parti. J'ai laissé derrière moi tout ce que je voulais dire, afin de vous rappeler que le nom reçu par vous au baptême est le nom de *fidèles;* que vous vous êtes engagés, à la vie à la mort, au Christ Sauveur qui vous a donné son nom, à sa doctrine, à ses lois, à ses institutions; enfin que notre devoir toujours, — aujourd'hui plus que jamais, — c'est la fidélité.

Fidélité!... N'est-ce pas que ce mot retentit à vos oreilles comme un bruit vengeur dans les circonstances présentes. Il est impossible de le prononcer sans flétrir à la fois des ignorants et des lettrés, des grands et des petits, des rois et des peuples. Mais aussi, il descend des Cieux comme une révélation à nos esprits obscurcis par une nuée de sophismes, comme un encouragement à nos cœurs chancelants, comme un hommage sur la tombe de ceux qui se sont déjà sacrifiés pour la sainte cause de Dieu.

I

La fidélité, mes frères, est le constant et inviolable attachement d'une âme au droit et à quiconque représente le droit, attachement qui résulte d'un libre et légitime engagement de sa foi. La fidélité saisit toutes les vertus, les protège contre tous les caprices, les élève au-dessus des instincts égoïstes et des calculs de l'intérêt, les rapproche, les unifie et les tient serrées auprès de la cause sainte à laquelle elle s'est engagée. N'ayez peur, rien ne l'en séparera. La fidélité n'est pas une vertu de montre et de parade, dont on se sert pour orner des triomphes et rendre plus éclatantes et plus scandaleuses les bonnes fortunes de la force. La fidélité n'est pas cette joie chamarrée d'or et lestée de rentes qui courtise le succès ; pas cette prostration humiliante qui fait toujours deux actes à la fois, l'acte d'adoration et l'acte de demande, mais jamais l'acte d'amour ; pas cet enthousiasme mercenaire qui hurle des *vivats* à chaque changement de décoration sur

le théâtre social; pas cette légèreté ridicule et imbécile qui s'accommode de toutes les nouveautés au détriment de la justice. Non, non. La fidélité se cache au fond du cœur et n'en sort qu'à l'heure des sacrifices. La fidélité regarde au front de qui l'appelle s'il a reçu l'empreinte de la justice éternelle. La fidélité ne rend que des hommages où l'amour a la plus grande part. La fidélité ne se paye que par le témoignage d'une conscience irréprochable. La fidélité ne s'accommode des nouveautés que lorsqu'elle y rencontre le droit. Un homme a fait une promesse, et par cette promesse il s'est engagé à une cause. Il a pu se tromper et voir le droit où il n'était pas, — l'homme se trompe si facilement. — Mais, je l'ai dit, s'il est fidèle, rien ne le séparera de la cause qu'il a épousée. Qu'elle soit injuriée, bafouée, méprisée, calomniée, trahie, il croira toujours en sa bonté. Qu'elle soit persécutée, opprimée, et comme noyée dans tous les malheurs imaginables, il attendra patiemment qu'elle se relève. Qu'elle soit lâchement abandonnée de tous, il se dévouera jusqu'à la mort pour la servir. La tribulation multipliera son courage, affermira

sa constance et resserrera les liens qui le tiennent enchaîné. Donc engager sa foi, être attaché toujours, et dans le malheur croire, attendre, se dévouer, c'est être fidèle. Voilà, mes frères, ce que je pense de la fidélité.

Eh bien ! je vous l'avoue, ce que je pense m'étonne devant ce que je vois. Il semble que j'ai parlé un langage inintelligible, quand je compare ce que je viens de dire avec ce qui se fait tous les jours. Engager sa foi, être attaché toujours, et, dans le malheur, croire, attendre, se dévouer, c'est être fidèle. A ce compte, mon Dieu, où sont donc les fidèles ? J'écoute et j'entends qu'on parle encore de fidélité. On fait serment de fidélité, on s'engage à la fidélité. C'est bien, le mot n'est pas perdu ; mais à quoi sert-il s'il n'est qu'un mensonge ? Cent mille millions de mots, entendez-le bien, ne font pas la plus petite des vertus ! Si la fidélité consiste à être l'esclave de tout ce qui triomphe, à retirer aux vaincus de la force et de l'opinion les promesses qu'on leur avait faites en toute liberté d'esprit et de cœur, à envoyer des baisers à tous les soleils qui se lèvent pour recevoir un peu de leur lumière et

de leur chaleur, je ne sais plus mon français, je suis un homme d'un autre âge, et je demande à rentrer bien vite dans les froids sépulcres de ceux qui comprenaient ma langue comme je la comprends. O mes pères! Où êtes-vous? Vous croyiez à la justice descendue du sein immortel de Dieu. Vous croyiez au droit, au droit émané de Celui qui est le droit vivant et éternel, et quand votre noble cœur conduisait votre main loyale sur les Saints Évangiles, vous croyiez avoir marié votre vie à une autre vie, et, après ces noces sacrées, ne faire plus qu'un avec ceux que vos serments avaient épousés. Et vous marchiez, à travers heurs et malheurs, jusqu'au jour suprême où votre dernier soupir était un double hommage à votre Dieu et à votre sainte cause. O mes pères! Où êtes-vous? N'entendez-vous pas mes gémissements, ne voyez-vous pas que mon cœur est plein de larmes ?

Oh! oui, mon cœur est plein de larmes! car qui ne s'attristerait du spectacle de tant d'infidélités qui peuvent vivre et mourir sans honte, et transmettre à la postérité leur héritage

déshonoré ? Quel homme de cœur n'est pas alarmé des faciles travestissements de conscience à l'aide desquels on prend la livrée de tous les événements, sans s'engager à leur issue. Plus de serments qui tiennent, plus de cœurs qui se dévouent, plus de vies qui s'immolent, mais une foule avide, de tout âge et de toute profession, qui spécule sur une formule et en attend le rassasiement de ses appétits toujours croissants.

Cependant, ne soyons pas injustes, ne condamnons pas l'humanité tout entière. Si le sens de la fidélité est perdu auprès de bien des gens, il y a des cœurs qui savent encore ce que c'est qu'engager sa foi, être attaché toujours, et dans le malheur croire, attendre, se dévouer. Tandis que nos beaux-fils s'oublient dans un tâtonnement qui stérilise leur vie, de nobles jeunes hommes savent faire aux causes trahies l'aumône de leur sang. Pendant que des vieillards tendent aux hommes les bras de leurs convoitises plus que septuagénaires, d'autres vieillards laissent salir par des plaintes hypocrites leurs cheveux blancs, et attendent en paix la mort, plutôt que soit flétri du plus léger

soupçon leur amour du droit et de la justice. Pendant que des hommes d'État rivalisent aux enchères de leur conscience et de leurs services, des citoyens honnêtes refusent publiquement leur concours aux exploits de l'iniquité. Pendant que le parjure triomphe sur les ruines des lois jurées et méprisées, la foi persécutée protège de tout ce qui lui reste de vie l'inviolabilité des serments. Enfin, Dieu soit béni, au milieu de tant d'infidèles il y a encore des cœurs fidèles. Mais d'où vient cela, mes frères? — De ce que la fidélité, dans sa plus légitime et sa plus haute expression, n'a pas été bannie de cette terre. Vous êtes étonnés, peut-être, que je ne vous aie fait entendre jusqu'ici que des paroles humaines. Je le devais, afin de vous donner une raison de ce qui révolte l'honnêteté de vos cœurs et de vous mieux préparer à ce que je dois vous dire. Écoutez-moi.

Les choses humaines et les choses divines se tiennent par des liens mystérieux qu'on ne peut rompre sans compromettre et les unes et les autres, ou plutôt les choses humaines sont tellement dépendantes des choses divines

qu'elles en suivent fatalement toutes les vicissitudes. Et puisque je parle de la fidélité ; eh bien ! la fidélité n'a de sens et de réalité dans les choses humaines qu'autant qu'elle est comprise et pratiquée dans les choses divines. Soyez fidèles à Dieu, vous serez fidèles aux hommes ; soyez traîtres à Dieu, vous serez traîtres aux hommes. Et par ce qu'il y a peu de fidèles à Dieu, il y a peu de fidèles aux hommes ; par ce qu'il y a beaucoup de traîtres à Dieu, il y a beaucoup de traîtres aux hommes.

Engager sa foi, être attaché toujours, et dans le malheur croire, attendre, se dévouer, c'est être fidèles, avons-nous dit. Or tout chrétien est engagé à Dieu, à son Christ, à son Église par un serment solennel qui doit retentir jusqu'aux siècles des siècles. Ce serment vous l'avez fait, au jour de votre baptême, par la bouche de ceux qui demandaient pour vous, en échange, la grâce et le titre auguste d'enfants de Dieu. Mais, parce que vous pouviez l'oublier, parce que vos répondants pouvaient tenir secrètes les saintes promesses qui enchaînaient votre vie, ce serment, vous l'avez

renouvelé dans ce jour d'immortelle mémoire où, pour la première fois, Dieu se livrait à toute la ferveur de votre jeune amour et servait d'aliment à votre âme. Allons, rappelez vos souvenirs, il est temps. Qu'avez-vous fait ? Vous avez touché l'autel de la main. Ainsi faisaient les Anciens quand ils voulaient rendre sacrés leurs serments. Que dis-je ? L'instinct religieux les poussait plus loin. Ils plongeaint la main dans le sang et les entrailles fumantes de la victime, après cela leur parole était sainte entre toute parole. Mais vous, mes frères, vous auriez étonné les Anciens s'ils avaient pu vous voir. Vous ! vous possédiez tout entière la victime aux sacrés foyers de votre vie. La victime, dont les hécatombes de l'antiquité n'étaient qu'une lointaine figure, la victime, qui ne recevait rien des honneurs que vous lui rendiez, mais qui vous inondait des splendeurs de sa divinité. O mystère ! Jésus-Christ, le Fils de Dieu, résidait au fond de vos âmes, sa toute-puissante vertu disposait de votre vie, elle faisait tressaillir vos membres, elle ouvrait vos lèvres et vous disiez : « Je crois en Dieu Père, Fils et Esprit-Saint. Je

crois en Jésus-Christ fils unique de Dieu. Je crois la Sainte Église Catholique, Apostolique et Romaine. Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres. Je m'attache à Jésus-Christ. Je veux lui appartenir sans partage, toujours, toujours. Voilà le serment du chrétien!

Augustes promesses, tant de fois saintes et tant de fois violées! Car, combien de chrétiens qui n'attendent pas les jours d'épreuve et de scandale pour se dégager! Combien de chrétiens pour qui le premier orage des passions a été le signal de l'infidélité! Combien de chrétiens qui se sont laissé ébranler et renverser par la tribulation qui devait les affermir! Combien de chrétiens qui ne croient plus à Dieu, parce que Dieu se cache, qui n'attendent plus son règne, parce que l'ennemi est en veine de triomphes, qui ont peur du plus petit sacrifice, comme s'ils devaient s'y compromettre à tout jamais! Mon Dieu! mon Dieu! où sont-ils ceux que vous pourriez encore appeler du nom qui leur fut donné au baptême? Des fidèles! Où y en a-t-il? Il y en a plein cette église, mes frères, et c'est ce qui me console, c'est ce qui me fait espérer des jours meilleurs que nos jours

déshonorés. Donc, s'il y a eu de l'amertume dans mes paroles, écartez-la de vos cœurs et renvoyez-la ailleurs. Je récuse même le droit de vous instruire, vous savez tout aussi bien que moi ce que c'est que la fidélité. Vos noms, vos sympathies, votre vigoureuse piété, parlent plus éloquemment que je ne le pourrais faire. Qu'une seule parole me soit permise, la parole d'encouragement qu'adressait l'Apôtre à un homme de Dieu. Mon fils, disait-il, sois fidèle jusqu'à la mort. *Esto fidelis usque ad mortem*[1]. Mes frères, mes amis, soyez fidèles jusqu'à la mort. Fidèles à qui? Aux hommes ? Je ne m'en inquiète pas. Je sais trop bien ce qui peut advenir si vous êtes fidèles à Dieu. Donc, soyez fidèles à Dieu jusqu'à la mort. *Estote fideles usque ad mortem.* Que rien ne vous séduise, que rien ne vous corrompe, que rien ne vous détache : ni les ruses de Satan, ni les promesses du monde, ni les tempêtes des passions. Soyez fidèles jusqu'à la mort. *Estote fideles usque ad mortem.*

Soyez fidèles! mais rappelez-vous bien, mes

1. Apoc., cap. II, 10.

frères, cette austère parole que je faisais entendre au commencement de ce discours : « *Omnes qui placuerunt Deo per multas tribulationes transierunt fideles :* Tous ceux qui ont su plaire au Seigneur ont traversé des torrents de tribulations. » La fidélité, l'attachement à une cause est facile tant que cette cause est honorée et prospère, et que la nature rencontre dans l'accomplissement du devoir un goût qui la contente. Si, dans la vie privée, Dieu ne nous envoyait que des consolations, si toujours nous sentions les caresses de sa main paternelle, si notre vie calme et sereine s'écoulait à l'abri de toutes les épreuves, qui donc aurait le courage de trahir ? Si, dans la vie publique, Dieu ne nous apparaissait que dans les splendeurs de sa gloire, si Jésus-Christ, notre sauveur, notre maître et notre roi, régnait sans contradiction sur ceux qu'il a baignés dans les flots de son sang, si l'Église, son épouse, toujours entourée de prodiges, toujours fécondée par des ministres sans tache de sa vertu divine, toujours maîtresse des esprits par sa doctrine, des cœurs par ses promesses, des volontés par ses lois, étendait sans obstacle

son empire universel, enfantait sans douleur et n'avait pas à pousser ces cris lamentables que poussait Rachel sur ses fils perdus, qui donc serait infidèle? Qui donc se dégagerait du serment par lequel tout chrétien épouse à son baptême la sainte cause de Dieu? Encore une fois, dans de pareilles conditions, la fidélité serait facile.

Mais, mes frères, Dieu n'aurait pas, vous n'auriez pas non plus la juste mesure de votre vertu. Toute vertu a sa mesure, celle de la fidélité, je vous l'ai dit, c'est le malheur. C'est en face du malheur qu'on reconnaît la sincérité d'un attachement. C'est dans la tribulation que se révèlent cette foi inébranlable, cette calme attente, ce dévouement sans bornes qui sont à la fidélité ce que la longueur, la largeur et la profondeur sont à l'espace. J'ai vu des âmes vaillantes si sincèrement, si constamment et si profondément attachées à des causes persécutées que la mort n'a pu ni entamer leur foi, ni faire fléchir leur espoir, ni couper court à leur dévouement. Le monde s'étonnait d'une si haute vertu et cherchait à la flétrir par d'ineptes railleries, mais moi je

bénissais Dieu qui fait de si grandes âmes et, en y regardant de près, je n'avais pas de peine à me convaincre que si la fidélité est un précieux joyau passé de mode pour nos générations vénales, il n'en est pas moins de la plus pure et de la plus belle eau. Il y a donc des âmes qui savent demeurer attachées aux causes humaines, même dans le malheur. Qu'elles soient notre leçon, mes frères. Qu'elles nous apprennent que le malheur doit être la pierre de touche de notre attachement à la sainte cause de Dieu.

En dedans de nous-mêmes, la fidélité est à chaque instant éprouvée. Toute vie d'homme est un drame invisible rempli d'événements, compliqué par mille péripéties, dont le but est d'affermir notre vertu en nous rappelant sans cesse les serments solennels qui nous ont ouvert les portes de l'Église et nous ont engagés à Dieu. Ceux qui ne vivent que de la vie de la nature et oublient l'auguste vérité de leurs destinées ne comprennent rien à ces mystères. Mais, nous, qui vivons de la vie de la grâce et comptons sur un meilleur avenir, nous savons que l'âme doit sortir de la tribulation, plus ferme et plus

glorieuse aux yeux de Dieu. Quand Dieu semble se retirer de nous, et nous abandonner à toutes les hostilités de la douleur et à toutes les impuissances de la nature; quand notre âme noyée dans le chagrin, notre cœur brisé dans ses plus chères affections, notre corps en proie à toutes les langueurs et à toutes les souffrances, notre vie inquiète, gémissante, désolée par toutes sortes de persécutions, deviennent pour nous la plus effroyable des tentations, ne crions pas au scandale comme le feraient des lâches; ne disons pas, Dieu méprise notre vertu, Dieu délaisse les siens, Dieu est injuste; ne nous jetons pas dans les bras de ces consolations passagères, qui laissent toujours un aiguillon après qu'elles ont effleuré notre cœur; ne nous vengeons pas par des oublis sacrilèges qui augmentent nos malheurs en même temps que nos fautes. Mais courage! Il est temps d'être fidèle. C'est l'heure de donner à Dieu la mesure de notre vertu, c'est-à-dire de croire, d'attendre et de nous dévouer. Mon Dieu! Mon Dieu! Vous paraissez m'abandonner. On dirait que votre main paternelle s'est retirée pour ne plus soutenir

ma vie, mais je crois, oui, je crois que vous êtes auprès de moi comme vous êtes auprès de tous les justes travaillés par la douleur. *Juxta est Dominus his tribulato sunt corde*[1]. Vous vous cachez sous un voile austère, mais il n'est pas de nuage que ne percent les yeux de ma foi ! Seigneur, vous êtes avec moi, je le crois : *Credo !* Ma pauvre vie est livrée en pâture à la tribulation. Pourquoi ? Je n'en sais rien, ô mon Dieu ! J'ai péché ! Mais, combien de pécheurs dorment tranquilles sous votre main silencieuse ! C'est bien, pourtant, ô mon maître ! Soyez inégal dans la répartition des biens et des maux, jamais vous ne serez injuste, non, jamais, je le crois : *Credo !* C'est dur à moi de ne plus jouir des caresses de votre providence paternelle, mais, malgré cela, vous êtes bon, vous êtes père, je le crois : *Credo !* Je crois que vos perfections se cachent, mais qu'elles demeurent à jamais inaltérables. *Credo !* Je crois encore qu'un moment, un tout petit moment de notre tribulation passagère, nous prépare là-haut un poids de gloire éter-

1. Psalm. XXIII.

nelle et au-dessus de toute espérance. *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, suprà modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis*[1]. Je le crois et j'attends en paix que vous apportiez quelque changement dans mes épreuves. *Expecto donec veniat immutatio mea*[2]. J'attends, mais, toutefois, si vous ne voulez répondre à mes espérances que par des tempêtes ; si, comme à l'infortunée Sion, toute consolation me doit être refusée ; si toujours les épreuves, sans les lumières intérieures, sans les repos de votre miséricorde, sans les consolations de votre amour, eh bien ! *Amen !* Ainsi soit-il. Que votre volonté soit faite : *Fiat voluntas tua.* Je crois, j'attends, je me dévoue, je suis fidèle.

Je suis fidèle ! Telle doit être, mes frères, la conclusion de toutes les épreuves de notre vie privée. Et, il faut bien le dire, cette conclusion est plus fréquente que ne le feraient croire les imperfections et les faiblesses de notre nature. Aussi, la grande mesure, la me-

1. II Cor., cap. IV, 14.
2. Job, cap. XIV, 14.

sure suprême de notre fidélité, c'est moins ce qui se passe au dedans de nous-mêmes que ce qui se passe autour de nous, moins le malheur dont nous sommes victimes que le malheur qui semble vouloir atteindre Dieu lui-même. Comme il y a des nuits dans chaque existence humaine, il y a des nuits dans chaque siècle, nuits orageuses, nuits fatales qui menacent tout ce qui est bon, juste et saint, et épouvantent les âmes les plus vaillantes. Alors, les lumières de la vérité se dérobent sous le nuage sans cesse grossi des plus monstrueuses erreurs; alors, les principes du juste et de l'honnête se déchirent sous la griffe des passions; alors, le crime, enhardi par les ombres et par les défections multipliées des cœurs pusillanimes, ose espérer la ruine des plus sacrées institutions; et ses espérances seraient réalisées, s'il ne voyait se dresser devant lui une armée de fidèles, toujours confiants dans la bonté des saintes causes, toujours attendant qu'elles se relèvent, toujours prêts à se dévouer pour leur triomphe.

II

J'avais raison de dire en commençant; aujourd'hui, plus que jamais, chrétiens, souvenez-vous de vos engagements sacrés; aujourd'hui, plus que jamais, chrétiens, soyez fidèles, car aujourd'hui, plus que jamais, le torrent de la tribulation se précipite sur l'œuvre de Dieu et menace de l'entraîner dans ses eaux fangeuses; aujourd'hui, plus que jamais, Dieu nous cache sa face adorable et semble pris d'une défaillance qui le livre aux mains de ses ennemis. Les rois et les peuples, les despotes et les démagogues, les hommes d'État et les hommes de rien, les savants et les philosophes, les historiens et les publicistes, tous conspirent avec une infernale malice ou un aveuglement insensé, contre le Seigneur, contre son Christ, contre l'Église, contre sa doctrine, contre les traditions séculaires qui jusqu'ici ont protégé sa vie. Comptez, si vous le pouvez, les livres maudits qui depuis plusieurs années ont vomi le blasphème contre

les principes les plus vénérables et les plus sacrés sur lesquels se soutient l'édifice de la foi. La divinité du Sauveur, les destinées de l'homme, la grâce, les sacrements, la prière, l'autorité doctrinale et législative de l'Église, est-ce que tout cela n'a pas été la pâture d'esprits malsains, qui rêvent un naturalisme dont l'aboutissement fatal est le triomphe exécrable de la matière sur l'esprit. Demandez à ces écrivains éhontés qui se sont donné la mission de catéchiser quotidiennement le peuple, ce qu'ils pensent des vérités augustes que nous vous prêchons, et que vous respectez comme l'unique et éternel trésor de l'esprit humain. N'ont-ils pas accumulé contre elles toutes les injures et toutes les invectives? Mais l'injure et l'invective sont armes trop loyales pour leur plume déshonorée. Rien ne répugne à ces larrons de la foi, à ces corrupteurs de la conscience publique : à l'injure et à l'invective ils ont ajouté le mensonge, afin de mieux pervertir l'ignorance grossière de leurs lecteurs. Et voilà des troupeaux de bêtes humaines qui écoutent, comme autrefois Israël, les prophètes de Baal. Dieu, le Christ, son Église, disent-

ils, qu'est-ce que tout cela ? — La raison, le progrès, la liberté, à la bonne heure ! — Dieu règne au ciel loin de nous. Sa majesté sainte ne s'avilit pas jusqu'à mendier à l'homme des hommages dont il n'a que faire. Sa puissance désintéressée laisse se développer l'esprit humain comme il convient à sa nature. Toute intervention de sa part serait une injure faite à notre liberté. Toute détermination d'une doctrine, d'une loi, d'un culte, supposerait une exclusion barbare à laquelle nous ne pouvons consentir. Sa bonté ne nous condamne pas à attendre un bonheur problématique, pour lequel il faut mépriser et oublier tous les biens d'ici-bas. Sa justice n'exige pas qu'on violente des instincts irrésistibles ; les menaces qu'on nous fait en son nom n'épouvantent que les âmes puériles. — Le Christ ! philosophe austère qui mérite une mention honorable entre Socrate et Jean-Jacques. Il a su tirer profit de la science des sages qui l'avaient précédé, et arrêter l'humanité sur les pentes périlleuses du paganisme. Grand est son caractère, admirable est sa doctrine. Qu'il soit béni par tous les libres penseurs dont il est le plus fier

et le plus intègre représentant ! Qu'il soit béni, mais que maudite soit l'Église qui a corrompu sa doctrine et fait de sa personne une idole ! Le christianisme est un noble système, soit. Mais l'Église est une caste ambitieuse qui monopolise à son profit des enseignements que toute raison humaine a droit d'interpréter. L'Église ! il est temps de s'en défaire. Qu'on l'enlève, qu'on l'enlève et qu'on la crucifie. *Tolle, tolle, crucifige.* Depuis trop longtemps elle séduit et abrutit le genre humain. « Quand mourra-t-elle et quand aura péri son nom ? *Quando morietur et peribit nomen ejus*[1] ? »

Les jours s'avancent, jours de colère et d'équitable vengeance. Le siècle qui s'écoule ne finira pas sans avoir donné raison aux ennemis de l'Église. Ils le pensent du moins. Pendant que des écrivains sans conscience accusent son passé, calomnient ses tendances, appellent le mépris public sur son attitude si ferme, si noble, si résignée ; pendant que des folliculaires impies livrent à la curiosité passionnée du public les scandales qui affligent son cœur,

1. Psalm. XL.

sans déshonorer son divin caractère, les rois s'avancent en trahison et la dépouillent, afin de la faire mieux vivre, sans doute, de la vie de l'esprit. Humiliée sous la main d'un homme sans foi, livrée aux caprices d'une législation dont chaque chapitre offensera ses divins enseignements, enchaînée par un contrôle inepte dans ses plus légitimes mouvements, osera-t-elle, pourra-t-elle exercer son empire universel sur tous ses enfants dispersés aux quatre coins du monde? Non. Son impuissance sera donc la preuve de son inutilité, et alors refleuriront les jours fortunés pendant lesquels les maîtres des nations, Caligula, Claude, Néron et autres saints de même vertu, étaient à la fois césars et pontifes. Voilà la conclusion des événements contemporains. Je ne l'invente pas pour augmenter vos troubles et vos terreurs, vous l'avez vue écrite de vos yeux; c'est la promesse des impies aux impies. C'est leur menace contre les enfants de Dieu.

Que fait donc Dieu? Où est-il? — Je le cherche et je ne le trouve pas. Mon âme est triste jusqu'à la mort, et ses tristesses troublent ma vie. Mais, « mon âme, pourquoi es-tu triste et pour-

quoi me troubles-tu? *Quare tristis es anima mea et quare conturbas me*[1]? » S'il y eut jadis plus de brutalités déchaînées contre la sainte cause de Dieu, jamais on ne vit pareille malice. — C'est vrai. — Eh bien! il faut que jamais on n'ait vu pareille fidélité. Il faut que tous, mes frères, nous nous prenions par la main et que prosternés aux pieds de notre grand Dieu, Christ et Sauveur, nous lui disions : — O Maître! O Roi! C'est aujourd'hui que je me souviens de mes serments, c'est aujourd'hui que je veux être fidèle. Vous laissez faire aux impies; mais je n'accuse pas votre puissance. Elle est toujours la même, souveraine, immortelle et invincible, comme au jour où vous faisiez jaillir le monde du néant, comme au jour où vous jetiez Pharaon dans la mer, comme au jour où vous renversiez les empires coupables, comme au jour où votre dernier soupir ébranlait la terre et les cieux, comme au jour où votre chair ressuscitée traversait la pierre du sépulcre. Oui toujours la même, je le crois : *Credo*. Vous laissez opprimer vos saints et souiller ceux que vos

1. Psalm. XLI.

mains trois fois adorables ont consacrés ; mais je n'accuse pas votre justice : « c'est un abîme : *Judicia tua abyssus multa*[1]. » Mes pauvres et faibles yeux remplis de larmes n'en peuvent pas sonder la profondeur ; cependant la justice est là, je le crois : *Credo*. Vous laissez s'obscurcir vos vérités sacrées sous les nuages des blasphèmes et du mensonge, mais « quand je devrais marcher au milieu des ombres de la mort même, je ne craindrais rien, car vous êtes avec moi : *Et si ambulavero in medio umbræ mortis non timebo mala quoniam tu mecum es*[2]. » Oui vous êtes avec moi, je le crois : *Credo*. Vous laissez nier votre divinité, ô Christ ! Mais malgré les sophismes qui me tentent, malgré les hypocrisies sous lesquelles de perfides auteurs cherchent à dissimuler votre décadence, vous êtes la lumière de la lumière, le vrai Dieu du vrai Dieu. *Lumen de lumine, Deum verum de Deo vero : Credo !* Vous laissez persécuter votre Église. On voudrait, en décriant ses mœurs, faire oublier

1. Psalm. XXV.
2. Psalm. XXII.

sa vertu, mais elle est Sainte; on voudrait diminuer son influence et diviser son empire, mais elle est Catholique; on voudrait en donner aux rois de ce monde le gouvernement suprême, mais elle est Apostolique; on voudrait en déplacer le centre, mais elle est Romaine. Je le crois : *Credo Sanctam, Catholicam, Apostolicam, Romanam Ecclesiam. Credo!*

Je le crois! mon Dieu, et parce que vous m'avez dit : Attends le Seigneur. *Expecta Dominum.* J'attends. J'attends que vous donniez au monde chrétien une de ces secousses qui tant de fois, déjà, ont renouvelé le miracle de votre résurrection. J'attends l'effet de cette promesse faite par vous à l'Église : « les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam*[1]. J'attends l'accomplissement de cette prophétie par laquelle Isaïe saluait le triomphe de la nouvelle et véritable Jérusalem. — « Lève-toi et sois illuminée, ô Jérusalem! Car voici venir Celui qui doit te remplir de

1. Matth., cap. XVI, 18.

lumière. La gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Les nations et les rois marcheront à la splendeur de tes rayons. Tu verras et tu seras remplie. Ton cœur sera dans l'admiration et s'ouvrira large comme le monde, quand viendront vers toi des foules de peuples jeunes et forts. Parce que tu as été abandonnée et haïe, je ferai de toi l'orgueil des peuples et la joie des générations. Et les fils de ceux qui t'ont humiliée se courberont devant toi. Et ceux qui t'ont calomniée et maudite baiseront la trace de tes pas et t'appelleront la ville du Seigneur, le vrai Sion du Saint d'Israël[1]. » Est-il vrai, ô mon Dieu! que les ennemis de l'Église reconnaîtront sa puissance et se jetteront enfin dans ses bras maternels? Oui, car vous avez dit : — « J'ai vu les chemins de l'impie, je l'ai guéri de ses iniquités et ramené dans la droite voie : *Vias ejus vidi et sanavi eum et reduxi eum*[2]. » — J'attends l'effet de cette miséricordieuse promesse.

Faites donc entendre — « votre voix puis-

1. Isaï., cap. LX.
2. Isaï., cap. LVII, 18.

sante et magnifique qui brise l'endurcissement du pécheur orgueilleux : *Vox Domini confringentis cedros ;* Votre voix qui ébranle le désert des âmes désolées par l'injustice : *Vox Domini concutientis desertum ;* Votre voix qui prépare l'enfantement des généreuses résolutions ; *Vox Domini præparantis cervos ;* Votre voix qui éclaire la sombre horreur des lieux où le crime se réfugie, espérant vivre à l'abri du remords ; *Vox Domini revelabit condensa*[1]. — Que les impies se convertissent et rougissent de vous avoir méconnu. *Convertantur et erubescant.* Mais bien vite, bien vite : *Valdè, velociter*[2]. — Car s'ils ne se hâtent, j'attends, ô mon Dieu, que leur chemin devienne ténébreux et glissant, et que votre ange les y poursuive sans pitié : *Fiat via illorum tenebræ et lubricum, et angelus Domini persequens eos*[3]. — J'attends qu'ils soient saisis par des filets qu'ils ignorent, et surpris par les pièges qu'ils ont eux-mêmes tendus : *Veniat illi laqueus quem ignorat et captio quam abs-*

1. Psalm. XXVIII.
2. Psalm. VI.
3. Psalm. XXXIV.

condit apprehendat eum[1]. — J'attends que la lumière de votre face adorable éclaire leurs iniquités et que leur souvenir soit voué à l'exécration : *Vultus Domini super facientes mala ut perdat de terrâ memoriam eorum*[2]. — J'attends qu'ils disparaissent comme la fumée au milieu de leurs honneurs et de leurs triomphes d'un jour. *Inimici, Domini mox ut honorificati fuerint et exaltati, deficientes quemadmodum fumus deficient*[3]. — J'attends que vous ayez dissipé les conseils pervers des nations et les vaines pensées des peuples ; vous nous l'avez promis : *Dominus dissipat consilia gentium et reprobat cogitationes populorum*[4]. — J'attends que la force des rois et des géants de ce monde soit épuisée, car elle ne les sauvera pas. *Non salvatur rex per multam virtutem et gigas non salvabitur in multitudine virtutis suæ*[5]. » Dieu de justice, j'attends votre jour, et lorsqu'il sera arrivé toute fuite devien-

1. Psalm. XXXIV.
2. Psalm. XXXIII.
3. Psalm. XXXVI.
4. Psalm. XXXII.
5. *Ibid.*

dra impossible. Beaux cavaliers, écoutez bien la menace du prophète : « Vos chevaux ne sont pas si vites, que vous puissiez échapper à la justice de Dieu, et eussent-ils des jarrets de fer, ils vous trahiraient encore : *Fallax equus ad salutem. In abundantia autem virtutis suæ non salvabitur*[1].

O Dieu caché ! O Christ obscurci, j'attends que vous reparaissiez. Nous vous reverrons, oui, nous vous reverrons, et notre âme consolée chantera avec le prophète : « *Quis est iste qui venit de Edom tinctis vestibus de Bosrâ ?* Quel est celui qui vient d'Edom et de Bosrâ avec ses vêtements empourprés. Qu'il est beau dans sa robe sanglante, et comme il marche dans la grandeur de sa force. — C'est moi, mes enfants, moi qui suis venu vous parler la justice, et combattre pour vous sauver. — Mais, Seigneur, pourquoi votre robe est-elle rouge, pourquoi vos vêtements comme les vêtements de ceux qui foulent le pressoir ? — Ah ! c'est que j'ai foulé au pressoir mes ennemis et j'étais seul, tout seul, pas un homme d'entre les

1. Psalm. XXXII.

peuples n'est venu m'aider ; mais je les ai foulés dans ma colère, et leur sang a jailli sur mes vêtements, et ma robe en est toute souillée. J'avais dit dans mon cœur : le jour de la vengeance est arrivé, il est temps de racheter les miens. J'ai bien regardé autour de moi, et personne ne m'aidait; j'ai cherché, et je n'avais point de secours, mais mon bras m'a sauvé, mon indignation est venue à mon aide. Oh ! comme j'ai pressuré ces rebelles dans ma fureur, comme je les ai enivrés de ma colère, comme j'ai jeté à terre leur force impuissante[1]. » O Christ ! O Christ ! quand nous sera-t-il donné d'entendre cet hymne de triomphe ? J'attends, j'attends toujours. Rien ne m'épouvante, rien ne m'ébranle, rien ne me fait désespérer de vous. Je crois, j'attends, et ce cher peuple qui m'écoute croit et attend avec moi.

Nous croyons, nous attendons tous, mes frères, mais il nous reste à accomplir le dernier acte de la fidélité, c'est-à-dire de nous dévouer sans ménagements à la sainte cause

1. Isaï., cap. LXIII.

de Dieu. Il le faut, sans quoi notre foi serait menteuse et notre attente téméraire. C'est par le dévoûment que nous rendrons à la vérité éprouvée et au droit trahi un suprême hommage, c'est par le dévoûment que nous nous montrerons fidèles jusqu'au bout à la cause la plus sacrée et la plus indignement persécutée, c'est par le dévoûment que nous hâterons le réveil de la puissance de Dieu et les retours de sa miséricorde. Dieu dédaigne cette foi immobile et ces espérances transies que rien ne pousse en avant. Dieu abandonne les lâches qui ne savent soutenir leur rôle d'engagés que par des intentions. Ce n'est pas que par des intentions que l'impiété révolutionne les peuples et les entraîne aux abîmes. Encore moins par des intentions les fidèles opéreront-ils cette contre-révolution qui doit nous sauver. Tous les égoïsmes sont en action et se disputent le monde comme une proie, combattons-les par le dévoûment. Contre-révolutionnons, réactionnons, tel est notre rôle.

Donc, dévoûment par la prière. Appelons Dieu au secours de ses propres intérêts. Pressons par de pieuses instances l'exécution de

ses desseins. Répétons, à pleine voix, ce cri d'un roi jadis inquiété comme nous par les victoires du crime : « Debout, Seigneur ! Pourquoi dormez-vous ? Debout, il est temps ! *Exurge ! Quare obdormis, Domine ? Exurge*[1] ! » Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés. *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus*[2]. Et parce que c'est sur l'image vivante du Christ, sur le père de la famille chrétienne que se concentrent toutes les haines et tous les périls, ne nous lassons pas de soutenir par nos vœux son inébranlable constance, et de conjurer, par un amour plus fort que tous les exorcismes, les orages qui planent sur sa tête. Au jour de la primitive Église, Pierre, le vrai roi du monde et le césar des âmes, Pierre était en prison, et les fidèles ne pouvaient traverser ni les remparts vivants, ni les fortes murailles qui les séparaient de leur Père. Mais « la prière se faisait pour lui sans interruption dans l'Église. *Oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo*[3]. » Rien

1. Psalm. XLIV.
2. Psalm, LXVII.
3. Act., cap. XII, 5.

ne put résister à son efficacité souveraine : ni les chaînes, ni les portes de fer, ni la vigilance des soldats. Pierre fut rendu au fidèle troupeau qui l'attendait. Qu'il en soit ainsi en ces derniers jours d'épreuve. Prions pour le successeur de Pierre, roi et césar comme lui. Que nos jours et nos nuits soient remplis des gémissements et des cris de notre âme désolée. Demandons à Dieu qu'il délivre son Christ du cercle de larrons et d'assassins qui va toujours se rétrécissant autour de sa personne sacrée.

Dévoûment par la parole ! De tous côtés, et jusqu'à vos foyers domestiques, vous entendez retentir les sophismes malsains de l'incrédulité contemporaine. La sottise des faibles devient, à chaque instant, la ridicule complice de l'incrédulité réfléchie. Pas de lâchetés, entendez-vous, pas de ces silences craintifs qui peuvent compter pour un vote de complaisance en faveur de l'injustice et de la persécution ; mais une mâle résistance et d'énergiques protestations, qui apprennent au monde ce que vous pensez, ce que vous voulez, ce que vous êtes.

Dévoûment par l'aumône ! L'Église est dé-

pouillée dans son chef et vous appelle à son secours. Si elle n'était qu'esprit, elle vivrait de l'esprit; nous savons bien cela, ce n'est pas une nouveauté. Mais, institution humaine en même temps que divine, elle est corps et âme comme l'humaine nature. Son corps ne vit aujourd'hui que par vous. Vos aumônes sont une dette sacrée. La justice et la charité s'embrassent dans tous vos dons.

Enfin, s'il le faut... Mais j'espère bien que Dieu nous épargnera cette suprême catastrophe... Cependant s'il venait nous dire : « Mes enfants vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang. *Nondum usque ad sanguinem restitistis*[1]. » S'il permettait le retour de ces jours néfastes qui virent périr tant de chrétiens... Eh bien, mon Dieu, le sang déjà répandu nous invite. L'ombre des martyrs se dresse et nous appelle sur les collines qui couvrent leurs os glorieux[2] Que votre volonté soit faite. *Fiat voluntas tua*: Que la parole de l'Apôtre, qui n'était tout à l'heure

1. Heb., cap. XII, 4.

2. Allusion aux martyrs de Castelfidardo, morts pour la défense du Saint-Siège.

qu'un encouragement, devienne notre oraison funèbre : « Soyez fidèles jusqu'à la mort. *Estote fideles usque ad mortem.* »

Soyez fidèles... Et puisque la fidélité est la conséquence d'un engagement sacré ; puisque c'est une habitude de cette pieuse paroisse de renouveler cet engagement aux saintes fêtes de Pâques, debout, mes frères ! Au nom de Dieu, debout ! et répondez-moi. *(Tout l'auditoire se lève).*

D. — Croyez-vous en Dieu, Père, Fils et Esprit-Saint ?

R. — (*Tout l'auditoire*). Nous croyons.

D. — Croyez-vous en Jésus-Christ, fils unique de Dieu, né de la Vierge Marie et mort pour notre salut ?

R. — Nous croyons.

D. — Croyez-vous en la Sainte Église Catholique, Apostolique et Romaine ?

R. — Nous croyons.

D. — A qui voulez-vous appartenir ?

R. — A Jésus-Christ.

D. — Pour combien de temps ?

R. — Pour toujours.

D. — Malgré les menaces des impies, mal-

gré les persécutions, malgré la mort, la mort même ?

R. — Oui ! Oui ! Oui !

C'est bien ! je suis heureux. Que Dieu vous bénisse, que l'enfer soit confondu, que vos serments remplissent le monde, et qu'ils apprennent qu'au sein du plus grand des peuples il est une génération dont la devise religieuse est — *Vaincre ou Mourir*. C'est-à-dire toujours vaincre, car la mort des saints est leur plus beau triomphe.

DISCOURS

SUR

L'ŒUVRE DES ÉTUDIANTS ANGLAIS

DISCOURS

SUR L'ŒUVRE DES ÉTUDIANTS ANGLAIS

Prononcé dans l'église Saint-Roch, à Paris,
le 17 mai 1863.

Ego sum resurrectio et vita.
Je suis la résurrection et la vie.
(JOAN., cap. XI, 25.)

MES FRÈRES,

Lorsque la sœur de Lazare se jeta, tout en larmes, aux pieds du Sauveur et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été là mon frère ne serait pas mort, » — Jésus la regarda avec une tendre compassion et lui répondit : — « *Ego sum resurrectio et vita :* Je suis la résurrection aussi bien que la vie, » — c'est-à-dire, comme j'ai le pouvoir d'alimenter le feu sacré, qui lutte dans

le corps humain contre les envahissements de la mort, j'ai aussi le pouvoir de le ranimer quand il s'est éteint : Ma fille, mon amie, ne vous désolez donc plus, — « votre frère ressuscitera : *Resurget frater tuus.* » — Parole consolante qui fut presque aussitôt suivie d'un miracle.

Or, cette parole du Sauveur, il me semble l'avoir entendue, lorsque mon âme éplorée lui demandait compte des catastrophes qui ont précipité tant de peuples, autrefois saints, dans les abîmes de l'erreur et de l'apostasie. Je les voyais couchés devant moi, affreusement déchirés par les morsures de l'hérésie, pâles, méconnaissables et condamnés, en apparence, à cette suprême corruption qui fait disparaître jusqu'aux derniers et impuissants vestiges de la vie; et je me disais : C'est fini. Le grand vivant les a abandonnés, je n'ai plus qu'à verser sur eux des larmes inconsolables. Mais une voix mystérieuse retentissait au fond de mon cœur : — « Je suis la résurrection aussi bien que la vie, disait-elle. *Ego sum resurrectio et vita.* — « Console-toi, » — ton frère ressuscitera. *Resurget frater tuus.* »

Au fait, pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Jésus-Christ est toujours Dieu. La force mystérieuse qui a ranimé sa chair et glorifié son tombeau n'est pas épuisée. Que dis-je ? si cela eût été possible, elle se fût accrue par un si beau triomphe. Le Sauveur a pris sur la mort des droits qui l'ont faite son esclave, il pourrait d'un mot arrêter tous ses coups. S'il lui permet de frapper, c'est afin de mieux faire éclater son pouvoir en lui redemandant ses victimes. O mon maître adorable ! Je crois ce que vous avez dit : — Vous êtes la résurrection aussi bien que la vie. — Et, parce que l'Église n'est ici-bas que le prolongement de votre personne sacrée, vous vous plaisez à reproduire en elle, avec une merveilleuse industrie, tout ce qui s'est accompli en vous-même, si bien que rien ne doit nous étonner ni nous surprendre dans l'existence dix-neuf fois séculaire de votre corps mystique. La mort y paraît en quelques endroits victorieuse, mais elle ne fait que préparer la réalisation infaillible de votre promesse si clairement exprimée en ces paroles : — « *Ego sum resurrectio et vita.* Je suis la résurrection aussi bien que la vie. » —

Mes frères, appliquons ces paroles à la grande nation anglaise et voyons : — Comment dans la mort générale de l'erreur Dieu lui a conservé un germe de vie ; — Comment il la prépare à une résurrection glorieuse et comment vous devez être les coopérateurs de ce prodige.

Un évêque illustre et cher aux catholiques de France[1] devait faire entendre sa voix en faveur des étudiants anglais. Des devoirs plus forts que sa volonté l'en ont empêché. Je ne m'excuserai pas de parler à sa place, car, je le sais, votre indulgence comblera les distances qui séparent sa parole de la mienne.

I

« Vous êtes une race choisie, une nation sainte, un peuple d'acquisition, pour annoncer la divine vertu de Celui qui des ténèbres vous

1. Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans.

a appelés à son admirable lumière[1]. » — Ainsi parlait l'apôtre saint Pierre aux fidèles de la primitive Église, leur rappelant, en quelques mots, les mystères, les prérogatives et les devoirs de leur vocation. Ainsi dois-je vous parler à vous-mêmes, mes frères, car vous êtes les glorieux fils des élus, qui, par leur nombre et leurs vertus, réjouissaient le cœur du premier chef de l'Église. Dieu vous a choisis avant tous les temps. Vous n'existiez pas encore que déjà il vous voyait dans son sein paternel ; il vous appelait par votre nom ; il vous entourait d'une miséricordieuse protection. Vous étiez sa race choisie, sa nation sainte, son peuple d'acquisition. Pourquoi cela ? Qu'avez-vous fait pour mériter cette insigne faveur de votre Dieu ? Je n'en sais rien : j'ai appris à l'école du grand apôtre à respecter et à bénir les inscrutables mystères de la sagesse divine. Ce que je sais, c'est que Dieu n'avait pas réprouvé les nombreuses générations qui qui nous ont précédés sur le chemin des

1. Vos estis genus electum... gens sancta, populus acquisitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum. (I Petr., II, 9.)

siècles, c'est qu'il leur avait assuré une participation aux promesses que l'avenir était chargé d'accomplir, c'est qu'elles pouvaient espérer de grossir les rangs du peuple des élus. En attendant, Dieu faisait tout pour ses élus. Pour eux il réglait les époques et mettait en ordre les événements. Tout se pressait, tout s'agitait, tout venait éclore et s'éteindre sous sa main puissante, jusqu'à ce que les temps, comme un vase immense, fussent remplis jusqu'au bord de ses préparations. Alors il envoya son Fils unique, né de la femme, et, — « fidèle à ses promesses, il nous appela dans la société de ce fils, Jésus-Christ Notre-Seigneur. *Fidelis Deus per quem vocati estis in societatem filii ejus Jesu Christi Domini nostri*[1]. »

Ce ne fut pas sans peine que naquit le peuple de Jésus. Tant d'erreurs et tant de crimes avaient obscurci l'intelligence et perverti le cœur de l'homme qu'il fallut, pour faire germer, éclore et fleurir la race choisie, la nation sainte, le peuple d'acquisition, des flots de

1. I Cor., cap. I, 9.

lumière, d'amour et de sang. Vous dirai-je combien laborieux furent les premiers enfantements de l'Église Catholique ? Vous le savez aussi bien que moi, et, quoique nés dans des siècles plus pacifiques, vous avez pu quelquefois ressentir le contre-coup des tempêtes qui ont agité le sein de votre mère alors qu'elle donna à Dieu ses premiers enfants. Enfin, malgré tous les obstacles, le grand mystère de votre vocation au catholicisme s'est accompli, et, « Dieu en soit béni, vous annoncez, par votre foi et vos œuvres, la toute-puissance de celui qui des ténèbres vous a appelés à son admirable lumière. *Ut annuntietis virtutes ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum*[1]. »

Mais, mes frères, parce que vous êtes nés, parce que vous vivez sous un ciel où le soleil de vérité brille encore d'une vive et sereine clarté, parce que le bénéfice de votre condition est de passer des bras de votre mère dans les bras de l'Église, et de devenir, comme naturellement, le peuple de Jésus-Christ, vous ne

1. I Petr., cap. II, 9.

devez pas oublier les âmes infortunées qu'enveloppent les ombres de la mort, et qui, du sein des ténèbres, appellent à grands cris la lumière. Où sont-elles ? Hélas ! partout on les rencontre : non seulement sur ces plages lointaines que la parole évangélique n'a pas encore ébranlées, mais auprès de nous, chez des peuples amis que l'esprit de mensonge a visités, et qui cachent la mort sous les vestiges informes d'une physionomie chrétienne.

Ces peuples, qui les a fait ce qu'ils sont ? Pourquoi ces restes d'une vie qui paraît éteinte ? Leur existence religieuse n'est-elle qu'une grossière imitation de la nôtre et le signe trop imparfait de leur initiation à la vie de Jésus-Christ ? Ou bien, devons-nous pleurer, gémir et prier sur eux comme jadis le prophète sur les ruines de sa patrie dévastée ?

Oui, pleurer, gémir et prier c'est notre devoir et notre suprême ressource ; car ces peuples étaient autrefois ce que nous sommes : une race choisie, une nation sainte, acquise à Jésus-Christ par son sang, et les glorieux enfants de sa lumière. L'ennemi du genre

humain a passé par là et de ses mains maudites il a ravagé le champ du père de famille. *Inimicus homo hoc fecit*[1].

Jésus-Christ avait promis à son épouse, l'Église, une vie éprouvée par toutes sortes de tribulations ; cette promesse s'est trop bien accomplie. L'Église, de ses mains encore tremblantes, venait à peine de fermer la tombe de ses premiers martyrs, qu'elle sentit s'agiter, sous les plis de son manteau, toutes les puissances de l'erreur. On lui arrachait ses enfants. En vain, elle s'efforçait de les presser contre son cœur maternel ; la haine de la vérité était plus forte que son amour, et bien que sa vie sortît saine et sauve des mains de la violence, et demeurât toujours riche et féconde, elle dut, comme Rachel, pousser des cris lamentables et pleurer ceux qui n'étaient plus. Sous les coups du glaive elle triomphait encore, et pouvait adresser dans son cœur des actions de grâces à l'époux sanglant qui lui demandait du sang. Mais, sous les coups de l'erreur, elle ne pouvait que gémir, et crier aux peuples qui pas-

1. Matth., cap. XIII, 28.

saient sur la voie des siècles : — « Venez et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne. *O vos omnes qui transitis per viam, venite et videte si est dolor sicut dolor meus*[1] ! »

Étrange et cruelle destinée que celle de cette mère, si tendre et si constante dans son amour, et toujours frappée dans ses plus chères affections ! Pourquoi le Seigneur a-t-il permis cela ? Oui, mon Jésus ! pourquoi avez-vous appelé de grands peuples aux admirables lumières de votre révélation, quand vous saviez bien qu'ils vous seraient ravis par l'esprit de ténèbres ? Mon Dieu ! Mon Dieu ! dites-le moi ; que vous avaient-ils donc fait ?

Encore un mystère, dans la vie des peuples catholiques, aussi profond, aussi inscrutable que celui de leur vocation : le mystère de leur abandon. Dieu a-t-il voulu châtier des crimes qui fatiguaient sa patience, et arracher les choses sacrées à des mains trop profanes ? C'est ce que je ne pourrais dire. Mais ce dont je ne doute pas, c'est qu'il est impossible de

1. Thren., cap. I, 12.

rejeter sur Dieu l'odieuse responsabilité des égarements publics. Ces peuples dont nous pleurons la mort religieuse, et qui, depuis plusieurs siècles, passent par toutes les infortunes de l'erreur, ne peuvent pas accuser Dieu de leur malheur, ni pousser vers lui ce cri d'un grand abandonné : — « *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me*[1] ? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? » — Qu'ils interrogent l'aride poussière de leurs aïeux ; elle leur répondra : — « Nous avons péché, et nous nous sommes dépouillés nous-mêmes de cette pure auréole de vérité dont la miséricorde divine avait ceint notre front. *Peccavimus, et facti sumus tanquam immundus nos*[2]. Nous sommes tombés comme des feuilles flétries, et nos iniquités nous ont emporté comme un vent d'orage. *Et cecidimus quasi folium universi, et iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos*[3]. »

Sans doute, tout homme est capable d'erreur. Nous ne pouvons nous dissimuler la prodi-

1. Matth., cap. XXVII, 46.
2. Isaï., cap. XXXIV, 6.
3. Isaï., cap. XXXIV, 6.

gieuse faiblesse de notre esprit, ni ignorer que tout mouvement intellectuel s'accomplit entre des rivages étroits et escarpés, qui souvent nous dérobent les perspectives de la vérité. Mais, d'autre part, nous savons que Dieu ne refuse rien à notre misère, et qu'il dépend de nous que le vide de notre ignorance soit comblé par la plénitude divine. L'erreur est une imperfection, elle peut devenir un crime : c'est lorsque, se reconnaissant elle-même, elle refuse de s'avouer, et oppose aux traits lumineux et pénétrants de la vérité le bouclier d'une inflexible opiniâtreté. Alors elle devient une puissance de mort et malheur aux vaincus !

Ce caractère odieux de l'erreur s'était révélé aux jours mêmes de la prédication du Sauveur, et, pour nous prémunir, Jésus-Christ l'avait publiquement flétri dans la personne des pharisiens et des scribes : — « Défiez-vous, disait-il, de ceux qui vous approchent revêtus de la peau des brebis, et qui intérieurement ne sont que des loups ravisseurs[1]. » —

1. Atendite a falsis prophetis, qui veniunt ad vos in

Mais malgré ce solennel avertissement l'humanité catholique laissa s'endormir sa vigilance, et saint Paul, voyant dans les premiers déchirements de l'Église comme les précurseurs de maux plus grands encore, jeta ce cri prophétique : « Il faut qu'il y ait des hérésies : *Oportet hæreses esse*[1]. »

Chaque page de notre histoire religieuse nous révèle l'accomplissement de cet oracle apostolique. En même temps que nous assistons aux conquêtes de la lumière, nous voyons l'envahissement des ténèbres, et comme des nuages pleins de foudres et de tempêtes couvrir le front des nations que tout à l'heure on appelait saintes. Horreur ! Ceux-là mêmes qui devaient dissiper les ombres les ont amassées par des révoltes impies. Des évêques, des prêtres, des moines, des rois se sont appliqués à ravir aux peuples le plus grand de tous les biens : le bien de la vérité, les admirables lumières de la révélation de Jésus-Christ. Je ne vous raconterai pas, mes frères, l'histoire

vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces. (Matth., cap. VII, 15.)

1. I Cor., cap. XI, 19.

lamentable des hérésies. Que leurs auteurs soient à jamais confondus dans une même malédiction. Oui, maudits soient les pères de l'erreur et du mensonge ! Maudit, entre tous, le moine jaloux et colère qui fut traître à tous les serments, à tous les bienfaits, à toutes les vertus, et dont l'opiniâtre résistance persévère sous les lambeaux d'une doctrine défigurée ! Maudit, le roi immonde qui sacrifia le salut d'une nation aux fureurs insensées d'un amour adultère! Maudits, les ambitieux sacrilèges et les lâches complaisants qui ont entraîné l'illustre peuple anglais au déshonneur et aux misères de la prévarication et de l'apostasie ! Au sixième siècle, un moine, saint Augustin, annonçait l'Évangile à la Grande-Bretagne. Des milliers de barbares ouvraient les yeux à la lumière, les rois eux-mêmes courbaient le front sous ses mains bénies, et le pape Grégoire le Grand, à la nouvelle des succès de son apôtre, s'écriait : « La voilà donc cette nation féroce ! La voilà qui mêle aux rudes accents de ses chants guerriers le joyeux *alleluia* des Hébreux ! Les flots de l'océan se sont assouplis sous les pieds des envoyés de Dieu et sont

devenus le chemin de la vérité et de la grâce. » Ile fortunée, tu voyais fleurir, à chaque instant, de sublimes vertus. La renommée de tes héros et de tes saints arrachait à l'Église des larmes d'admiration et d'amour. Dix siècles après, plus rien que des ruines ! Plus rien que des restes inutiles et souillés, semblables aux épis d'un champ que la grêle a dévasté ! Encore une fois, qu'ils soient maudits ceux qui t'ont perdu, illustre et malheureux peuple anglais !

Mais, s'il nous est permis de maudire ceux qui, au mépris de leur conscience et des foudres de l'Église, étouffèrent les lumières de la vérité catholique, nous ne pouvons que plaindre les infortunés dont l'âme est, depuis plus de trois siècles, engagée à l'erreur par le crime de leurs pères. Gardons-nous de contrister leur cœur par de dures paroles qui ressembleraient à une réprobation. Gardons-nous d'empoisonner leur vie par les fausses interprétations d'un axiome théologique qui paraît les exclure de l'héritage céleste. Nous n'avons pas le droit d'être plus sévères que Dieu, ni de faire marcher le glaive de sa jus-

tice devant son cœur, si rempli de patience, de mansuétude et de pardons. Ce peuple infidèle, dont la défection a tant affligé l'Église, il n'est pas mort tout entier. La providence de Dieu a su y conserver un germe de vie jusqu'au jour solennel de sa résurrection. Étudions un instant ce mystère.

Vous le savez, mes frères, Dieu n'attend pas toujours que toutes les phases d'une vie humaine soient révolues pour dire à la mort : Frappe. Il vient nous surprendre à toute heure, sans que nous puissions prévenir ses coups. Faut-il le dire, il semble se plaire à épouvanter le cœur des mères par de soudaines catastrophes. C'est quand un enfant sourit à peine aux portes de la vie, quand il arrive par les voies tranquilles de l'innocence au seuil de la puberté, avant que grondent les orages qui agitent le cœur, avant que se précipitent les foudres qui frappent un adolescent et le jettent meurtri et souillé dans les abîmes du vice, c'est alors que Dieu se fait ravisseur et arrache aux bras des mères éplorées le fruit trop aimé de leurs entrailles. Et on l'accuse de cruauté, et on murmure contre ses coups.

O mères, vous ne savez pas ce qu'il y a pour vous d'épouvantes et de larmes dans l'avenir de vos enfants! Vos espérances ne sont la plupart du temps que des chimères. Laissez faire le divin moissonneur. En fauchant la vie humaine dans sa fleur, il assure des protecteurs aux familles qui n'auraient enfanté, peut-être, que des maudits. C'est une des industries de son amour de consommer, en peu de temps, de petites vies, pour les emporter triomphantes sur les rivages de l'éternité; de ravir les innocents, avant que la malice de l'erreur ait perverti leur intelligence. Voilà du moins ce qu'il nous apprend dans les saintes lettres. « *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus*[1]. »

S'il est vrai, mes frères, que presque la moitié du genre humain succombe prématurément, avant l'âge des passions et des solennelles décisions qui fixent la vie morale, il est donc vrai que, chez nos frères égarés, presque la moitié appartient au Seigneur et se trouve appelée à son admirable lumière; car bien

1. Sap., cap. IV, 11.

qu'elle ait consommé sa défection, la grande hérésie des derniers temps n'a pas encore coupé les canaux mystérieux du baptême, par où descend dans les âmes la vie de Jésus-Christ.

A cette race choisie des enfants il faut ajouter la race choisie des âmes de bonne foi : âmes simples et candides qui acceptent pieusement un héritage appauvri et des traditions mutilées, qui, toujours fidèles à une loi dont elles ne savent ni découvrir ni combler le vide, s'endorment paisiblement dans une bonne volonté qui les honore et que Dieu récompense. Bien que séparées extérieurement du corps de l'Église, elles la recherchent sans bien se rendre compte de leurs efforts, et mêlent, par des conduits secrets, leur propre vie à la vie intime et cachée des peuples catholiques. Qui pourra nous dire le nombre de ces âmes? Nous l'ignorons. Mais un jour il nous sera révélé et nous chanterons tous ensemble ces paroles du Psalmiste : — « Dieu est grand, Dieu est admirable dans ses saints. *Mirabilis Deus in sanctis suis*[1]. » — Voilà les germes

1. Psalm. LXIV.

de vie que Dieu conserve au sein de l'hérésie, en attendant le jour de la résurrection. Mais j'ai à vous raconter une plus grande miséricorde.

II

Dieu n'épuise pas toutes ses miséricordieuses prévenances en cette action latente qu'il exerce au milieu des nations hérétiques. Il se révèle, avec un incomparable éclat, par la vocation extérieure, la conversion publique et solennelle d'un certain nombre d'âmes privilégiées. En leur faveur, il renouvelle le miracle des temps primitifs de l'Église, c'est-à-dire le triomphe de la vérité et de la foi contre toutes les oppositions réunies ; par elles, il confond la vaine sagesse du siècle qui ne veut plus croire à la puissance des dogmes et des institutions catholiques, il réveille notre ferveur assoupie, stimule nos forces languissantes et prévient les défaillances de notre foi ; en elles, il justifie cette parole de l'Apôtre : « Vous êtes une race choisie, une nation sainte, un peuple d'acqui-

sition pour annoncer la vertu toute-puissante de Celui qui, des ténèbres, vous a appelés à son admirable lumière. »

Écoutez, et tâchez de comprendre cette grande leçon de la puissance et de la bonté divines. Ces âmes, qui depuis la consommation du protestantisme réjouissent l'Église par des retours soudains et inespérés, Dieu les choisit, Dieu les appelle, Dieu produit en elles ces héroïques déterminations et cette inébranlable constance qui les fixent à jamais dans la société de son divin fils Jésus-Christ.

Dieu les choisit, comme il nous a choisis nous-mêmes dans la personne de nos pères, alors que nous n'étions que des enfants de ténèbres. Contre le malheur de leur naissance il pouvait ne leur laisser que les vulgaires ressources de la bonne foi, mais son œil pénétrant, qui découvre le fond de toutes choses, a vu en elles je ne sais quelles aspirations pures et sereines, quel généreux amour de la vérité et de la vertu, quelle ardente recherche de l'inconnu, quelles inquiétudes, quels tourments secrets. Son oreille, qui ne laisse échapper aucun bruit, a entendu sortir des abîmes

de leurs désirs je ne sais quels gémissements, quelles plaintes, quels cris lamentables. Pauvres âmes! Elles étouffaient et se sentaient mourir dans les froides étreintes qui les retenaient captives, loin de l'époux adoré qu'elles attendaient. Non, ce Jésus mutilé par l'erreur, couvert des tristes lambeaux de sa doctrine amoindrie, revêtu d'une lumière défaillante, ce Jésus qui n'offre à ses adorateurs qu'un visage dépouillé de ses charmes victorieux, un cœur vidé de l'ardent amour qu'il a manifesté aux hommes, ce Jésus n'était pas l'époux de leurs désirs. Elles pleuraient, comme une femme pleure sa jeunesse trahie et abandonnée, et elles criaient à tous les échos de la terre : — « O vous, qui êtes notre bien-aimé, apprenez-nous donc au moins où vous menez paître votre troupeau, où vous reposez dans la splendeur de votre vie, ne nous laissez pas égarer ! *Indica mihi : Quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie, ne vagari incipiam*[1]. » — Dieu a vu tout cela, Dieu a entendu tout cela, et il les a choisies.

1. Cant., cap. I, 6.

Mais ce n'est point assez qu'une âme soit choisie, il faut qu'elle soit appelée, et dans cette seconde phase du retour à la vérité Dieu n'est pas moins mystérieux que dans la première. Ne croyez pas qu'il déploie les richesses extérieures de sa puissance et convoque tous les prodiges. C'était bien, quand sur les cimes fumantes du Sinaï il dictait sa loi et criait aux échos du désert : — Mon peuple, mon peuple, écoutez-moi. — C'était bien, quand il voulait épouvanter les nations endurcies, et consoler de grandes infortunes publiques. C'était bien, quand il voulait manifester la divinité de son fils cachée sous le manteau de notre nature, et courber les nations rebelles sous la douce et suave pesanteur de son joug. Mais, aujourd'hui, sa voix pacifique ébranle plus efficacement que les prodiges les solitudes de l'âme humaine ; un mot, un seul mot de sa bouche adorable, un mot que n'entendent pas les oreilles profanes, suffit pour répondre aux plus ardentes aspirations de ceux qui le cherchent. Dans notre naïve ignorance des opérations cachées de Dieu, nous attribuons la conversion d'une âme aux arguments d'une discussion,

aux vives et pressantes sollicitations d'une voix amie, au spectacle émouvant des vertus héroïques qui agitent et remuent le monde catholique, à la pompe majestueuse et touchante de nos cérémonies, à toutes ces causes extérieures dont Dieu se sert pour éveiller l'attention des âmes tourmentées. Mais, écoutez bien : accablée de preuves, pressée par les sollicitations du dévouement le plus inquiet et le plus tendre, en présence de toutes les vertus et de toutes les immolations, en face du plus magnifique déploiement du vrai culte, une âme peut demeurer immobile. Pourquoi cela ? Ah ! c'est qu'elle n'est pas encore appelée. Une heure bénie sonne: et pendant une prière encore incertaine, au milieu d'une réflexion commencée, quelquefois dans le bruit et le tumulte des rues et des places publiques, une mystérieuse apparition surgit, une voix se fait entendre. Le bien-aimé dit sans éclat, *sine strepitu verborum* : « Viens et suis-moi. *Veni et sequere me.* » — C'est fini, l'âme est appelée.

Elle est appelée, mais elle n'est pas encore déterminée; il faut que Dieu opère en elle le

vouloir; et l'enfantement de ce vouloir est le plus douloureux et le plus terrible des enfantements. O âme réveillée du sommeil de l'erreur! O âme choisie et appelée par Dieu! Sais-tu bien ce qu'il te demande et auras-tu le courage de répondre à toutes les exigences de son amour? — *Veni et sequere me.* Viens et suis-moi. Tu vas entendre ce dernier appel de l'époux que tu cherches; mais, pour y répondre, il faut abaisser ces sommets de l'orgueil où se réfugient tous les préjugés; il faut faire l'humble aveu de ton ignorance et de ta faiblesse; il faut maudire le passé de ta vie; il faut descendre d'une position que les hommes envient à l'obscurité d'un rang précaire, remplacer les loisirs de la richesse par l'activité inaccoutumée du travail; il faut abandonner les voies larges et faciles où l'erreur laisse s'agiter en liberté les passions pour des sentiers étroits et escarpés, et suivre péniblement les traces toutes chaudes encore du sang de Jésus-Christ. Mais ce n'est pas tout. Frappe, meurtris, déchire le cœur de ceux qui t'ont donné la vie, renonce à ces affections sur lesquelles tu appuyais jadis ta faiblesse et tes ennuis. Sois

isolée, abandonnée, déshéritée. Porte sur toi le fardeau d'une haine implacable. Adieu! Adieu! père, mère, frères, sœurs, parents, amis! Si Dieu te permet de les aimer encore, il ne veut pas que tu lui préfères ceux qui ne savent pas respecter la sainte liberté de ta conscience, ceux qui trouveraient, peut-être, dans leurs cœurs des trésors de tendresse et de pardon pour ton déshonneur et qui n'en savent plus trouver pour les mystérieux et divins tourments de la grâce. O âme, pourras-tu faire tout cela, dis, le pourras-tu? Non, mes frères, la nature humaine n'est pas taillée pour tant d'héroïsme. L'ardent amour du vrai et du bien succombe, d'ordinaire, devant les perspectives d'un sacrifice sans retour et sans merci. Mais Dieu lui-même se fait l'invisible appui des âmes qu'il a appelées. Sans les contraindre, il produit en elles le vouloir, et si énergique et si triomphant que rien ne résiste à ses élans. Abaissement de la condition, humiliations de l'esprit, déchirements du cœur, toutes les immolations à la fois sont acceptées, tous les obstacles vaincus d'un seul coup. Dieu fait plus encore. A l'enthousiasme d'un moment, il

substitue la magnanimité et la constance ; aux soudaines et héroïques déterminations, un courage invincible qui étouffe sans pitié tous les regrets, tous les dégoûts, toutes les appréhensions. Il chasse devant lui l'âme qu'il s'est donnée, et la pousse à la perfection. La voilà qui s'avance au milieu des morts sans être infectée de leur corruption, et publiant, jusqu'à la fin, par sa foi et par ses œuvres, la divinité de Celui qui l'a choisie, qui l'a appelée et qui opère en elle, selon la parole de l'Apôtre, le vouloir et le parfaire. « *Deus ipse operatur velle et perficere*[1]. »

Je n'ai pas raconté de faits, mes frères, c'eût été une longueur inutile. Tout ce qui s'est passé depuis l'origine du protestantisme se trouve contenu dans le tableau abrégé que je viens de faire de l'action divine. D'année en année, Dieu a choisi, appelé et déterminé, par un coup souverain de sa grâce, des âmes privilégiées que l'Église a recueillies comme les prémices d'un meilleur temps, comme les épis avancés d'une moisson qui germait lentement

1. Philip., cap. II, 13.

au sein d'une terre ingrate. Le peuple anglais s'était déshonoré, mais Dieu ne l'avait point abandonné, vous le voyez bien. Dans la mort même de l'erreur, il lui conservait mystérieusement la vie et le préparait petit à petit au parfait accomplissement de cette promesse, qui m'a servi de point de départ : — « Je suis la résurrection aussi bien que la vie. *Ego sum resurrectio et vita.* » — L'heure est arrivée, l'impatience de notre charité catholique, plus forte que nos passions nationales, presse Dieu de se déclarer pour un événement suprême et décisif en faveur de ce peuple, d'ailleurs si grand et si illustre dans sa misère religieuse. Ne semble-t-il pas que Dieu réponde à la ferveur de nos désirs ? Le mouvement qui se fait en Angleterre, depuis le commencement de ce siècle, ne nous présage-t-il pas une prochaine résurrection ? Que dis-je ? Jésus-Christ se montre déjà fidèle à sa parole. La résurrection est commencée, oui, elle est commencée. La sève vitale du catholicisme ne se cache plus dans les mystères de la bonne foi, ni ne s'emprisonne plus dans quelques centaines d'individus compromis, mais, libre de s'étendre et

de se donner, elle cherche à envahir toutes les âmes.

Chose étrange ! Ce bonheur inespéré du retour à la vie de Jésus-Christ, l'Angleterre le doit au plus grand de nos malheurs.

Par une précaution digne des tyrans apostats, Henri VIII et ses successeurs avaient armé la législation de rigueurs inouïes contre tous les retours du catholicisme. Après les massacres hideux qui épouvantèrent le peuple et condamnèrent la foi au silence, un siècle d'arbitraire et de terreur acheva de le pousser à l'apostasie.

A quiconque refusait de prêter au souverain, roi ou reine, le serment de suprématie religieuse : La Mort.

A quiconque se faisait absoudre par des bulles du pape : La Mort.

A quiconque défendait la juridiction du Saint-Siège : La Mort.

A quiconque déterminait un sujet anglais à abandonner le protestantisme établi : La Mort.

A quiconque aidait, conseillait ou recevait chez lui un nouveau converti : La Mort.

A tout prêtre séculier ou religieux : La Mort.

A quiconque recevait un prêtre ou un religieux : La Mort.

Et pour des crimes moindres, la confiscation, le bannissement, la prison, les amendes, les inhabiletés. — Enfin tout acte catholique était prévu, tout acte catholique était puni. Les nations étrangères avaient peine à se couvrir du droit des gens, et à faire respecter leur culte dans des chapelles privées.

Telle était, mes frères, la législation anglaise quand notre patrie fut livrée en proie aux fureurs révolutionnaires. Nos prêtres proscrits ne craignirent pas de demander l'hospitalité au peuple anglais, et, chose singulière et toute providentielle, là où les attendait un sort aussi rigoureux que dans leur pays ils ne rencontrèrent que bienveillance et sympathie. Les rancunes religieuses s'adoucirent devant leur malheur et aussi devant leurs vertus. Cette austère fidélité, qui consentait si joyeusement à toutes les douleurs du bannissement et à toutes les misères de l'exil, toucha les cœurs qui n'avaient plus qu'un vague sou-

venir des vertus catholiques. Nos prêtres français devinrent un point de ralliement pour les âmes timides que la publicité effrayait, et qui redoutaient l'orage des préjugés et la persécution du mépris. Encouragés par les saintes hardiesses de ces étrangers à qui le malheur avait appris à ne rien craindre, les catholiques anglais osèrent se montrer. Des chapelles furent bâties et autour de ces chapelles se formèrent des paroisses, bien petites d'abord, bien modestes, bien silencieuses, mais aussi bien fidèles et pleines d'espérance pour un meilleur avenir. Le règne de la tolérance était inauguré. Les lois draconiennes dormaient dans la poussière des parchemins, nos malheurs avaient eu des contre-coups heureux.

Mais la tolérance ne saurait offrir à la vérité une assez grande sécurité, car elle ne détruit pas l'arbitraire. Ce n'est qu'un déguisement momentané sous lequel se cachent des fureurs et des caprices toujours prêts à se réveiller. Être supporté et craindre sans cesse, ce n'est pas vivre. Les catholiques le sentaient bien, aussi ne voulaient-ils plus de l'arbitraire. Un homme parut donc, doué de cette éloquence

prodigieuse dont un peuple se souvient éternellement, et rempli de cette généreuse ardeur qui se met facilement au niveau des plus hautes entreprises. A force d'agitation, de protestations et de remontrances, sans autre ressource qu'un appel solennel à la dignité du peuple anglais, il parvint à triompher de tous les souvenirs du passé, de toutes les rancunes des sectes religieuses, de toutes les susceptibilités des partis. Daniel O' Connel entra victorieusement à la Chambre des communes. Dans sa personne le catholicisme était affranchi.

Il faut le dire, mes frères, à la gloire de la nation anglaise, le bill d'émancipation fut un acte sérieux et sincère. Du moment que les catholiques entrèrent dans le droit commun, ils y entrèrent avec tous les privilèges dus aux citoyens. La liberté d'association leur fut accordée, parce que cette liberté est dans la loi. Elle y est plus large et mieux entendue que partout ailleurs. Rien ne peut la corrompre, ni les mesquines jalousies des ministres qui aspirent à l'omnipotence, ni les vaines terreurs qui agitent les pouvoirs mal assis, ni les puériles persécutions dont se ren-

dent chaque jour coupables les législations sans franchise. La liberté est dans la loi. En devenant les enfants de la loi, les catholiques étaient libres.

Or assurer la liberté du catholicisme en Angleterre c'était assurer son triomphe. Le protestantisme suit sa loi naturelle. Il se morcelle, il se divise, il se décompose par la seule application de son principe. Mille sectes diverses naissent de ses entrailles, comme naissent des entrailles d'un cadavre les vers qui le mangent, et ne doivent plus laisser de lui que des os desséchés. L'anglicanisme, lui-même, patronné par l'État n'est plus qu'une forme vaine et aristocratique, un pur et simple département politique. Comme on dit le département des finances, le département de la guerre, le département de la marine, on dit aussi le département de la religion. Il n'y a plus que deux issues : le rationalisme jusqu'à ses extrêmes conséquences, ou le catholicisme. C'est entre les bras de ce dernier que se réfugient les âmes tourmentées. Quel spectacle pour elles que celui de cette antique religion, sortant tout à coup de la poussière des tom-

beaux, apparaissant dans la naïve splendeur de cette beauté qu'elle a reçue de Dieu, et opposant aux divisions doctrinales du protestantisme, à la stérilité de ses œuvres, à la froideur compassée de son culte, à l'incertitude de ses espérances, l'unité compacte de ses dogmes, la fécondité de ses vertus, la majesté de ses cérémonies et l'infaillibilité de ses promesses pour un meilleur avenir. A cette vue, le sang des vieux Anglais se réveille dans les veines appauvries de leurs enfants, la terre mêlée de leurs cendres bénies se hâte de produire un nouveau peuple. Quelle moisson ! C'est par milliers que les ouvriers évangéliques recueillent les épis qui se lèvent, la résurrection est commencée, la résurrection s'avance. Jésus-Christ a bien dit : — « Je suis la résurrection et la vie. *Ego sum resurrectio et vita.* »

Depuis quelques années, treize diocèses et trois vicariats apostoliques se sont formés en Angleterre. Ce chiffre peut vous sembler énorme, mes frères, cependant, si nous comparons le nombre des pasteurs au nombre des convertis, et surtout au nombre des âmes qui attendent les suprêmes avertissements de la

grâce par la parole de Dieu, il est certain qu'il y a un défaut d'équilibre. C'est le cas de dire comme le Sauveur, considérant dans un avenir prochain l'accroissement de son Église : « La moisson est grande, mais les ouvriers sont peu nombreux : *Messis quidem multa, operarii autem pauci*[1]. »

Où trouver des ouvriers évangéliques ? Comment les former ? Comment établir des séminaires, dans un pays où toute l'activité des prêtres suffit à peine aux besoins religieux des populations ? Ces graves questions ont été agitées par l'épiscopat de la Grande-Bretagne, et, sous l'inspiration de Son Éminence le cardinal Wiseman, dont l'âme magnanime ne recule devant aucun travail, et dont le nom illustre est désormais intimement lié aux destinées religieuses de la Grande-Bretagne, l'œuvre des étudiants a été fondée.

Ne rien distraire des forces vives de l'apostolat en Angleterre, et cependant pourvoir à l'éducation des apôtres. Choisir, avec soin et discrétion, des enfants d'honnêtes et pieuses

1. Matth., cap. IX, 37.

familles, les envoyer dans les séminaires de France, afin qu'ils puissent respirer une atmosphère toute catholique, perdre au contact du caractère français ce je ne sais quoi de trop exclusif et de trop personnel qui est comme le fond du caractère anglais, abdiquer dans l'heureux mélange des conditions, tel qu'il se fait chez nous, cet esprit de caste qui gêne l'universelle expansion du zèle sacerdotal, prendre ces habitudes de charité et de dévouement qui fleurissent comme naturellement sur notre terre d'apôtres, enfin, former des prêtres fidèles qui travaillent avec ardeur à la résurrection du catholicisme, tels sont le point de départ, le plan et le but de l'œuvre des étudiants anglais.

Cette œuvre n'est pas nouvelle. A l'époque où saint Augustin prêchait pour la première fois l'Évangile dans la Grande-Bretagne, le pape saint Grégoire faisait acheter des jeunes gens de dix-sept à dix-huit ans, et les envoyait dans les monastères des Gaules, afin que, s'abreuvant de la science de nos pères et se formant sur leurs généreux exemples, ils pussent répandre partout les lumières de l'Évangile et supporter courageusement les fatigues

de l'apostolat. Ce qui se fait aujourd'hui n'est qu'un retour aux vieilles coutumes de l'Église. Il y a entre l'ancienne et la nouvelle conversion de l'Angleterre un rapprochement mystérieux que Dieu bénira.

Je dis plus, mes frères, l'œuvre des étudiants anglais doit offrir à Dieu une compensation. A la place des ambitieux et des misérables qui oublièrent jusqu'à l'apostasie la sainteté de leur caractère, et entraînèrent le peuple dans les abîmes de l'hérésie, nous voulons donner à l'Angleterre une race de prêtres choisis qui réparent, par leur science, leurs vertus et leur inébranlable fidélité à l'Église de Dieu, le crime de leurs prédécesseurs. Ceux-là, nous les bénirons comme nous avons maudit les apostats, et ils rendront à l'Église universelle ce que nous leur aurons fait de bien par notre généreuse assistance. Car, remarquez-le bien, l'œuvre des étudiants anglais touche de près notre œuvre nationale de la propagation de la foi, et elle répond à une des plus glorieuses qualités de notre caractère français, le besoin sans limites de l'effusion des lumières et du bien. C'est par là, mes frères, que nous pesons d'un poids

immense sur les destinées du monde entier. Personne ne se soustrait à cette vive impatience qui fait de notre nation la plus remuante et la plus agitée, quand il s'agit des intérêts de l'esprit. La femme, elle-même, n'est pas exempte d'une sorte de témérité qui la met en contradiction avec son sexe, et, plus d'une fois, j'ai entendu dire à de pauvres petites filles, qui n'avaient qu'un souffle de vie, ce que disait sainte Catherine de Sienne : « Que ne suis-je homme pour évangéliser les nations ! » Mesdames, ne croyez pas que ce désir soit à jamais inefficace. Votre condition vous enchaîne, mais vos prières voyagent, votre argent se fait homme et s'en va convertir les peuples infidèles.

Ce que vous allez détacher, tout à l'heure, de votre superflu, cette misère, ce rien, travaillera bientôt à la conversion du peuple anglais, et savez-vous bien à quoi aboutira finalement ce travail ? A la conversion du monde. L'Angleterre, cette nation voyageuse, qui touche à toutes les extrémités de l'univers, y portera un jour notre foi, notre loi et nos sacrements. La voyez-vous, sillonnant toutes les mers avec

ses vaisseaux, et protégeant la croix, le pavillon de Dieu. L'entendez-vous, parlant le catholicisme en anglais comme nous le parlons en français. Ou plutôt, voyez-vous ces deux peuples, anglais et français, se donnant la main, l'Anglais, devenu catholique, étouffant dans son cœur les fureurs de la cupidité, empruntant au Français l'amabilité du caractère et l'ardent amour du bien universel, le Français s'endurcissant près de l'Anglais aux fatigues des fières et sublimes aventures. Comme ils seront amis, quand ils n'auront plus qu'une même foi et qu'ils marcheront vers un seul but, la conquête du monde par la croix de Jésus-Christ. Prophètes du Seigneur, les temps sont arrivés, vos oracles s'accomplissent. Les îles inconnues nous tendent les bras et nous demandent un baiser fraternel, l'Église élargit ses tentes pour y rassembler, sous la conduite du même pasteur, toutes les nations évangélisées par les deux plus grands peuples qui soient au monde. L'univers est au Christ ! L'univers est à nous !

Je finis, mes frères, en vous racontant un fait qui m'a profondément attristé. Ceux qui patronnent l'œuvre des étudiants anglais m'ont

affirmé que les ressources étaient loin de suffire pour tous les sujets qui se présentent. Dernièrement encore, disaient-ils, on a été obligé d'en refuser cinquante. Cinquante ! c'est-à-dire, cinquante paroisses en retard, des milliers d'âmes sans pasteur, des enfants sans éducation, des pauvres sans assistance, des malades sans asile, car un prêtre, en Angleterre, c'est une église, une paroisse, une école, un centre où se rattachent toutes les œuvres de charité. J'avais le cœur navré et je me suis dit à moi-même : J'en parlerai à mes amis, ils seront si généreux que désormais on ne refusera plus personne. Il dépend de vous, mes frères, de prouver à ceux qui m'ont envoyé que je ne me suis pas trompé. Ne consultez que votre cœur et assurez par votre charité le progrès de l'œuvre si sainte, si éminemment catholique des étudiants anglais. Si j'osais j'étendrais mes indignes mains et je la bénirais, mais, *Benedicat Deus !* que Dieu la bénisse lui-même, et lui donne cette vie féconde, cet accroissement merveilleux que reçoivent toutes les œuvres qui ont le bonheur d'éclore sous sa main puissante et généreuse ! Ainsi soit-il.

UNE NOUVELLE FRANCE

UNE NOUVELLLE FRANCE

Discours pour l'Œuvre des Orphelins arabes de la province de Constantine, prononcé dans l'église Saint-Augustin. (Juillet 1870.)

Orphano tu eris adjutor.
(PSAUME IX.)

MES FRÈRES,

Ce n'est point une orgueilleuse prétention de la part de l'homme, bien qu'il soit petit et misérable par nature, de chercher à imiter Dieu, type infini de toute beauté et de toute bonté; c'est un devoir que Jésus-Christ, notre maître, nous a imposé par ces paroles : — « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait : *Estote ergo perfecti sicut Pater meus cælestis perfectus est.* » — La splendeur harmonieuse de nos vertus est une image affaiblie de la

sainteté divine, nos œuvres de bienfaisance représentent cette libéralité infinie avec laquelle Dieu répand ses dons sur toute créature. Aussi, nous est-il permis, et c'est la plus précieuse récompense que nous puissions désirer, de porter des noms qui sont les noms propres de Dieu. Comme lui, nous nous appelons *Saints*, comme lui *Providence des malheureux*. Toutes nos vertus et nos œuvres de charité nous reviennent en louanges et titres de gloire. Je ne me trompe donc point, mes frères, en vous adressant directement cette parole du prophète au Seigneur : — « *Orphano tu eris adjutor*, vous serez l'aide et le soutien de l'orphelin, » — puisque vous pouvez la mériter en prêtant au Père céleste votre généreux concours.

L'œuvre des orphelins arabes de la province de Constantine, qui nous réunit aujourd'hui, est doublement intéressante et digne de nos sympathies, car elle a pour objet ce qu'il y a de plus gracieux et de plus touchant dans l'humanité : l'enfance abandonnée à la douce providence qui prend soin des germes et des fleurs, et ce qu'il y a de plus cher à nos cœurs

français : l'honneur de la patrie, la gloire de la religion, l'extension du règne de Jésus-Christ, toutes choses que nos pères appelaient « les faits et gestes de Dieu par les Francs : *Gesta Dei per Francos.* »

Je m'arrête à ce dernier objet qui sera le thème de mon discours. Après vous avoir indiqué le but que la France, nation chrétienne, fille aînée de l'Église, doit se proposer dans sa domination d'Afrique, je vous montrerai la place providentielle que prend notre œuvre parmi les moyens d'atteindre ce but.

I

Il est, en face de nos rivages méridionaux, une terre immense, abreuvée de soleil, au centre presque inconnu, aux côtes riantes, fertiles, rafraîchies par la brise et visitées par tous les peuples du monde. La partie supérieure de cette terre, entourée de trois mers et d'un vaste désert, forme une sorte de grande île qui semble n'avoir été séparée qu'à

regret de notre continent. Son ciel n'est qu'un prolongement plus lumineux et plus pur de notre ciel, son sol fécond reproduit plus promptes, plus nombreuses, plus fortes, plus savoureuses, les richesses végétales de notre midi, ses vastes solitudes ont conservé les fiers animaux que notre civilisation a chassés, et, depuis plus de vingt siècles, on remarque dans sa vie et ses destinées une tendance à se mêler à la vie et aux destinées des nations de l'Europe. Ceux qui ont étudié l'histoire ont appelé cette tendance la vocation européenne de l'Afrique septentrionale. Avant que nos armes l'eussent conquise, les trois quarts de la population de ses grandes villes se composaient d'esclaves chrétiens, de renégats et de Maures venus d'Espagne. L'Asie n'était maîtresse qu'en apparence ; le génie européen l'arrêtait sur les pentes de l'extrême barbarie. Aujourd'hui l'Afrique septentrionale est soumise en partie à notre domination.

Mais cette domination, quatre autres l'ont précédée, pour nous apprendre moins les vertus qui conviennent aux maîtres des peuples que les vices qu'ils doivent éviter. Ces quatre

dominations sont la domination des Carthaginois, la domination des Romains, la domination des Vandales, la domination des Arabes.

Née d'un mensonge et d'une surprise, l'astucieuse Carthage eut bientôt déclaré ses prétentions sur des peuples incultes qui ignoraient, avec les finesses de la civilisation, l'art de s'opposer aux envahissements d'une force disciplinée; mais ce ne fut pas tout d'un coup qu'elle devint maîtresse; trois siècles de patience et d'efforts furent employés à assurer son empire tel qu'elle le rêvait : empire des côtes, la mettant à même de tenter les aventures, et de pousser au loin les offres de son génie mercantile. Toute son ambition était rivée à cette formule égoïste : devenir et rester un peuple privilégié et dominateur. A cet effet, elle fit jouer tous les ressorts de son exécrable politique, et s'appliqua, non à transformer les barbares qui peuplaient l'intérieur du pays dont elle fermait les issues du côté des terres civilisées, mais à les diviser et à les exploiter. Armer les Gétules contre les Numides, et les Numides contre eux-mêmes; exploiter les passions des tribus, exploiter le sang, exploiter le

travail, exploiter les productions ; faire servir, enfin, toute faiblesse et toute force, toute misère et toute richesse au profit d'une cupidité superbe, tels furent, pendant quatre cents ans, les caractères odieux de la domination carthaginoise.

Tout cela devait se retourner un jour en châtiment. Les barbares, toujours maintenus par l'orgueil et l'avarice au rang des peuples subalternes, attendaient une nation puissante qui les prît pour complices de ses haines. Elle vint en son temps. Carthage, arrivée au sommet de sa force et de sa gloire, rencontra Rome sur son chemin. D'un coup d'œil, elle eut mesuré le jeune athlète qui entrait dans l'arène, et elle comprit qu'il fallait lui disputer l'empire du monde. La lutte fut longue, acharnée, pleine d'émouvantes péripéties et de poignantes angoisses. On y vit se choquer les plus grandes armées conduites par les plus grands capitaines de l'antiquité. Un jour, Rome entendit ce cri sinistre : Annibal est aux portes ! *Annibal ad portas !* Mais, à quelque temps de là, sauvée de la mort et rassurée par de nouvelles victoires, elle put s'écrier elle-même par la

bouche du vieux Caton : Il faut détruire Carthage! *Delenda Carthago!* Carthage fut détruite, et l'Afrique passa au pouvoir du peuple romain, bientôt maître du monde entier.

Favorisé par le sort, le nouveau dominateur héritait d'un travail tout fait, et prenait possession d'un pays où la civilisation l'avait précédé. Toutefois, cent années s'écoulèrent avant qu'il osât y envoyer ses colons. Ils viennent enfin, à la suite de ses légions invincibles, qui refoulent devant elles les bataillons indisciplinés des barbares; ils sortent des rivages où Carthage se tenait systématiquement enfermée; ils sèment la plaine, jusque-là solitaire, de villes dont les ruines superbes étonnent encore aujourd'hui nos soldats; ils s'emparent des champs, les retournent, les cultivent et envoient leurs riches produits à la métropole altière qui les réclame. Toujours l'égoïsme payen! Rome est lasse des austères vertus qui ont honoré sa jeunesse; elle veut se reposer. L'Italie est devenue un jardin immense, un lieu de plaisance où elle promène son faste et sa mollesse; l'Afrique sera son grenier. C'est de là qu'elle tirera le pain que demandent à

grands cris les citoyens qu'elle amuse, sans se préoccuper des concussions de ses proconsuls et de ses prêteurs.

Tout à Rome, tout pour Rome, périssent les barbares s'ils ne veulent pas se laisser énerver par les influences d'une civilisation corrompue : voilà à quoi se réduit la civilisation romaine. La sève chrétienne qui pénètre, malgré les persécutions, le monde tout entier, ne change rien encore au paganisme politique. La colonie a beau grandir et renvoyer à l'Italie les échos de sa vieille langue passée aux feux du soleil africain, Rome y est tout; et, dans ce pays fortuné, comme partout où elle a pris pouvoir, son orgueil, ses violences, ses duretés, ses rapines hâtent l'exécution des oracles qui pèsent sur sa tête, depuis que le prophète Daniel a vu le châtiment des bêtes royales qui doivent, à tour de rôle, asservir l'univers.

Une sorte de fureur divine agite les extrémités inconnues du vieux monde, un mouvement prodigieux amène subitement, en pleine civilisation, des hommes d'un sang neuf et d'un courage féroce. D'où viennent-ils? — Des lieux

demi-sauvages où ils vivaient au jour le jour, contents du fruit de leurs chasses et de leurs pêches, du lait de leurs génisses et de la toison de leurs brebis. Un mystérieux dégoût de cette longue pastorale, dans laquelle s'écoulait leur existence tranquille, s'est emparé tout à coup de leur cœur. Un de ces coups de sifflet que Dieu fait entendre, quand il appelle les brigands au secours de sa justice, éveille dans leur âme inculte l'amour des grandes aventures. Ils partent. L'air retentit bientôt des hennissements de leurs fières cavales et de leurs cris de mort. Tous à la fois, ils pèsent sur les extrémités de l'empire, ils forcent les barrières, ils écrasent les légions, ils entrent. Les voici dans la Gaule, dans l'Italie, dans l'Espagne. La mer inclémente n'arrêtera pas leur course vengeresse, et l'Afrique qu'elle protège connaîtra leur joug. — Non, la race humiliée et impuissante qui habitait encore l'extrémité des plaines de la Gétulie et de la Numidie ne pouvait pas servir les desseins de Dieu. Il appelle et il pousse devant lui des barbares plus vaillants, les Vandales, dont le nom est devenu synonyme de destruction.

Pendant un siècle, en effet, ils ont détruit ; détruit les villes glorieuses qui chantaient les merveilles de la civilisation romaine ; détruit cette belle Église d'Afrique qui, couverte de la pourpre du martyre, illuminée par le génie de ses docteurs, pleine encore de la voix du grand et admirable Augustin, aurait triomphé peut-être, malgré son penchant à la rigueur, de la dernière fougue des haines payennes, de l'incertitude des esprits cultivés, de la corruption et des superstitions auxquelles le peuple était en proie. Ils ont détruit, et le faible pouvoir de Bysance qui vint après eux ne put rien reconstruire, jusqu'à l'apparition des blanches troupes de Hassan l'Arabe, qui effaça jusqu'aux derniers vestiges du nom romain.

Sous le ciel fortuné de l'Arabie, au milieu des tribus remuantes, un homme d'un caractère ambitieux et hardi, d'une imagination poétique et exaltée, d'un tempérament épileptique, ami de la méditation et de la solitude, venait de pousser ce cri : *Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète. Dieu est Dieu*, cette vérité première fit tomber les idoles chères aux Arabes ; *Mahomet est son prophète*, ce

mensonge fut le signal des calamités immenses qui devaient pleuvoir de nouveau sur la chrétienté. Brûlé par la fièvre et près de mourir, Mahomet remettant à l'un de ses disciples l'étendard de l'Islam lui disait : — « Fais la guerre sainte, et tous ceux qui refuseront de croire, massacre-les. » — Il fut trop bien obéi. Les vicaires du faux prophète se dispersèrent en quittant son lit de mort, heureux d'appliquer au prosélytisme de la conquête l'activité dévorante des Arabes, et de les forcer à l'unité et à l'obéissance par les liens de l'agression. Déchaînés comme le simoun sur le sable du désert, ils vont, ils vont sur leurs coursiers rapides, bouleversant tout, broyant tout : peuples, gouvernements, mœurs, religions, et triomphant avec ce cri terrible : *Crois ou meurs.*

Les provinces romaines s'offraient les premières en proie à leur avidité, et, parmi ces provinces, la belle et fertile Afrique. Ils y entrèrent. Hassan réduisit d'abord les impériaux Grecs ; mais il vit se réveiller, tout à coup, le vieux sang numide, et dut faire assaut de courage, de persévérance et de fanatisme avec

les barbares que commandait une femme, la reine *Kahina*. Il vainquit pourtant, et, afin d'étouffer toute révolte, il força, sous le tranchant du cimeterre, les Maures domptés à apprendre la langue et la religion du prophète.

Encore une fois, l'Afrique était soumise à une domination étrangère. Cette domination eut ses jours de gloire et d'audace, et fit sentir à l'Espagne son terrible voisinage; cependant, refoulée, à plusieurs reprises, sur la côte Africaine, elle commença à s'amoindrir elle-même en se fractionnant, et ne s'arrêta sur les pentes de l'extrême barbarie que grâce aux emprunts forcés faits à notre civilisation chrétienne par l'esclavage et l'apostasie. Fatiguée des agressions et des pirateries de ce peuple né pour le pillage, l'Europe osa prendre contre lui l'offensive. Ses efforts furent d'abord infructueux, mais, il y a quarante ans de cela, sur les côtes de l'Afrique, un cri de détresse et un cri de victoire retentirent en même temps: c'était l'Arabe qui fuyait au désert; c'était la France chrétienne qui plantait son drapeau victorieux sur les remparts d'Alger.

Pourquoi, mes frères, ne suis-je pas parti

de ce fait glorieux, au lieu de vous raconter la longue et tragique histoire qui a précédé notre conquête? — Parce que l'esprit moderne a pris l'habitude de se reporter vers le passé, et de lui demander des leçons. Conquérants d'un pays nous recherchons, comme d'instinct, dans les dominations antérieures à la nôtre, des exemples profitables ; or j'aime à vous faire voir qu'il n'y en a pas, ou qu'il y en a peu.

Comme elle a des principes supérieurs à ceux des peuples payens ou barbares, pour déterminer ses conquêtes, toute nation chrétienne doit avoir des principes supérieurs, pour régler sa domination. Le vain plaisir de s'agrandir et d'augmenter le prestige de sa force, la soif exécrable d'avoir beaucoup pour satisfaire les besoins factices que crée une civilisation raffinée, l'amour des aventures et du pillage, ambitions vulgaires, basses convoitises : voilà les mobiles des conquêtes illustres dont vous venez d'entendre le récit. A nous, chrétiens, il appartenait de suivre une inspiration plus haute, la seule digne d'un peuple baptisé dans le sang de Jésus-Christ, et de

servir, en conquérant, les intérêts de l'humanité. Un peuple, toujours armé contre l'Europe chrétienne, quittait à chaque instant les rivages de l'Afrique, et inquiétait la civilisation par ses brigandages ; nous lui avons fait sentir la force de notre bras, nous sommes devenus ses maîtres ; c'est bien. — Mais, quels maîtres serons-nous ? Qui imiterons-nous dans le passé ? — La cupidité carthaginoise ? L'orgueil et l'égoïsme des Romains ? La manie destructive des Vandales ? La férocité fanatique et la corruption des fils de Mahomet ? — Ah ! laissons, laissons cette odieuse histoire. Nous n'y pouvons prendre que quelques rapides leçons de courage, de patience et de persévérance, et puis, il faut oublier ce qui est derrière nous pour marcher en avant : *quæ quidem retro sunt obliviscens ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum*[1]. Oui, marchons en avant à la lumière des principes chrétiens.

Dieu merci, la France n'a pas encore éteint le divin flambeau qui éclaire sa glorieuse vie, et son cœur généreux sait entendre la grande

1. Philipp., cap. III, 13.

voix du devoir. Or le devoir d'un peuple dominateur, l'Apôtre en a tracé les règles à ces fiers Romains qui ne surent pas les comprendre. Écoutez sa parole et comparez-la aux leçons funestes que nous donne le passé. — Diviser ou avilir pour régner, exploiter pour jouir, détruire pour demeurer terrible, menacer pour imposer les croyances, canoniser le vol, la rapine, la débauche pour se justifier, humilier la femme, dépraver la famille, maintenir systématiquement la barbarie ou en préparer le retour : tels furent et les buts divers et les tristes fruits des dominations carthaginoise, romaine, vandale et arabe, dans l'Afrique supérieure. Une domination chrétienne ne connaît point ces malheurs et ces hontes. Aux nations les plus maltraitées par la nature et l'infortune, le peuple chrétien applique ce principe de la fraternité chrétienne : Il n'y a plus de barbares, nous sommes tous frères en Jésus-Christ ; aimons-nous d'un amour de frères ; *charitate fraternitatis diligentes invicem*[1]. Non seulement il répudie

1. Thess., cap. IV, 9.

l'esclavage, mais il ignore l'art de le déguiser. Le peuple chrétien relève ceux qu'il a domptés ; il les appelle à la participation de son sang, de ses gloires, de ses institutions. Le peuple chrétien n'est maître que pour multiplier sa sollicitude. *Qui præest in sollicitudine*[1]. Il ne sait point, en dehors des justes répressions, rendre le mal pour le mal : *Nulli malum pro malo reddentes*[2], mais comme la bonne et douce providence de Dieu il répand sur tous le bien : *Providentes bona*[3]. Faire le glorieux et le fort, devant des ignorants et des faibles, lui paraît petitesse et injustice. Il n'est civilisé que pour civiliser les autres, et leur donner ses sciences, ses lettres, ses arts, son industrie. Il met en commun sa force, il pousse au travail, il excite, il enlève, il égalise, il donne plus qu'il ne reçoit ; mais surtout il communique le grand bien qu'il a reçu du ciel. A cette devise célèbre: *Ense et aratro: Par l'épée et la charrue*, il ajoute un mot qui exprime sa plus haute ambition : *Par la croix : Ense, ara-*

1. Rom., chap. XII, 8.
2. *Ibid.*, 17.
3. *Ibid.*

tro et cruce. Considérant la puissance comme un privilège auquel se rattache un ministère sacré, il est ministre de Dieu : *Dei minister est*[1], et, par la douce persuasion de ses exemples et de sa charité, il s'efforce d'établir, là où il est le maître, la sainte vérité et les saintes lois de Jésus-Christ. Ainsi il fait l'unité et avec l'unité la paix.

Voilà, en raccourci, mes frères, le véritable but d'une domination chrétienne ; élargir la patrie, répandre le grand bien de la civilisation, étendre le règne de Jésus-Christ ; voilà, par conséquent, le but de notre domination en Afrique. Si vous m'avez bien compris, je puis vous dire maintenant quelle place prend, parmi les moyens d'atteindre ce but, notre œuvre des petits orphelins arabes.

1. Rom., cap. XIII, 4.

II

Je ne veux point donner à ce discours une couleur et un caractère qui répugnent à la parole apostolique, ni juger des faits et des systèmes qui appartiennent à la tribune plutôt qu'à la chaire sacrée. Quel usage ou quels abus a-t-on fait de la force ? — Quelle application doit-on faire du mouvement régulier des institutions politiques et civiles ? — Faut-il maintenir en Afrique le régime militaire ? — Faut-il le remplacer par un autre régime ? — Avons-nous servi ou lésé nos intérêts par la manière dont nous avons jusqu'ici gouverné notre conquête ? — Voilà des questions intéressantes, à coup sûr, mais je n'ai ni le droit ni le pouvoir de les résoudre. Ma parole au lieu de vous édifier vous scandaliserait par ses usurpations ; ministre de Jésus-Christ et apôtre de la charité, je reste sur mon terrain et j'examine, dans notre domination, l'intervention de celui à qui Dieu a donné l'héritage des nations par sa sainte Église.

Jésus-Christ est entré après nous sur cette terre qu'il a jadis possédée. Il était temps. Les préoccupations de la conquête l'avaient trop fait oublier. Ni le courage, ni la force, ni la richesse, ni le génie ne peuvent suppléer, dans une domination, l'influence religieuse. Tout peuple, qui voit venir à lui un autre peuple, tient à savoir dans quels rapports il est avec le ciel, quelle divinité préside à ses destinées, quels autels reçoivent ses vœux et lui envoient du secours. Quand Énée aborda aux rivages du Latium, il dit à ceux qui venaient à sa rencontre : — « Je suis ami du ciel; je vous donnerai des autels et des Dieux : *Sacra Deosque dabo...* » — Nous n'avons pas dit cela; ce fut notre tort, surtout vis-à-vis du peuple arabe.

L'Arabe, enfant du désert, porte dans son cœur des passions violentes comme les tempêtes qui enlèvent sa tente et dispersent sa tribu voyageuse, féroces comme celles des animaux qui rôdent autour de son troupeau. Ses vices terribles et honteux semblent l'enchaîner à la barbarie; il est vindicatif, cruel, voleur, pillard; il méprise la femme et n'en

use que pour les sens; mais, d'autre part, il est mâle, fier, intelligent, porté au grand, respectueux pour l'autorité, et surtout religieux jusqu'à la superstition et au fanatisme.

Ce dernier caractère a ses exigences que nous devions respecter, et parce que nous n'en avons pas tenu compte assez tôt, parce que nous l'avons froissé par notre indifférence, une dure leçon nous fut donnée. Nous arrivions fiers de notre supériorité en tous genres, et nous appelions barbare ce peuple qui n'avait ni nos sciences, ni nos lettres, ni nos arts, ni notre industrie; mais lui nous renvoyait l'injure, et c'était justice. Il nous appelait barbares, parce que nous étions sans Dieu, et, après nous avoir haïs comme ennemis, il nous méprisait comme impies. Blessés dans notre honneur, nous avons, grâce à Dieu, compris bien vite la leçon et appelé l'Église catholique au secours de notre domination. Ne voulant offenser personne, je ne jugerai point les alarmes de la politique, ni cette prudence trop humaine qui prétendit circonscrire l'action du prosélytisme chrétien, malgré les désirs et les avis exprimés, en plusieurs ren-

contres, par nos plus illustres hommes de guerre ; je me contenterai de signaler des faits. Quand l'Arabe, ami des pompes religieuses, vit la grande et la sainte majesté de notre culte ; quand il put contempler de loin toute une armée silencieuse et recueillie, debout en face d'un autel, tombant à genoux devant le Dieu des batailles, et saluant sa présence par le bruit des fanfares et la voix sublime du canon ; quand il eut journellement en spectacle la piété, le zèle et l'active charité de nos prêtres, il comprit que nous apportions avec nous plus que la force et l'intelligence dont nous étions si puérilement vains, mais des autels, mais un Dieu avec lequel il fallait compter, dût-on lui refuser ses adorations.

Ces choses, mes frères, ne sont point de mon invention, je les ai prises dans une revue qui n'est pas sans mérite, et qui, pour la circonstance présente, en a d'autant plus à mes yeux qu'elle n'est pas dans l'habitude de prodiguer ses bonnes grâces à l'Église catholique. Il y aura bientôt vingt ans, un homme de lettres écrivait dans cette revue des aveux remarquables que je ne puis m'empêcher de

citer textuellement. « De tous nos établisse-
« ments d'Afrique le plus fort et le plus effi-
« cace c'est l'Évêché. — L'Église catholique
« doit prêter main-forte à notre domination...
« C'est elle qui est surtout chargée de faire
« comprendre aux Arabes la supériorité de
« notre civilisation..... La piété sera, pendant
« longtemps, un des plus sûrs moyens de se
« faire respecter des Arabes, et de gagner
« leur estime : Or l'estime des ennemis a un
« attrait irrésistible..... Aux yeux des Arabes
« le culte fait la nationalité. L'Église d'Afrique
« a souvent la parole et les discours, mais
« toujours les œuvres ; et songez combien le
« voisinage des œuvres ajoute aux discours,
« combien l'action vivifie la parole[1]. »

Ce dernier aveu résume, en peu de mots, la vie dévouée de notre clergé d'Afrique et des institutions religieuses qu'il a appelées à son secours. Instruire les ignorants, prévenir par la prédication de l'Évangile les trop fréquents oublis de Dieu et de la vie chrétienne, déli-

1. Saint-Marc-Girardin, *L'Algérie*. (*Revue des Deux Mondes*, août 1841.)

vrer les prisonniers Français, soigner les prisonniers Arabes, consoler et encourager les colons, se donner à toutes les misères : voilà ce que l'Église a fait dès le premier jour où elle est entrée en Afrique, et comment elle a payé sa bienvenue. Cependant elle n'avait pas encore fait entendre son grand langage, le langage de l'amour héroïque. Il faut qu'elle y soit provoquée par les catastrophes et les calamités publiques. Dieu, qui sait mêler, dans la conduite providentielle des événements, l'action de sa justice et de sa miséricorde, a voulu que notre colonie passât par l'austère baptême des douleurs, moins pour châtier ses fautes que pour lui préparer de meilleurs jours.

Avec une rapidité foudroyante, le ciel et la terre ont précipité leurs coups. Épidémies, contagions, sécheresses, animaux mystérieux, portés sur les ailes sombres de l'ouragan, ont multiplié l'épouvante, l'angoisse, la famine et la mort. Les villes, les chemins, les plaines s'emplissaient de cadavres et retentissaient des cris des veuves et des orphelins. Tout poussait au désespoir ; mais la vie chrétienne,

endormie jusqu'alors, se réveilla tout à coup dans les cœurs. Il se fit, là même où l'on pouvait le moins s'y attendre, un mouvement de sève, une sorte de renouveau sacré, auquel il fut facile de reconnaître l'action divine; c'était le miracle éloquent et persuasif entre tous les miracles, le miracle de la charité.

Ici, mes frères, je ne puis plus être que le simple narrateur de faits que j'ai entendus de la bouche d'un prêtre, qui aime l'Afrique avec une passion dans laquelle je ne sais quoi admirer le plus de l'apôtre ou du Français [1]. Je le remercie publiquement des renseignements qu'il m'a donnés pour vous les transmettre. Nos colons, nos soldats, nos prêtres se sont montrés, en face des fléaux, admirables à l'envi.

A beau mentir qui vient de loin, dit un proverbe; ce proverbe s'est vérifié au préjudice de nos colons algériens. Pour quelques misérables qui déshonoraient la France, on a souvent trompé l'opinion et calomnié une population forte, laborieuse, pleine de généreuses ambitions, conquérant, pied à pied, une terre

1. M. l'abbé Caussanel, vicaire général de Constantine.

inhospitalière, et bravant les désastres par l'héroïque ténacité de son courage; mais au mensonge elle a donné, en ces derniers malheurs, une glorieuse réponse. Les établissements manquaient pour recueillir immédiatement les orphelins arabes, l'évêque de Constantine songea à les confier aux colons aisés de son diocèse, moyennant une légitime rétribution de leurs soins. Il se mit donc à parcourir les campagnes pour recueillir les enfants abandonnés; mais, heureuse déception, il n'en trouva pour ainsi dire point. Le cœur des colons avait parlé, et, spontanément, ils s'étaient chargés eux-mêmes des pauvres petits en attendant les secours de la mère patrie. Dans les fermes les plus pauvres, il était touchant de voir, près du foyer et autour de la table commune, autant d'enfants indigènes sauvés de la mort que d'enfants européens appartenant à la famille. Ces braves gens avaient pensé que la charité ne ruine pas, et que le toit du travailleur est plein de promesses pour l'avenir, quand on y fait entrer la bénédiction de Dieu avec les pauvres de Jésus-Christ.

Honneur donc à nos colons! Honneur à nos soldats, plus riches de gloire, vous le savez, que d'autres biens. Eux aussi, ils ont voulu être pères : des régiments ont adopté jusqu'à cinquante orphelins. Sur leur maigre ordinaire, ces jeunes gens, robustes et de bon appétit, avaient le courage de prélever la portion de leurs enfants adoptifs; riant et pleurant à la fois, ils leur servaient ces mets que les anges de Dieu eussent voulu porter tant ils étaient précieux, car c'était le pain des pauvres partagé avec le pauvre. Ce que nous admirons dans les saints, ces braves l'ont fait. On a vu à Constantine des zouaves, par un temps de froid et de neige, abandonner leur guérite, y faire entrer des femmes et des enfants en guenilles, se dépouiller de leur pelisse, en couvrir, avec mille précautions délicates, ces pauvres créatures, et, tout fiers, tout heureux de cette prouesse, se promener, l'arme au bras, devant ces demi-sauvages qui ouvraient des yeux émerveillés, comme s'ils eussent contemplé des êtres surhumains.

Oh! braves, voilà qui est bien. C'est par ces explosions du cœur que vous ferez merveille, et

que vous rendrez incontestable et à jamais incontestée la supériorité du courage français. D'autres soldats, du reste, vous enlevaient, par d'illustres exemples, jusqu'à l'héroïsme de l'amour. La milice sacrée de Jésus-Christ, le clergé, pendant les années d'épidémie et de disette, a rempli l'Afrique de prodiges. Bône, Constantine, Philippeville, Gelma, Sétif ont vu leurs curés nourrir quotidiennement jusqu'à deux cents, trois cents et quatre cents pauvres. L'un d'eux, le curé de Sétif, est mort à la peine, ruiné de fond en comble, mais riche de toutes les bénédictions du ciel et de la terre.

Quand le choléra et le typhus ravagèrent la province de Constantine, ce fut entre l'évêque et les prêtres un véritable assaut de dévouement. On eût dit que la mort avait fait des promesses, tant ces sublimes ambitieux avaient hâte de passer par ses mains. Je ne citerai qu'un fait, mais il est d'une lugubre et glorieuse éloquence.

Sur la frontière du désert s'élève une petite ville, poste avancé de la colonie destiné à la protéger contre les incursions ennemies : c'est Biskra. L'épidémie, plus meurtrière que par-

tout ailleurs, s'était jetée dans ses murs, et chassait, avec la population, le commandant de place lui-même et une partie de ses soldats. Dans l'épouvante et la précipitation de la fuite, on ne s'aperçut pas de l'absence du curé[1], il était tranquillement resté dans son presbytère. Ne le voyant pas avec la caravane le commandant retourne vers lui et le presse de partir. — « Oh! commandant, répondit le bon « prêtre, comment pouvez-vous me proposer « cela? Vous laissez ici beaucoup de soldats « pour garder ce poste avancé. Si ces pauvres « enfants tombent malades qui les soignera? « Qui leur parlera de Dieu, de leur mère, de « leur famille, de leur patrie? Qui recueillera « leur dernier soupir et le testament de leur « cœur exilé? Ne voyez-vous pas qu'il faut un « prêtre auprès d'eux; il y sera, c'est moi. » — Le commandant serra en pleurant les mains du saint prêtre qui resta à son poste. Trois jours après il était mort. En apprenant cette nouvelle, vingt, trente prêtres se présentent à l'évêché et réclament l'héritage de l'héroïque

1. M. l'abbé Bonnet.

curé. L'un d'eux, le plus vieux, montrant ses cheveux blancs, s'écrie : — « Envoyez-moi, « Monseigneur, aussi bien je dois finir dans « quelque temps, la mort n'a pas beaucoup à « gagner avec moi. » — Il obtient la préférence. Huit jours s'écoulent, le Père Burget n'est plus. Même enthousiasme quand il s'agit de le remplacer, mais si le malheureux qui lui succède est épargné dans son corps, son âme, épouvantée par les coups de la mort, succombe, et bientôt il ne répond plus au deuil qui l'entoure et l'assiège que par un rire insensé. Dieu l'a guéri depuis pour le récompenser de son courage, et sa main miséricordieuse a daigné conserver les deux prêtres qui vinrent clore par leurs souffrances ce drame lugubre de destruction.

Remarquez, mes frères, qu'il ne s'agit ici que d'une seule province, et que je glane dans un champ d'amour déjà plusieurs fois moissonné ; toutefois ce que vous venez d'entendre suffit pour vous faire connaître le plus soumis, le plus dévoué, le plus héroïque des clergés.

Comment cette prodigalité de merveilles issues de la charité serait-elle demeurée inef-

ficace? — Les orphelins les premiers en ont recueilli le bénéfice. Leur histoire ne date que d'hier et cependant il est aisé de voir que la grâce de Dieu modifie déjà leur nature ingrate. La charité catholique, dont ils sont ensemble les témoins et l'objet, les pénètre sans qu'ils s'en doutent, les émeut et les sollicite au bien et à la compatissance, vertu ignorée du cœur arabe. Je n'en donnerai qu'une seule preuve.

Les orphelins de Tagaste se promenaient dans la campagne conduits par le curé même de Souk-haras. Au milieu de leurs joyeux ébats, ils rencontrèrent une femme arabe et son enfant. La mère était morte de faim et l'enfant, l'œil éteint, respirait encore sur son sein refroidi. Le vénérable curé s'approcha, et voulant sonder le cœur des pauvres petits dont il était devenu le père — : « C'est fini, « dit-il, la mère est morte, l'enfant va mourir « tout à l'heure. Allons plus loin et oublions « cette triste rencontre. » — Mais les enfants stupéfaits le regardent avec des larmes dans les yeux. — « Bon Père, disent-ils, bon Père, tu « nous as sauvés, et tu vas laisser là cet enfant ! « Tiens, regarde, il respire encore. » — Puis

joignant leurs petites mains. — « Oh! nous « t'en supplions, sauve notre frère. » — Tout ému, tout radieux, le curé prend l'enfant dans ses bras, et Tagaste vit ce jour-là une entrée triomphale que n'égalèrent jamais celles des conquérants.

Les enfants sont touchés, les vieux Arabes eux-mêmes ne résistent pas. Peu à peu gagnés par la charité chrétienne, beaucoup d'entre eux demandent qu'on élève leurs fils, bien qu'ils ne soient pas orphelins. Par cette abdication de la puissance paternelle ils reconnaissent enfin que nous sommes dignes d'être leurs maîtres.

Cependant, mes frères, à moins d'une de ces grâces exceptionnelles que Dieu n'accorde qu'à ceux qui n'ont plus d'autres ressources, il ne faut pas espérer que l'Arabe, arrivé à l'âge d'homme, puisse devenir jamais un colon sérieux et un chrétien sincère. L'Arabe fait a trois haines au cœur : la haine du nom français, la haine du travail, la haine du christianisme et de sa morale. Par le spectacle de notre charité nous pourrons, sans doute, nous imposer à son estime et obtenir de lui des ser-

vices ; l'oracle du prophète sera accompli. « *Ex ore infantium et lactentium perfecisti* « *laudem propter inimicos tuos, ut destruas* « *inimicum et ultorem* : Vous avez, ô Seigneur, « tiré votre parfaite louange de la bouche des « enfants pour toucher vos ennemis, faire « tomber leur haine et éteindre leur soif de « vengeance. » Mais créer dans le cœur de l'Arabe des élans sympathiques, l'entraîner avec nous dans le rude labeur d'une colonisation, lui faire goûter une morale austère, ennemie des débauches de l'Islam, il n'y faut pas compter. Le vieux lion, s'il se tient tranquille à nos portes, tournera toujours ses naseaux inquiets au vent du désert. Les lionceaux seront plus dociles, tout nous le fait espérer ; aussi l'œuvre des orphelinats, qui n'avait d'abord pour but que de sauver d'une mort certaine des enfants sans famille et sans asile, est-elle promptement devenue une œuvre de complète transformation, dont je ne puis donner que brièvement le programme pour terminer ce trop long discours.

Préparer une génération amie de la France, parce qu'elle lui devra la vie et tous les biens ;

une génération laborieuse, accoutumée de bonne heure au travail des champs, aux intrépides et patients efforts du colon luttant contre les forces ennemies qui lui dérobent les trésors d'un sol, le plus fertile qui soit au monde ; une génération chrétienne, enfin, familiarisée avec le dogme et la morale catholiques, abhorrant le fatalisme musulman, la multiplicité des femmes, la fraude, le vol, la colère, la vengeance, l'assassinat; voilà, mes frères, le but que poursuit, dans les orphelinats arabes, le clergé d'Algérie, but éminemment patriotique, civilisateur et religieux. L'œuvre sera couronnée quand, unis par le mariage chrétien, les orphelins et les orphelines constitueront sur une base régulière la famille en Algérie ; quand chacun des petits ménages, béni de Dieu, habitera sa chaumière et cultivera son champ ; quand, dégoûté de la vie d'aventure, l'Arabe, familiarisé graduellement avec la propriété individuelle, deviendra un colon sérieux, un fils de la France et de l'Église.

Verrons-nous cette transformation? — Je n'en sais rien, mes frères. Mais qu'importe ;

la charité ne demande pas à jouir, elle veut créer ; ses mains s'ouvrent pour l'avenir, si lointain qu'il soit, pourvu qu'elle y voie des espérances en accord avec les desseins de Dieu. Or c'est le dessein de Dieu que les nations chrétiennes transforment les nations barbares ; c'est le dessein de Dieu que la France conquérante étende le règne de Jésus-Christ ; c'est le dessein de Dieu que, à ce cri parti de nos rivages : — Sentinelle, où en est la nuit ? *Custos quid de nocte*[1] ? — mille voix répondent des rivages de l'Algérie : — Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière : *Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam*[2]. Le Christ est vainqueur, le Christ règne, le Christ est maître : *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat* ; — c'est le dessein de Dieu que la Méditerranée devienne la route animée d'une France nouvelle, et qu'en abordant la côte africaine nous puissions crier encore : France ! France ! Patrie ! Patrie ! C'est le dessein de Dieu que vos

1. Isaï., cap. XXI, 11.
2. Isaï., cap. IX, 2.

généreuses aumônes amènent, au plus vite, cette glorieuse conclusion des efforts héroïques de nos colons, de nos soldats et de notre clergé.

LA JEUNESSE

LA JEUNESSE

Discours prononcé à la distribution des prix de l'Ecole d'Arcueil, le 5 août 1876.

Messieurs,

La vie humaine a, comme le jour, ses périodes, et dans chaque période ses beautés caractéristiques. L'enfance est une aurore pleine de promesses et de grâces charmantes. L'intelligence et l'amour, lumière et chaleur de l'âme, n'y font que poindre encore par des teintes délicates et riantes dans lesquelles nous cherchons à lire l'avenir. Regards naïfs, sourires aimables, cris joyeux, doux bégaiements, tendres baisers, autant de signes que l'espérance interprète et où elle veut voir des

merveilles. A l'autre extrémité de la vie, la vieillesse lassée et prête à disparaître jette ses feux affaiblis, mais superbes encore, sur les chemins qu'elle vient de parcourir. C'est l'effort suprême d'un astre qu'on ne voit s'éteindre qu'à regret, splendide auréole où brillent, d'un éclat aimable et salutaire à tous, l'expérience et les vertus de longues années. Comme les voix de la nature saluent et bénissent à son coucher l'astre fécond qui partout a répandu la vie, ainsi les voix des cœurs reconnaissants saluent et bénissent à son déclin toute existence qui passa en faisant le bien, et dont les dernières lueurs sont encore un enseignement et un bienfait. Voilà, dans leur beauté caractéristique, l'aurore et le couchant de la vie humaine ; mais, entre cette aurore et ce couchant, il y a les heures de pleine lumière et de fortes ardeurs, parmi ces heures la radieuse, chaude et vivante matinée : c'est la jeunesse.

La jeunesse, âge de la force, de l'enthousiasme, des impétueux désirs et des dévouements; la jeunesse de tous les âges le plus beau et le plus regretté. Que l'homme ait

abusé de la vie, qu'il l'ait noblement dépensée, quand vient l'âge des désillusions et de l'impuissance c'est le même cri qu'il pousse : Ah! si j'étais jeune encore !

En présence de ces enfants et de ces adolescents tant aimés, qui bientôt deviendront jeunes hommes, permettez-moi, Messieurs, de vous parler de la jeunesse et de vous dire quels sont, à son endroit, nos rêves, nos déceptions, nos efforts et nos luttes.

I

L'enfant n'est déjà plus depuis plusieurs années, l'adolescent vient de disparaître. Ces traits incertains et grossis par la croissance, ces lignes informes et disproportionnées qui enveloppaient le corps tout entier viennent de se fixer en un dessin précis et harmonieux. La fermeté souple a remplacé partout une mollesse embarrassée, le sang a trouvé ses issues, le muscle ses courbes, l'os ses assises; sur tous les points la force rayonne

et fleurit. Mais ces phénomènes de surface en cachent d'autres plus merveilleux et plus dignes de notre attention. L'âme, qui jusqu'ici n'a vécu que d'emprunts et n'a marché qu'appuyée sur d'autres âmes, l'âme sent naître en elle-même des pensées qui lui appartiennent, et commence à s'exercer en des vouloirs dont elle prend toute la responsabilité. Prompte, vive, ardente, elle a hâte de connaître. Les moindres beautés l'étonnent, et facile à l'admiration elle la prodigue par l'enthousiasme. Chaque pas qu'elle fait aiguillonne ses désirs, où elle veut aller la passion l'emporte, et l'inexpérience laisse libres toutes ses audaces. N'ayant joui qu'un peu de la vie, le jeune homme n'y tient que par des attaches faciles à rompre, et se trouve prêt aux dévouements héroïques. O force, ô lumière, ô vie, ô jeunesse ! que de trésors Dieu a mis dans ton sein qui peuvent être dépensés à la gloire et au bonheur de la famille et de la société !

Mais pour cela, Messieurs, il faut que la jeunesse soit réglée dans ses ardeurs, et qu'une vie maîtresse s'empare de sa vie. Abandonnée à elle-même, elle dissipe et corrompt sa géné-

reuse vigueur. Les exceptions sur ce point peuvent être considérées comme des merveilles. Quelle vie maîtresse s'imposera donc à une jeune vie qui prend possession de toute son énergie ? L'homme seul ne suffira plus ; car, par un sentiment exagéré de sa dignité, le jeune homme se défie de toute âme qui semble vouloir dominer la sienne. Il ne veut accepter d'influence qu'au nom d'un maître tellement souverain qu'on ne puisse contester ses droits.

Or, Messieurs, il est un maître dont la douce force et l'adorable bonté, en s'emparant de la jeunesse, règlent son esprit, son cœur, ses passions, et lui préparent, avec des joies aimables, la plus grande beauté qui se puisse voir ici-bas. Ce maître, vos cœurs l'ont nommé. Il appelait à lui les petits enfants, les embrassait, leur imposait les mains, les bénissait[1]. Il était plein de tendresse pour ceux qui vivaient dans son intimité ; mais celui qu'il aimait plus que tous les autres, celui dont il appuyait la tête sur son cœur, celui qui puisait à ce cœur,

1. Matth., cap XVIII. — Luc., cap. XVIII.

comme à une source sacrée, les secrets du ciel, celui à qui il donna la force de monter jusqu'au Calvaire, celui qui entendit ses dernières paroles, celui qui reçut du plus aimé et du plus saint des fils le plus beau des présents : une mère vierge pour sa mère adoptive, c'était un jeune homme : Jean, le disciple que Jésus aimait[1].

Cette préférence du maître n'est point une exception dans l'histoire des âmes qu'il a honorées de son amour. Le Christ se plaît avec la jeunesse, et sa vie, communiquée avec plus d'énergie là où la vie de la nature est plus abondante, crée une beauté qui éblouit par ses singulières splendeurs et qui touche par ses grâces ineffables. Non, il n'y a pas de plus ravissant spectacle que celui d'un jeune homme dont l'âme n'a point été déflorée par la science prématurée de l'iniquité, qui, choisissant librement Jésus-Christ pour son maître, livre à son amoureuse direction ses aspira-

1. Cum vidisset Jesus matrem et discipulum stantem, quem diligebat, dicit Matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. (Joan., cap. XIX, 26-27.)

tions, ses désirs, ses espérances, ses audaces, ses forces, ses illusions même, qui vit vraiment de la vie de la foi, qui, le cœur plein de l'amour de son Dieu, n'a pas d'autre règle de tous les actes de sa vie que la sainte volonté de l'ami divin dont il entend dans sa conscience la voix douce et toujours respectée.

L'ardeur de l'âge l'emporte sur les chemins de la liberté; mais une mesure parfaite contient tous ses mouvements où l'ordre devient d'autant plus admirable que la force d'impulsion est plus vigoureuse.

Il veut connaître, mais la première des sciences, la science des choses divines, règle toutes les recherches de son inquiète curiosité. Sous le prestige du savoir et des formes, il sait découvrir l'erreur que condamnent les principes de sa foi. Là où il ne comprend pas il croit, et l'humble soumission de son cœur le protège contre les mensonges brillants qui font appel à l'activité inexpérimentée de son esprit.

Il veut voir; mais la beauté chère à son enthousiasme a dans les mystérieux replis de

son âme un type sacré, auquel il a vite comparé ce qui parle à son imagination et à ses sens. Une secrète horreur l'avertit des apparitions malsaines pour sa vertu ; avant que son front ait rougi, sa conscience a frémi et lui a dit : Passons.

Il veut se réjouir, Dieu l'y invite : « Réjouis-toi, jeune homme, dans ton adolescence : *Lætare ergo juvenis in adolescentia tua*[1]. » Plus tard tant de préoccupations douloureuses multiplieront les heures tristes et pesantes de la vie ! La matinée invite à la joie, et la jeunesse est la matinée de notre fugitive existence. Il veut donc se réjouir, mais il sait qu'un chrétien se réjouit dans le Seigneur ; que le plaisir a ses heures qui ne doivent jamais empiéter sur les heures laborieuses ; que c'est dans la jeunesse qu'il faut s'habituer à porter la sainte croix du travail ; que toute joie est mauvaise quand elle enivre, fait perdre la paix de l'âme et dévore à son profit ce qu'il faut tenir en réserve pour l'avenir ; enfin, que les vraies fêtes de la vie sont celles d'où

1. Eccles., cap. XI, 9.

l'âme sort plus vaillante et le corps plus reposé.

Il veut arriver ; mais la sagesse chrétienne lui apprend à mesurer ce qu'il veut sur ce qu'il vaut, à ne point tendre vers des sommets qu'il ne pourrait atteindre, où il ne pourrait rester sans crime ; elle lui montre les chemins ténébreux qu'il faut éviter, les droits sentiers qu'il faut suivre ; au-dessus de ces choses si vénérables qui commandent les moyens d'arriver à un but : la conscience, l'honnêteté, la justice, elle fait briller une chose plus vénérable encore : la sainteté.

Il veut aimer ; mais son cœur, attaché par les fils les plus délicats à l'éternel amour, fuit les cœurs sensuels qui ne donnent qu'une hospitalité passagère et trompeuse où la vertu est tuée en trahison. Sans passion, sans trouble, il cherche un cœur chaste et fidèle, asile plein de repos et de douceur, où la créature est d'autant plus chérie qu'elle appartient davantage à Celui en qui les cœurs purs doivent s'aimer à jamais.

Il veut se donner ; mais la prudence chrétienne le préserve de cette activité fébrile qui

prodigue la vie en pure perte et lui fait voir les véritables et sublimes objets de ses dévouements : la famille, la patrie, la religion, l'infortune.

Il veut être libre ; mais il n'ignore pas que la liberté a besoin d'être dirigée dans ses premiers pas ; qu'elle s'égare si elle n'est pas soutenue par les avis, les conseils et les encouragements de ceux qui ont connu la vie. Il ne croit pas s'amoindrir s'il demeure soumis aux douces autorités qui lui représentent, ou par droit de nature, ou par droit d'état, ou par droit de sagesse, son maître Jésus-Christ.

Il sent bouillonner en lui les flots ardents et généreux d'une vie toute neuve, il entend cette grande et terrible voix des sens qui épouvantait l'Apôtre ; mais, revenu des premiers étonnements et des premières alarmes de la pudeur, il prend la résolution de n'amoindrir ni ne corrompre par le vice le sang précieux qui doit être plus tard le sang d'une famille. Si la passion le presse, il sait où aller pour en apaiser les ardeurs funestes. La prière est son refuge ; les confidences douloureuses de ses luttes ne

coûtent pas à sa fierté, et il en sort pour ouvrir son cœur plus profond et plus fidèle au tendre ami des âmes pures.

Le voilà! ce préféré du Maître, celui que le Christ aime plus que tous les autres ! Il est pur, il est grand, il est fort, il est sage, il est beau : beau d'une beauté qui, selon le langage du sage, « le distingue entre tous et lui fait honneur près de ceux qui achèvent de vivre : *Habet claritatem ad turbas et honorem apud seniores juvenis.* » Voyez comme cette âme aimée de Dieu rayonne et resplendit ; comme tout est calme et reposé dans ce visage, comme ce front est serein, comme cet œil est limpide, comme ces lèvres sont souriantes, comme ce maintien est fier sans orgueil ! Va, jeune homme, quoi que tu deviennes, la famille, la patrie, la religion peuvent compter sur toi. Si tu es père, tu le seras tout à fait, et dans un sang pur tu feras germer ta foi et tes vertus. Nul mieux que toi n'est propre à servir la sainte cause du pays et la plus sainte cause de Dieu ; car les nobles ambitions, le courage, la générosité, le dévouement, l'esprit de sacrifice fleurissent spontanément dans les âmes

qu'illumine la foi et que féconde la grâce de Dieu.

Ai-je fait un portrait de fantaisie? Non, Messieurs. J'ai vu la merveille que je viens de décrire, je l'ai vue plus d'une fois, et toujours avec un attendrissement et un bonheur qui ne pouvaient s'exprimer que par les larmes. Je chantais dans mon cœur ce cantique des saintes Lettres : « *O quam pulchra est casta generatio cum claritate* : O qu'elle est belle la chaste génération qui vit dans les splendeurs des vertus chrétiennes[1] ! » et je me disais : C'est ainsi que devraient être tous les jeunes gens !

II

Voilà notre rêve, Messieurs ! Écoutez nos déceptions. L'ennemi du bien, dit un pieux et savant théologien[2], s'attaque surtout à ses principes ; ce sont les germes des vertus qu'il

1. *Sap.*, cap. IV, 1.
2. Vincent Contenson.

s'applique à corrompre, les saintes résolutions et les généreux desseins dont dépend toute une vie qu'il s'efforce d'étouffer, sachant bien qu'on renverse difficilement des habitudes établies. Les jeunes pousses sont plus facilement entamées par le ver que le cœur robuste des vieux chênes. La jeunesse est vive et ardente, mais en elle les tissus de l'âme ne sont pas encore affermis. Mille périls la menacent, surtout dans les centres populeux où l'atmosphère morale est, plus que l'atmosphère physique, chargée de principes contagieux. A l'air libre, dans l'isolement des campagnes, sous le faix d'un travail où le corps se dépense plus que l'âme, une jeune nature, si elle manque de développement intellectuel, peut avoir la chance d'échapper aux influences malsaines qui corrompent la rectitude du jugement, la pureté du cœur et la simplicité des mœurs. La jeunesse qu'on lance dans les villes à la recherche d'une carrière est plongée toute vive au milieu de ces influences ; comment n'en serait-elle pas atteinte ?

Toutes ses énergies veulent prendre une direction ; mais elle a peu fait encore usage

de sa liberté, et se trouve en cet état qu'un poète de l'antiquité a décrit en deux vers charmants :

Quumque iter ambiguum est et vitæ nescius error
Diducit trepidas ramosa in compita mentes [1].

« Il faut avancer, mais la route est douteuse,
« et l'ignorance de la vie conduit l'âme trem-
« blante d'impatience en des sentiers qui vont
« de côté et d'autre, comme les rameaux d'un
« arbre touffu. »

C'est l'inexpérience, faiblesse touchante au milieu de tant de force. Il faudrait la diriger au bien ; mais comment ? Le père n'ose plus trop faire sentir son autorité à cette âme fougueuse qui se cabre sous le commandement, la mère voit revenir à elle les traits émoussés de sa tendresse, les maîtres de l'enfance et de l'adolescence n'exercent plus qu'une influence lointaine. Le jeune homme est en présence de nouveaux maîtres et d'amis trop affranchis d'un pur et religieux passé. C'est par eux qu'arrivent aux inexpérimentés ces enseignements

1. Perse, satir. V : *De vera libertate.*

funestes qui gâtent leur esprit, et ces audacieux appels qui mettent en feu toutes les passions.

Un jeune homme est sorti chrétien de nos maisons d'éducation, il voudrait rester fidèle à ses convictions ; mais, dans l'enseignement supérieur qui doit lui ouvrir une carrière, il rencontre des maîtres dont les affirmations, parées des formules de la science, écrasent avec dédain les vérités saintes qu'il a jusqu'ici respectées. Il a peur de contredire à l'autorité du savoir, et se demande, avec étonnement, s'il n'a pas été trop naïf de donner son assentiment à des doctrines dont les beaux esprits font si peu de cas. Les railleries de ses faux amis achèvent d'ébranler sa foi, et une honte impie lui persuade bientôt qu'il est victime d'une faiblesse qu'il faut laisser aux femmes et aux enfants. Il va chercher d'un œil inquiet la justification de ses lâchetés dans des feuilles et des livres pleins de sophismes et d'ineptes blasphèmes, et s'estime d'autant plus fort qu'il est plus vide des croyances où toute vertu va puiser l'énergie virile qui la conserve. Les défiances de sa pudeur sont traitées de puérilités, et le spectacle sans cesse renouvelé de

libertés cyniques lui fait croire qu'il est à l'âge où l'on peut tout entendre et tout voir. Sa curiosité, sans cesse éveillée, le pousse à des audaces contre lesquelles la conscience maltraitée n'ose plus se révolter. Trop facilement séduit par cette voix du monde qui chante à tout venant dans la vie : — « La jeunesse est l'âge des heureuses folies, venez amis, enivrez-vous à cette coupe remplie dont vos lèvres se retireront trop tôt, » — il abrège ses heures laborieuses, et changeant la joie en dissolution, le plaisir en débauche, il en remplit ses loisirs usurpés. Il apprend que l'art de parvenir est commandé par un principe unique : la souveraineté du but ; que tout est bien si l'on arrive ; que le succès habille décemment les médiocrités heureuses, et ses convoitises irritées n'ont plus que du mépris pour les conseils de la sagesse chrétienne. On lui dit que les affections sérieuses peuvent attendre, et que tant que le cœur est jeune il doit, volage comme le papillon, butiner les amours faciles. On lui dit que la générosité est un métier de dupes, et que la règle la plus sûre comme la plus profitable, en tout temps et en toute position, c'est

chacun pour soi. On lui dit que la liberté ne souffre pas les influences chagrines qui contrarient nos penchants ; que les ardeurs qui le tourmentent veulent être satisfaites ; qu'une toute jeune vie doit jeter son feu, et que les plus sages, quand l'âge est venu d'être sage, sont ceux qui ont le moins contenu les passions folles du beau temps. On lui dit mille mensonges, on remplit son esprit de mille idées fausses, son cœur de mille sentiments pervers, et, à travers ce désordre, le prenant à la fois par l'orgueil et par la chair, viennent se jeter les agitateurs et les créatures de perdition qui cherchent des dupes et des victimes. Le malheureux! Il est pris, dit l'Écriture, « comme l'oiseau qui s'est hâté vers le filet sans savoir qu'il y va de sa vie ; il suit qui l'entraîne comme le bétail que l'on mène à la tuerie[1]. »

Le voilà donc celui qui pouvait être si grand, si aimable, si charmant, si admirablement

1. Et ecce occurrit illi mulier ornatu meritricio, præparata ad capiendas animas... statim eam sequitur quasi bos ductus ad victimam.... velut si avis festinet ad laqueum, et nescit quod de periculo animæ illius agitur. (Prov., cap. VII, 10-23.)

beau, si plein de promesses et d'espérances pour ceux qui attendaient en lui l'efflorescence des dons de Dieu. Le voilà ! blasphémateur précoce, impie improvisé, dont les jours sont bientôt sans prière et sans Dieu, admirateur des paroles et des écrits qui le pervertissent, enthousiaste des formes indécentes qui ne peuvent fuir les enquêtes de son œil effronté, amant passionné du plaisir, tueur de temps, bourreau d'argent, égoïste, enflant sa capacité, prêt aux indélicatesses et peut-être aux injustices, ne doutant de rien, espérant tout, idolâtre de la chimère, gênant de sa misérable et traînante vie les vocations et les talents réels, inconstant et traître dans ses affections, coureur de bonnes fortunes, bravache de corruption, aspirant conspirateur, donnant l'appoint de sa présence et de ses cris à tous les désordres, et chantant les martyres ridicules, prodigue du bien sacré de la vie et l'épuisant avant qu'il ait reçu du ciel l'ordre de la multiplier, plaie de la religion, sorte d'abcès au corps social et menace horrible pour la famille.

Que de foyers domestiques où la paternité de l'homme qui a défloré sa jeunesse et abusé

de sa première sève ne se reconnaît qu'à des misères dignes de larmes ! Que de jeunes gens dont on peut dire avec l'Écriture : « Ils se sont égarés et sont devenus inutiles : *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt ;* pis que cela, nuisibles, infects, abominables, *corrupti, abominabiles,* semant leurs voies d'angoisses et d'infortunes, *contritio et infelicitas in viis eorum*[1]. »

Sans doute, Messieurs, tous les jeunes gens qui font injure à leur éducation chrétienne n'arrivent pas à l'extrême dépravation dont je viens de faire le tableau ; mais tant de degrés y conduisent qu'il nous est impossible de n'avoir pas à redouter et à pleurer de fréquents malheurs et de nombreuses déceptions.

1. Psalm. XIII.

III

Cependant, malgré ces déceptions, nous ne renonçons point à nos rêves. Nos efforts et nos luttes en poursuivent la réalisation, à travers les obstacles que jettent sur notre route les troubles publics et le mauvais vouloir des hommes. Dans une certaine mesure, il est impossible de nous refuser le succès, si l'on compare à ses commencements la fin du tiers de siècle qui vient de s'écouler. La jeunesse sortie de nos mains n'a pas évité toutes les embûches que l'on tendait à son intelligence et à son cœur ; cependant il s'est formé, petit à petit, dans la génération nouvelle, une troupe d'élite où la foi chrétienne, les sentiments et les belles actions tiennent le haut bout de la vie. Les récentes catastrophes, qui ont fait à notre fortune et à notre honneur une si large blessure, ont soudainement révélé à la France une multitude de jeunes gens dont le religieux patriotisme et les glorieux dévouements rem-

plissent d'un noble et saint orgueil le cœur de leurs parents et des maîtres chrétiens qui les ont élevés. Du récit de nos malheurs on peut facilement extraire le livre d'or de la jeunesse chrétienne.

Comment sommes-nous arrivés à ce résultat, Messieurs ? — par des efforts patients, par une lutte incessante. — Nous avons d'abord convié les jeunes gens aux œuvres de charité. Il nous semblait qu'en habituant leur cœur au dévouement nous leur préparions, du côté de Dieu, une bénédiction qui servirait d'armure à leur foi. Et puis, il y a entre l'amour et la foi du chrétien une réciprocité d'influence par laquelle ils se soutiennent l'un l'autre. Il faut croire pour aimer chrétiennement ; mais l'amour chrétien, quand il s'empare d'un cœur et l'applique aux bonnes œuvres, crée dans la vie une activité bénie qui arrête le développement des passions funestes à la foi. Rapprochés par le commun désir de bien faire, les jeunes gens devaient s'encourager à bien penser, et la première de leur charité devait être, entre eux, un échange de bonnes paroles et de bons exemples. Investis d'une sorte d'apostolat, ils ne pouvaient

songer à remédier aux misères morales des pauvres qu'on leur confiait sans veiller sur eux-mêmes, afin de conserver dans leur âme le feu sacré de la vie chrétienne.

Aux conférences de charité se sont ajoutés les cercles, réunions plus profanes, dont la foi cependant était le centre d'attraction. Là, garantis des tristesses et des périls de l'isolement, protégés par des joies innocentes contre l'attrait des plaisirs coupables, les jeunes gens chrétiens pouvaient se communiquer leurs travaux, leurs projets, leurs espérances pour l'avenir, et surtout apprendre, en se comptant, qu'ils étaient une force dans la société.

Ces moyens étaient bons, Messieurs, mais nous ne pouvions obtenir, en les mettant en œuvre, que des résultats partiels et tout à fait précaires. Il nous manquait une chose essentielle, une chose qui permît à l'esprit chrétien de préparer sérieusement la jeunesse, de la former, de l'influencer dans tous ses développements, jusqu'à l'heure de la pleine possession d'elle-même : la liberté d'enseignement.

Héritier de l'esprit révolutionnaire, le premier empire avait confirmé l'écrasement de toutes les institutions libres par l'établissement du monopole universitaire. L'État seul était maître de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, quand un gouvernement, éclos au sein d'une nouvelle révolution, inscrivit dans sa charte la promesse de la liberté de l'enseignement. Promesse menteuse, presque aussitôt retirée que donnée. On comptait sur le silence attristé des catholiques déçus ; mais Dieu avait préparé à cette liberté chère des apôtres intrépides. Leurs protestations assoupies pendant quelques années, après un premier éclat, se réveillèrent tout à coup en 1840, et la France entière en fut ébranlée. Lettres épiscopales, mandements, discours de la chaire et de la tribune, livres, brochures, journaux demandaient à grands cris la liberté promise. Je ne vous citerai pas les noms de tous ceux qui furent engagés dans cette lutte émouvante, mais je croirais manquer à la piété filiale si je ne saluais ici mon père en religion, père aussi des maîtres dévoués auxquels vous avez confié ce qui vous est le plus cher :

Frère Henri-Dominique Lacordaire, d'illustre et sainte mémoire.

Après vingt ans de luttes, la liberté d'enseignement nous fut accordée en partie, grâce au renversement du régime qui nous la refusait obstinément, et au grand déplaisir de ceux qui, en le renversant, nous avaient préparé les voies à de plus pressantes revendications. Le clergé séculier, les ordres religieux, les congrégations se mirent à l'œuvre. On vit partout s'élever des établissements libres d'instruction secondaire, où l'État impose encore le joug de ses programmes, mais où l'éducation chrétienne est à l'aise pour manier l'adolescence, docile aux impressions religieuses, et la conduire aux portes de la jeunesse. Je vous ai signalé, tout à l'heure, les heureux effets de cette éducation. Nous en rendons grâces à Dieu, cependant notre ambition n'est pas encore satisfaite. Nous voudrions obtenir, sur la jeunesse même, non plus des résultats partiels et précaires, mais un résultat d'ensemble, qui ait un retentissement efficace dans la vie et les destinées de notre société. Malheureusement la jeunesse nous échappe. De nos mains

amies elle tombe aux mains indifférentes, et quelquefois impies, de maîtres qui désintéressent leur enseignement de toute idée religieuse, quand ils ne se font pas un immoral plaisir de pervertir les esprits par des doctrines abjectes, et de désemparer ainsi de jeunes âmes dont les amis pervers achèvent le naufrage.

Je ne veux pas m'étendre ici, Messieurs, sur de justes récriminations que des voix plus autorisées que la mienne ont fait entendre au pays. Les périls qui entourent la jeunesse sont assez connus pour que vous approuviez nos longues et vives instances à l'endroit de la liberté de l'enseignement supérieur.

Après avoir fait la preuve de nos droits dans la presse et à la tribune, nous avons demandé cette liberté à un pouvoir qui, au lieu de s'honorer et de s'affermir en nous l'accordant, nous l'a impitoyablement refusée. L'Assemblée qui recueillit le triste héritage de la guerre et de l'invasion nous l'a léguée dans son testament. Enfin, le monopole ployait sous la pression de nos désirs et de nos légitimes revendications. Sans tarder les catholiques ont ouvert leurs

cœurs et leurs bourses, et nous avons pris possession.

Ce n'était pas l'affaire des troubadours du laïcisme, despotes déguisés qui ne veulent de la liberté que tout juste ce qu'il en faut pour assurer le triomphe de leur implacable dictature. La loi qui nous affranchit usurpe sur le projet qu'ils ont conçu de nous étouffer dans l'ombre des sacristies. Ils se sont mis en campagne, ils ont fait des promesses à la foule impie qui, d'ordinaire, acclame leurs paroles, et, sans souci de la stabilité nécessaire à toute législation, ils ont salué de leurs cris de triomphe le vote par lequel leurs mandataires commençaient à démolir l'œuvre d'affranchissement dont nous devions bénéficier. Pour justifier cette ouverture des destructions anticléricales, ils n'ont pas craint d'exploiter la calomnie, comme s'il n'y avait plus de justice en France depuis qu'ils sont le nombre ; mais deux sentences les frappent coup sur coup. Par la voix du sénat, la sentence du pays ; par la voix des tribunaux, la sentence de la justice qui imprime à leur front le stigmate des calomniateurs.

La loi nous reste, Messieurs. Bien qu'elle soit imparfaite, nous voulons en profiter, et nous espérons obtenir enfin, dans la formation intellectuelle et morale de la jeunesse, ce résultat d'ensemble qui jusqu'ici a refusé de récompenser les pieuses industries de notre zèle. Qu'on nous prête des intentions perfides, des vues intéressées, des desseins funestes à la cause du progrès et à la paix sociale, il n'importe ; nous mettrons en pratique cette devise : *Bien faire et laisser dire*, dans quelque temps nos œuvres seront notre justification.

Non, nous n'avons pas l'ambition d'exercer sur les natures jeunes et ardentes, qui se précipitent vers les carrières, une domination jalouse qui arrête leur élan ; mais, parce que c'est notre devoir, nous prétendons les diriger au nom de celui à qui leurs âmes appartiennent ; et, à l'heure où les mères de la nature n'ont plus sur la jeunesse, trop confiante en elle-même, qu'une autorité affaiblie, nous voulons lui donner une mère auguste et pleine de sollicitude dont elle révère la haute et sage autorité. L'Université catholique est l'*alma mater* entre les bras de laquelle on se jette

librement, et non plus cette maîtresse altière et dédaigneuse qui exploite un monopole sans s'inquiéter de ce que deviennent ceux que la nécessité lui amène.

Non, nous ne cherchons pas la guerre de l'Église contre l'État ; mais nous demandons une courtoise et loyale concurrence, une émulation de savoir et d'efforts dont tout le monde profitera, et dont le résultat définitif sera, nous en avons la conviction, le perfectionnement général des méthodes, des programmes, de la discipline et des mœurs universitaires.

Non, nous ne voulons pas immoler la science à nos principes religieux ; mais nous voulons faire cesser l'exploitation de la science contre Dieu, la séparation systématique de la foi et de la science. Nous voulons marier ces deux lumières qui ont une même source dans le soleil éternel, et nous sommes sûrs que la science gagnera à ce mariage d'être moins rampante, moins étroite, moins éparse, et de se rapprocher de la synthèse où est sa perfection.

Non, nous ne voulons pas faire des forces vives de la jeunesse les recrues d'un parti ; mais, en laissant à chacun la liberté de ses opi-

nions, nous voulons créer, sous la surveillance et la protection de l'*alma mater*, une famille de frères qui se respectent, s'encouragent, s'édifient, pour remplacer ces troupeaux abandonnés de camarades qui trop souvent s'entraînent, se débauchent, se pervertissent.

Bref, Messieurs, nous voulons mettre fin aux déceptions qui jusqu'ici nous ont contristé le cœur, nous voulons obtenir la réalisation de nos nobles rêves à l'endroit de la jeunesse, nous voulons faire une jeunesse en qui la foi et la vertu grandissent avec le savoir, une jeunesse qui honore les professions au lieu de les exploiter, une jeunesse dont les bataillons pressés forment bientôt comme un mur impénétrable de conservateurs agissants autour de ces saintes choses : la religion, la patrie, la famille, la propriété, une jeunesse en qui l'avenir saluera les régénérateurs de la société française et les chevaliers du progrès chrétien.

Aidez-nous dans cette grande et salutaire entreprise. Aidez-nous par vos prières pendant que nous combattons, aidez-nous par vos subsides pendant que nous édifions, aidez-nous par vos justes réclamations et par vos

influences pendant que nous nous efforçons d'acquérir une pleine liberté dans la loi. A l'œuvre ! à l'œuvre ! et dans quelques années nous pourrons dire aux ennemis, qui persécutent, dans notre cause, la cause même de Dieu, ces paroles du prophète : « Multipliez vos forces, ceignez vos reins, unissez vos efforts et vous serez vaincus, car Dieu est avec nous : *Congregamini et vincemini, quia nobiscum Deus*[1]. »

1. Isaï., cap. VIII, 9.

DISCOURS

A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE PARIS

DISCOURS A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE

DE PARIS

Pour la fête de saint Pierre.
(Église des Carmes, le 30 juin 1878.)

In illo tempore venit Jesus in partes Cæsareæ Philippi; et interrogabat discipulos suos..... et reliqua.

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR[1],
MESSIEURS,

L'évangile de la fête que nous célébrons aujourd'hui nous fait assister à l'une des scènes les plus imposantes et les plus décisives de la vie publique du Sauveur. Le théâtre est aux environs d'une petite ville de la Palestine.

1. Son Éminence le Cardinal Guibert, archevêque de Paris.

Jésus interroge ses disciples : « Que dit-on dans le monde du Fils de l'homme ? — Les disciples répondent : On dit que vous êtes Jean-Baptiste, ou Élie, ou Jérémie, ou quelqu'un des prophètes. — Mais vous, reprend le Sauveur, que dites-vous de moi ? Alors Simon Pierre élevant la voix : Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant. — Tu es bien heureux, Simon, fils de Jean, dit Jésus, car ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux. Je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les forces de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel [1]. »

Cette scène, souvent illustrée par la science des apologistes et des docteurs, par le génie

1. Quem dicunt homines esse Filium hominis? At illi dixerunt : Alii Joannem Baptistam ; alii autem Eliam ; alii vero Jeremiam, aut unum ex prophetis. — Dixit illis Jesus : Vos autem quem me esse dicitis? Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus, Filius Dei vivi. — Respondens autem Jesus, dixit ei : Beatus es Simon Bar-Jona : quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater

des grands artistes de la chrétienté, a besoin d'être méditée par les âmes fidèles qui cherchent à s'affermir contre les troubles et les secousses de l'incrédulité contemporaine. J'y pourrais trouver la matière d'un immense discours; soit que je vous montre la divinité de Jésus-Christ ouvertement affirmée et solidement prouvée par la plus éclatante des prophéties, et par le plus visible et le plus persévérant des miracles; soit que je vous conduise à l'étude des destinées de l'Église, inébranlable sur sa base divine, et toujours victorieuse des forces maudites qui conspirent contre son existence; soit que je vous invite à admirer avec moi, dans la récompense que Dieu accorde à la confession de son apôtre, le plus vénérable, le plus solide, le plus salutaire des pouvoirs qui ait jamais été confié à un homme. Mais on m'a permis d'éviter la fatigue d'un

meus, qui in cœlis est. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. Et tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis. (Matth., XVI, 13, 19.)

long discours, et j'ai promis moi-même de ne fatiguer personne et de réduire les paroles que je dois vous adresser aux proportions d'une simple exhortation. Je laisse donc de côté les trop vastes considérations et je ne veux voir dans le récit évangélique — que le type de la foi dévouée qui vous a engagés au service de l'Université catholique, — que la règle de conduite qu'il vous faut suivre pour assurer à cette Université de glorieuses et durables destinées.

I

Aux yeux de la chair et du sang le Christ humilié, pauvre, contredit, persécuté, ne laissait rien voir de sa grandeur divine. Il prêchait une doctrine sainte et faisait des miracles, mais d'autres l'avaient précédé dans cette voie et l'on pouvait croire que ces autres revivaient en lui. De là l'opinion du peuple juif naïvement exprimée par les disciples du Sauveur : « On dit que vous êtes Jean-Baptiste,

ou Élie, ou Jérémie ou quelqu'un des prophètes. » Pierre s'élève au-dessus de l'opinion : « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant, s'écrie-t-il : *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* » Il pouvait parler ainsi en rattachant, par un effort de raison, l'affirmation du Sauveur à ses œuvres, si la raison n'eût été trop empêchée par les abaissements qui, dans la personne de Jésus-Christ, offensaient les vues de la nature. Mais le Maître nous fait entendre que la confession de son apôtre vient de plus haut que la nature : « Tu es bien heureux, Simon, fils de Jean, car ni la chair ni le sang ne t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux. « *Beatus es, Simon, Bar-Jona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est.* »

Si Jésus-Christ était aujourd'hui à ma place, il vous dirait, Messieurs, ce qu'il a dit à Pierre : « Vous êtes bien heureux car ce n'est ni de la chair ni du sang que vous vient cette foi vive d'où procède votre dévouement à la grande cause de l'enseignement catholique. L'action de Dieu se révèle dans les fortes croyances et dans les généreuses résolutions qui vous élèvent au-dessus de l'opinion.

Les yeux de la chair sont attristés, scandalisés, trompés par le spectacle des contradictions opiniâtres auxquelles le Christ est en butte. Redouté par les pouvoirs humains, qui repoussent le contrôle de son autorité souveraine et incorruptible, plus redouté par les passions qui se tordent sous l'austère pression de ses commandements et sous la flagellation de ses anathèmes, vous l'avez vu injurié, calomnié, persécuté, menacé d'un interdit qui devait l'isoler de l'enseignement et de l'éducation de la jeunesse, menacé d'une séquestration honteuse dans les sacristies où l'on consentait à tolérer la réglementation de son culte méprisé.

Complice de ces attentats et de ces prétentions sacrilèges, si elle ne les a provoqués, la science s'est appliquée à diminuer le Christ. Demandez-lui ce qu'elle pense du Fils de l'homme. Si elle n'a pas perdu ce reste de pudeur qui arrête l'impiété aux bords de l'injure, elle vous répondra : Le Christ ! c'est, sous une forme moins austère et avec un langage moins âpre, un Jean-Baptiste, prédicateur audacieux dont l'indomptable vertu ne

recula devant aucun péril ; le Christ ! c'est un Élie, homme étrange, frondeur des pouvoirs et père d'une nouvelle école prophétique; le Christ ! c'est un Jérémie, grand citoyen, attristé des maux de sa patrie, cherchant la délivrance dans un monde imaginaire, victime aussi de l'ingratitude des siens ; le Christ ! c'est, si l'on veut, le plus grand des hommes, mais un Dieu, — jamais !

Mais vous, Messieurs, que dites-vous du Fils de l'homme ? — Vous dites avec une conviction profonde ce que disait Simon, fils de Jean : « *Tu es Christus, Filius Dei vivi* : Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant. » Eh bien, pour dire cela comme vous le dites, il ne suffit pas d'invoquer contre la chair scandalisée les lumières de la raison. Sans doute la divinité de Jésus-Christ transpire dans l'histoire de l'humanité, et se manifeste par des signes qu'un observateur intelligent, tranquille, impartial peut saisir et juger, et d'après lesquels il peut se former une conviction humaine ; mais que cette conviction est loin de la foi profonde, robuste, inébranlable qui s'élève au-dessus de toutes les contradictions et de tous les scan-

dales, les domine et proclame d'une voix ferme le mystère du Fils de Dieu. Cette foi est la vôtre, Messieurs, et vous sentez mieux que je ne puis le dire qu'elle ne vous vient pas de la nature, mais que Dieu y a mis la main par sa sainte grâce.

L'impulsion que vous avez reçue du Père des cieux est si forte que vous ne vous contentez pas de l'usage de votre foi pour l'œuvre privée de votre salut; il vous a plu d'en répandre dans l'enseignement supérieur, ouvert à votre zèle, la chaleur communicative. L'état provisoire auquel nous ont condamnés, depuis plus de huit ans, les malheurs de la patrie, a été honoré par un jour de justice et par une loi de liberté. L'Église, qui sait qu'on peut regretter demain ce qu'on lui donne aujourd'hui, s'est hâtée de profiter de sa bonne fortune pour reprendre la glorieuse tradition de son enseignement. Afin d'assurer par des faits acquis ses droits reconnus, elle a fait appel aux intelligences d'élite. Vous êtes de ces intelligences, Messieurs; mais rien ne vous forçait de répondre à l'appel de l'Église. Peut-être même que la voix de la chair et du sang

vous conseillait de ne pas vous engager dans une sublime aventure qui pouvait compromettre pour vous et pour vos familles des intérêts sérieux. N'y avait-il pas ailleurs des portes ouvertes et des positions toutes faites pour vos talents ? N'était-il pas dur d'être pris dans les rouages laborieux et incomplets d'une institution qui commence et de s'y user sans gloire, tandis qu'il y a des institutions établies et fortement protégées où le talent peut s'exercer avec éclat et profit ? Quel sera l'avenir de ces Universités surprises par la liberté avant d'avoir pu se préparer à en jouir, écloses dans un milieu mobile où les revirements fréquents de l'esprit public nous font une vie au jour le jour ? Ne faudra-t-il pas souffrir les injustices de l'opinion qui proclame la liberté et qui voit avec peine la cause catholique en profiter ?

Ainsi parlaient, Messieurs, la chair et le sang, mais vous avez fermé l'oreille à cette voix d'en bas, et, tout entiers aux inspirations de la foi, vous avez compté sur la Providence, vous avez cru en l'avenir, vous avez bravé l'opinion, vous vous êtes donnés à l'Université

catholique avec un dévouement qui jusqu'ici ne s'est pas démenti un seul instant. « *Beati estis quia caro et sanguis non revelavit vobis, sed Pater meus qui in cœlis est.* » Voilà le témoignage que vous rend aujourd'hui votre Maître Jésus-Christ ; et moi, au nom de la société catholique, je dis mille fois merci à votre foi dévouée.

II

Permettez-moi maintenant, Messieurs, de vous donner un conseil d'ami, que je cueille dans l'Évangile auprès de votre apologie.

L'Université catholique de Paris est fondée. Elle tend à prendre chaque année ses légitimes accroissements ; elle marche à sa plénitude. N'attendez pas qu'elle l'ait obtenue pour vous pénétrer de l'esprit de ses fondateurs, tout entier dans ces quelques paroles de notre Évangile : « Sur cette pierre je bâtirai mon Église : *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* »

C'est sur la pierre même qui porte l'Église que vous devez fermement vous appuyer, pour recevoir l'onction qui vous consacre, la vérité qui règle votre enseignement, la solidité qui vous assure, au milieu des vicissitudes humaines, une vie durable.

Si vous n'aviez en vue, Messieurs, que de croître chaque jour en savoir, que d'élever incessamment le niveau de vos leçons et d'en étendre les bienfaits, que de faire triompher, par une légale et courageuse concurrence, un enseignement libre sur un enseignement officiel, vous pourriez être un corps recommandable, une Université libre avec laquelle on devrait compter ; vous ne seriez pas ce qu'on a voulu que vous fussiez : une Université catholique.

Travaillez avec une noble émulation, hâtez-vous d'égaler, de surpasser, même, dans toutes les sciences ceux qui ont grandi sous la protection du monopole, il le faut, nous attendons cela de votre courage ; mais, encore une fois, l'Université catholique doit être portée par la pierre divine dont le Seigneur a dit : « *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* »

N'est-ce pas ce que l'on a voulu exprimer et vous rappeler éternellement, Messieurs, en vous donnant pour patron l'apôtre saint Pierre, dont vous célébrez aujourd'hui la fête?

Pierre a reçu du Christ, oint du Seigneur, une onction sainte qu'il transmet depuis l'origine du christianisme à ses successeurs, et qui se répand sur toute société en communication filiale avec le Saint-Siège. Enseigner par la vertu de cette onction, c'est grandir sa mission, à ce point qu'elle devient réellement supérieure à toute autre mission.

Vous possédez une science, et vous éprouvez le mystérieux tourment de la communiquer: Une voix intérieure vous dit : — Parle. — Parlez. Vous en avez le droit, car la lumière est faite pour rayonner. Les pères de familles vous choisissent pour instruire leurs enfants. — Parlez, car vous devenez, près de ces jeunes intelligences, les représentants d'une autorité sacrée qui doit aux fruits de son sang le pain de la vérité. L'État vous charge d'enseigner. — Parlez : car l'État a l'obligation de procurer le bien public et la science est un des plus nobles départements du bien

public. Mais, si c'est l'Église qui vous approuve, vous désigne, vous donne le mandat de parler ; quelle mission, Messieurs ! Votre parole n'est-elle pas comme imprégnée de la souveraine autorité du Père même des lumières, qui a dit par la bouche de son Fils : « *Euntes docete ?* »

Consacrées par l'autorité de Pierre, les Universités catholiques ont une mission supérieure à toute mission humaine d'enseignement ; mais vous comprenez tout de suite qu'elles ne peuvent l'exercer qu'en communiant à la vérité de Pierre.

Il y avait au désert une roche aride qui, frappée par la verge de Moïse, répandit des torrents d'eau vive dont s'abreuva le peuple mourant de soif. Cette roche, dit l'apôtre saint Paul, représentait la pierre mystique dont Israël recevait la vie spirituelle, et « cette pierre était le Christ : *Petra autem erat Christus.* » Dieu ne l'a pas supprimée, au contraire, il l'a fortement scellée dans les assises du monde catholique, afin que le monde catholique y puisât les eaux vives de la vérité. C'est de là que jaillit l'enseignement régulateur auquel doit se conformer tout

enseignement. Non pas que Pierre ait la prétention d'entrer dans le détail des sciences humaines, ni d'imposer à chaque ordre de connaissance des systèmes inflexibles qui compriment brutalement la libre expansion de nos facultés, qui ferment, devant les légitimes impatiences du talent et du génie, la voie des découvertes et des perfectionnements. Vous êtes trop sensés, Messieurs, pour ne pas avoir fait depuis longtemps justice de ces accusations idiotes qui pèsent sur l'enseignement de l'Église et du Saint-Siège ; mais, aussi, vous êtes trop instruits pour ne pas savoir que cet enseignement se compose d'un faisceau de principes supérieurs qui donnent leur mesure à toutes les sciences subalternes, d'un ensemble de prohibitions, inspirées par la sagesse divine, qui ont pour but de préserver l'esprit humain de toute erreur. Vous êtes trop chrétiens pour ne pas comprendre qu'il doit y avoir subordination des sciences humaines à la science divine. Théologiens, philosophes, juristes, lettrés, historiens, mathématiciens, physiciens, chimistes, anthropologistes, physiologistes, médecins, etc., votre enseignement ne peut

être catholique, vous le sentez bien, qu'à la condition de tenir rigoureusement compte de l'enseignement de Pierre. Non seulement donc vous ne voulez offenser aucun des principes supérieurs qui forment le corps de cet enseignement, non seulement vous vous défiez de toute opinion notée par le Saint-Siège comme fausse, téméraire, dangereuse, approchant de l'erreur, mais vous aurez à cœur de justifier par des réfutations savantes les notes de l'Église, et de montrer l'accord des grands principes catholiques avec toute science.

Le goût perverti du siècle vous accusera, peut-être, de sacrifier à cette œuvre votre originalité. Ne craignez rien, Messieurs. L'originalité ne consiste pas à se distinguer par des extravagances ou des doctrines risquées, mais à mettre au service de la vérité et du bon sens une manière propre de concevoir, de creuser, de développer, de rapprocher, de grouper les idées, de féconder les principes, des formes neuves, un tour personnel, et, dans la recherche de l'inconnu, une audace toujours réglée, dont les mouvements, à la fois vigou-

reux et souples, savent s'arrêter aux bords de la témérité. Les grandes Universités du passé, en communion d'orthodoxie, n'avaient-elles pas leurs caractères tranchés, entre autres l'illustre Université de Paris, près de laquelle le monde chrétien venait chercher la lumière? — C'est entendu, Messieurs, vous prendrez dans votre enseignement toutes les légitimes libertés que l'Église permet et bénit, mais vous bâtirez sur la pierre de vérité que Jésus-Christ a placée aux fondements de son édifice : *Super hanc petram.*

Dans ces conditions l'avenir est à vous, car la pierre fondamentale de l'Église est de celles que les puissances mêmes de l'enfer ne peuvent pas ébranler. « *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* » A tout ce qui s'appuie sur elle, elle communique son éternelle fermeté. C'est de sa divine vertu que les Universités antiques recevaient la prospérité et la gloire. Quand elles ont commencé à se détacher de Pierre, par la discussion de ses privilèges et de son pouvoir, on les a vues chanceler, et finalement disparaître dans la tourmente des passions contre lesquelles les

promesses du Fils de Dieu ne les protégeaient plus.

Mais la pierre est toujours là, aussi forte qu'au jour béni où le Fils de Dieu lui a promis l'éternité. On peut encore bâtir sur cette pierre. Que le passé vous instruise, Messieurs. En vous élevant sur l'inébranlable fondement de toute institution catholique, soudez-vous à ce fondement par un ciment de foi et d'amour que rien ne puisse altérer. Vous pourrez avoir à souffrir des passions humaines, vous n'en recevrez jamais des coups qui vous détruisent.

Éminentissime Seigneur, vous avez visité récemment celui qui, dans la personne de Pierre, le premier de ses ancêtres spirituels, a été honoré d'un témoignage divin et d'une promesse d'éternité. Il a ouvert son cœur aux confidences de votre pieuse et grande âme, et vous a donné en échange une bénédiction que nous rapportent vos mains vénérables. Cette bénédiction, nous allons la recevoir bientôt, comme un gage d'étroite union entre le Saint-Siège et l'Université de Paris, et, après l'avoir reçue, nous irons aux pieds de la statue du prince des apôtres, renouveler l'hommage de

notre foi dévouée et l'engagement de nous établir fermement sur la pierre de sainteté, de vérité et d'éternité qui porte l'Église.

Ainsi soit-il.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DES

CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

PREMIER DISCOURS

PREMIER DISCOURS

POUR LA

CLOTURE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

prononcé en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois,
le 16 avril 1874.

Bonum autem facientes, non deficiamus.
Nous qui faisons le bien, faisons-le sans défaillance.
(GALAT., cap. VI, 9.)

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR[1],
MESSIEURS,

Vous avez daigné me choisir pour vous adresser la parole, au moment où l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers s'incline sous

1. Son Éminence le cardinal Chigi, pro-nonce.

la bénédiction du Père et du Maître de toutes les œuvres de foi et de charité. Je vous remercie de cet honneur qui me permet de prêter un concours solennel à l'une des plus nobles, et, je puis le dire, à l'une des plus difficiles entreprises de notre temps.

On vous a dit, dans les réunions auxquelles vous venez d'assister, quel est le but de votre œuvre, quelles sont ses ressources, quels sont ses progrès, ses moyens d'action, ses espérances pour l'avenir. Je n'ai pas à revenir sur ces points, qui ont été traités devant vous, ni à couronner par un discours les discours que vous avez entendus. Un discours serait plus qu'inutile, il serait barbare, après les longues et laborieuses séances pendant lesquelles vous avez échangé tant et de si bonnes paroles.

Je me bornerai donc à vous adresser quelques mots d'encouragement, pour vous préparer à recevoir la précieuse bénédiction que vous envoie le Souverain Pontife, par les mains de son illustre ambassadeur. Je l'appelle précieuse, cette bénédiction, parce que le Saint Père ne la donne que rarement, dans des circonstances exceptionnelles et pour des

œuvres qui en valent la peine. Notre Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers l'a méritée ; nous devons en être fiers et heureux.

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR,

Un des plus doux et des plus chers souvenirs de votre passage parmi nous sera, sans contredit, le souvenir de votre sympathique bienveillance pour toutes nos œuvres de foi et de charité. Souvent vous les avez encouragées et bénies, toujours vous nous avez montré dans vos encouragements et vos bénédictions un cœur où la France catholique tient une large place. Rappelé par votre Roi, vous disparaîtrez, sans nous quitter, car l'histoire de vos relations avec nous demeure gravée dans nos cœurs reconnaissants, en ces quelques mots que nous répéterons sans cesse : Il était si bon ! il était si Français.

Messieurs, c'est à saint Paul que j'emprunte les quelques paroles d'encouragements que je vous dois. Ce grand apôtre, après nous avoir engagés à profiter du temps que Dieu nous donne pour faire le bien et nous enrichir de bonnes

œuvres, prononce ce grave avertissement, qui pourrait servir d'épigraphe à toutes les généreuses entreprises : « *Bonum autem facientes, non deficiamus.* Puisque nous faisons le bien, faisons-le sans défaillance. »

En effet, ce n'est pas le premier emportement d'une noble passion, c'est l'effort soutenu, c'est le courage persévérant qui assure le succès des grandes œuvres et leur donne une vie durable. Aujourd'hui nous sommes tout zèle, toute ardeur pour notre Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers ; c'est parfait. Mais, à mesure que nous avancerons, nous verrons devant nous surgir les obstacles, s'entasser les difficultés, se multiplier les oppositions, et la perspective du travail à accomplir nous rendant plus lourde la fatigue du labeur accompli, peut-être serons-nous tentés de modifier nos vues, de ménager nos forces et surtout nos dons. Messieurs, faites-y bien attention ! cette tentation est le prélude de la défaillance, et il ne faut pas défaillir. *Bonum autem facientes, non deficiamus.* Pas de défaillance dans nos intentions, pas de défaillance dans notre action; dans nos intentions, toujours même pureté,

même rectitude, même élévation ; dans notre action, toujours même unité, même ardeur, même patience.

Nous avons entrepris de tenir tête à cette formidable puissance, qui, depuis près d'un siècle, s'est emparée des classes ouvrières et les a poussées, par l'excitation croissante des passions, au mépris de toute loi divine et humaine ; nous avons résolu guérir les plaies honteuses d'un peuple qu'on a fait sans foi et sans loi, et pour cela nous ne nous sommes pas avancés par les petits chemins ; nous ne nous sommes pas cachés ; nous n'avons pas dissimulé nos intentions. Non, c'est hardiment, au grand jour et, disons-le, militairement, que nous avons arboré, en face de l'étendard de la révolution, l'étendard de la croix où rayonne cette devise qui nous prophétise la victoire : *In hoc signo vinces !* C'est à l'ombre de cet étendard que nous voulons instruire, moraliser, discipliner l'ouvrier, et même lui assurer, autant qu'il est possible, cette prospérité matérielle que lui promettent sans cesse les ambitieux, les rhéteurs et les utopistes, sans que

jamais elle se réalise. Mais tout cela ne se fera que par la franche application des principes catholiques, comme les entend non pas telle ou telle école, mais comme les entend la sainte Église de Dieu.

Voilà nos intentions, nous les avons exprimées sans détours chaque fois qu'une nouvelle fondation de cercle nous a obligés à définir le but de notre Œuvre, et, de même que nous les avons exprimées sans détour, nous devons les maintenir sans défaillance. *Non deficiamus !* Sans doute les timides, les prudents, les habiles nous proposeront bien des objections.

Les timides ne comprendront pas que, dans le temps où nous vivons, il faille opposer au radicalisme de la négation le radicalisme de l'affirmation. Ils ont peur qu'on ne nous accuse d'exagération ; ils craignent toujours qu'on ne dépasse le but ; ils demandent qu'on se borne à appliquer, dans nos cercles, les principes de la morale chrétienne aux ouvriers, afin d'en faire d'honnêtes gens. Messieurs, laissons-les dire ; laissons-les proposer leurs craintives atténuations ; mais pas de défaillance ! *Non deficiamus !* Nos cercles ne sont pas seulement

des cercles d'honnêtes gens, ni même des cercles chrétiens tels que pourraient en faire des protestants zélés ; ce sont des cercles catholiques.

Les prudents, (j'entends ceux qui dirigent toutes leurs actions par les conseils de la prudence humaine), les prudents trouveront que nous découvrons trop notre front de bataille, que nous indiquons trop clairement notre intention de faire triompher, en fin de compte, l'idée catholique, et que nous devrions, bien plutôt, mettre en avant les questions d'intérêt matériel auquel le peuple est si sensible.

Ne cédons pas à ces propositions séduisantes. *Non deficiamus !* Nos cercles ne sont pas des associations économiques ; ce sont des cercles catholiques. Sans doute nous ne faisons pas fi de l'idée économique et des aspirations au bien-être matériel ; mais nous prétendons les subordonner à l'idée catholique ; les mettre en avant, c'est courir le risque de nous y arrêter, et nous ne pouvons pas nous arrêter ; nous avons juré d'aller au fond des choses, et de faire de l'ouvrier incroyant un ouvrier catholique.

Les habiles, qui savent profiter de tout, nous engageront à détourner à l'avantage d'une idée politique quelconque l'influence que nous pourrons acquérir dans l'ordre religieux. Arrière les habiles ! Pas de défaillances ! *Non deficiamus !* Nos cercles ne sont pas des cercles politiques. Ils sont catholiques, et ils resteront ce que nous voulons qu'ils soient si nous savons mettre à l'abri de toute défaillance la pureté, la rectitude et l'élévation de nos intentions.

Non deficiamus ! Pas de défaillance non plus dans notre action ; conservons-lui son touchant accord et son admirable unité. Nous nous sommes parfaitement entendus d'un bout de la France à l'autre ; il faut que cela continue. Autant nous devons détester cette centralisation étroite qui, sous prétexte d'ordre et de régularité, paralyse les efforts individuels et les initiatives locales, autant nous devons avoir en horreur cette centralisation hautaine qui s'empare de toutes les forces pour leur imprimer une direction mécanique ; autant, aussi, nous devons craindre l'isolement qui nous

prive de tout encouragement, de toute émulation, de tout secours. Il n'est pas bon que les œuvres qui ont la même pensée et le même objectif soient seules. Il faut, au contraire, qu'elles vivent unies, qu'elles sachent mettre en commun pour le bien général leurs forces et leur courage. Alors, les novices dans l'art de bien faire profitent de l'expérience qu'ont acquise les vétérans ; les faibles s'appuient sur les forts, les imparfaits bénéficient du mérite des parfaits. Plus une sera notre action, plus prompt, plus vif, plus lointain sera son rayonnement.

Non deficiamus! Pas de défaillance! Nous avons commencé avec ardeur; il faut continuer comme nous avons commencé. Méfions-nous de notre nature française, si fertile en nobles et généreuses saillies, mais si prompte aussi au découragement; elle nous trahirait indubitablement si à son feu natif ne se mêlait la flamme du saint amour de Dieu, des âmes et de la patrie. Croyez-moi, nous avons tout à craindre d'une ardeur qui ne serait que dans le sang; mais nous avons tout à espérer de l'impétuosité d'un zèle auquel l'amour propose

sans cesse ces trois buts sacrés : la gloire de Dieu, le salut des âmes et la résurrection de notre chère France!

Non deficiamus! Pas de défaillance! Nous avons déjà souffert, et, comme tous ceux qui veulent faire le bien, nous portons, sinon dans nos corps, du moins dans nos âmes, les cicatrices des coups que nous avons reçus. Nous aurons à souffrir encore, car notre œuvre est laborieuse et difficile entre toutes. Mais, comme le dit l'apôtre saint Jacques, « c'est la patience qui conduit les œuvres à leur perfection : *Patientia opus perfectum habet*[1]. » Est-ce qu'il n'a pas souffert, l'ouvrier de notre salut? La joie qu'il s'était proposée dans l'œuvre de notre rédemption, il n'a voulu la goûter qu'après avoir traversé les opprobres et enduré le supplice de la croix : « *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem confusione contempta*[2]. » Messieurs, ne soyons pas indignes d'un si grand, d'un si beau modèle. Puisqu'il marche devant nous, courons sur ses traces sanglantes ;

1. Jac., cap. I, 4.
2. Heb., cap. XII, 2.

« courons, par la patience, au combat qui nous est proposé : *Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen*[1] ! » La matière qu'il nous faut travailler est dure et rebelle. Tant mieux ! Elle portera plus longtemps et plus sûrement notre marque, si nous avons le courage de ne pas l'abandonner avant de l'avoir façonnée. La cire et l'argile reçoivent facilement l'empreinte qu'on veut leur donner, mais aussi une pression, si légère qu'elle soit, suffit pour les déformer. Le granit, lui, ne cède qu'à des coups opiniâtres ; les siècles passent sur lui sans effacer les traces du ciseau de l'ouvrier. Travaillons les âmes endurcies comme l'ouvrier travaille le granit ; façonnons-les avec courage, avec patience ; elles seront d'autant plus stables dans le bien qu'elles auront plus longtemps et plus opiniâtrement résisté à nos généreux efforts !

On nous suscitera mille difficultés : Tracasseries administratives, compétitions pharisaïques, accusations d'exploiter l'ignorance et la misère au profit d'un parti, injures, persé-

1. Heb., cap. XII, 1.

cutions des ambitieux effrontés qui sentent décroître leur influence funeste sur les classes populaires, lassitude des cœurs impatients qui voudraient jouir tout de suite des fruits de leur générosité, que sais-je encore? Mais, tant mieux! parce que plus vous vaincrez d'obstacles, plus vous imposerez au monde, avec l'exemple de votre vertu, le respect de l'œuvre que vous aurez accomplie malgré tant de difficultés.

Non deficiamus! Pas de défaillance! Cette parole sacrée s'adresse aussi à ceux d'entre vous qui ne se rendent peut-être pas bien compte de la marche de notre œuvre, à laquelle ils ont prêté, cependant, un si généreux concours. Je dois le confesser publiquement: toutes les fois que nous avons demandé aux membres honoraires et aux dames patronnesses des cercles d'ouvriers d'ouvrir leurs bourses, ils l'ont fait sans difficulté. Mais on peut se lasser de cette générosité, bien qu'elle soit facile quand on est riche. *Non deficiamus!* Pas de défaillance! je vous en prie. Quoique vous ne voyiez pas clairement le résultat de nos efforts, ayez foi dans l'honnêteté de notre parole, qui vous affirme

les progrès de notre œuvre. Donnez, donnez toujours; soyez prodigue de votre argent : il sera bien placé et bien employé !

Non deficiamus! Pas de défaillance! Mais c'est l'impossible que je vous demande, car aucune intention ne peut se conserver toujours dans sa pureté, dans sa droiture, dans son élévation; aucune action ne peut persévérer dans son unité, dans son ardeur, dans sa patience; aucune générosité ne peut se soutenir dans ses dons, quand on ne fait attention qu'à la pauvre nature humaine, si sujette aux défaillances. Aussi n'est-ce point seulement à la nature humaine que je fais appel aujourd'hui, mais à cette force surnaturelle, mystérieuse, que nous attendons de la bénédiction qui nous a été promise.

Ouvrons nos âmes bien larges à cette bénédiction du chef de la famille chrétienne, à cette bénédiction qui va descendre sur nous, plus fertile que la bénédiction donnée jadis par les patriarches à leurs enfants : *Benedicat vos Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus!*

Entendez-vous! amis des ouvriers. Le Père,

ouvrier du monde, vous bénit; le Fils, ouvrier de notre rédemption, vous bénit; le Saint-Esprit, ouvrier de notre sanctification, vous bénit.

Benedicat vos Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus!

Cette bénédiction de Dieu est aussi la bénédiction d'un saint, dont les intentions, toujours droites, toujours pures, toujours nobles, n'ont jamais eu pour objet que le droit, dont il est demeuré le héros intrépide et l'indomptable défenseur!

Cette bénédiction de Dieu est aussi la bénédiction d'un fort et vaillant homme, dont le zèle et la patience n'ont jamais plié sous le poids des promesses, des menaces et des persécutions!

Cette bénédiction de Dieu est aussi la bénédiction du pilote des âmes, qui se tient debout, immuable au milieu du naufrage universel, dirigeant toujours la barque de l'Église, et comptant bien qu'elle arrivera au port, parce qu'il s'est assuré, lui aussi, la bénédiction de son Maître!

Enfin, la bénédiction que vous allez rece-

voir, c'est la bénédiction d'un Dieu sauveur, transmise par les mains d'un des pontifes qui l'ont le plus dignement représenté sur la terre.

Se peut-il qu'une telle bénédiction ne soit pas pour nous une source de grâces dans le présent et un gage d'espérance pour l'avenir? Recevons-la avec piété et reconnaissance, et, remplis de la force qu'elle nous aura communiquée, faisons le bien sans défaillance : *Bonum autem facientes, non deficiamus.*

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DES

CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

DEUXIÈME DISCOURS

DEUXIÈME DISCOURS

POUR LA

CLOTURE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

prononcé dans l'église Notre-Dame de Paris,
le 14 mai 1876.

Fratres... adversarius vester diabolus circuit quærens quem devoret, cui resistite fortes in fide.
(I Petr., cap. v, 8.)

Monseigneur[1],
Messieurs,

Cette parole de l'apôtre saint Pierre, que l'Église adresse quotidiennement à ses enfants, pour les exciter au combat contre l'ennemi du salut, convient particulièrement à la situation présente de votre Œuvre des Cercles catho-

1. Monseigneur Meglia, nonce du Pape.

liques d'ouvriers. Vous avez dû, dans vos assemblées générales, jeter un regard sur le passé et vous réjouir au spectacle des progrès accomplis par la vigoureuse action de vos comités. Chaque année, la bénédiction de Dieu, secondant votre zèle et vos efforts, enrichit de quelques nouveaux bataillons l'armée des chrétiens qui s'enrôlent sous la bannière de la Croix, et travaillent sous vos ordres, à la pacifique conquête des classes laborieuses. Dans des temps plus calmes et plus amis de la justice, vous pourriez ne songer qu'à vous étendre, et je me contenterais de vous répéter cet encouragement que je vous adressais dans une réunion semblable à celle-ci : « *Bonum autem facientes, non deficiamus :* nous qui faisons le bien, faisons-le sans défaillance. » Mais le triomphe actuel des ennemis déclarés de toute œuvre catholique vous oblige à vous défendre et m'impose d'autres discours. Voilà pourquoi je viens aujourd'hui commenter cette parole du prince des Apôtres : « Mes frères, votre ennemi, le diable, rôde autour de vous, cherchant à vous dévorer ; résistez-lui avec force dans la foi. *Fratres... adversarius vester*

diabolus circuit quærens quem devoret, cui resistite fortes in fide. » Ces paroles vous avertissent du danger que court votre Œuvre et vous enseignent votre devoir.

I

Vous avez un ennemi, Messieurs, un ennemi furieux, terrible, irréconciliable ; soyez fiers des combats qu'il se propose de vous livrer, car c'est l'ennemi même de Dieu. Il plaît à la Providence de le déchaîner, de temps en temps, pour éprouver la fidélité de ses élus. Dans la vie privée, il manifeste son envie et sa colère par des suggestions pleines d'artifices, par des tentations brutales, et quelquefois par des assauts formidables auxquels la nature succomberait infailliblement, si elle n'était soutenue par la grâce de Dieu. Dans la vie publique, où il convoite de plus grandes ruines, il se couvre d'un masque pour dissimuler ses desseins et son action ; il incarne son esprit, il se fait légion, et s'applique à détruire, par

ruse et par violence, toute œuvre qui porte le cachet de la divinité. Les hérésiarques ont été ses premiers ministres au département de l'erreur et de l'iniquité; les persécuteurs, le pouvoir exécutif de sa haine enragée. Enfin, ses innombrables avatars sont aujourd'hui couronnés par l'avènement au pouvoir d'une secte impie qui, quoi qu'elle en dise, se propose de bannir Dieu du monde et de le remplacer par l'humanité. Déviation bientôt séculaire d'une réforme sociale qui pouvait être généreuse, la Révolution grandie et organisée se meut sous l'inspiration de Satan. On reconnaît, à ses ambitions et à ses agissements, l'esprit jaloux qui voudrait établir son règne sur les débris du trône de Dieu. Ici, armée de l'autorité royale; là, assistant le trône des empereurs; chez nous, pourvue de la forme de gouvernement qui lui permet d'abuser de la force aveugle du nombre, elle n'a qu'un cri : « Sus à l'Église catholique ! Mort aux œuvres où se fait sentir l'influence de sa divine charité ! »

Voilà votre ennemi, Messieurs. Depuis longtemps vous entendez gronder ses me-

naces ; aujourd'hui, il se met à l'ouvrage ; le danger est pressant. Parce que vous êtes marqués, comme toutes les œuvres catholiques, du sceau de la croix de Jésus-Christ, vous ne pouvez pas manquer d'être atteints. Peut-être ne serez-vous pas attaqués directement et de front, mais la tactique diabolique de la Révolution est féconde en traîtres circuits, qui ferment à ceux qu'elle a condamnés toutes les issues par où ils pourraient échapper à la mort : *Circuit quærens quem devoret.* Vous avez solennellement déclaré que votre Œuvre était étrangère à toute vue politique ; fidèles à cette déclaration vous n'avez jamais interrogé que la foi et les mœurs de ceux que vous invitiez à prendre place dans vos rangs ; vieilles fidélités, aspirations généreuses, inoffensives utopies, hommes de tous les partis s'y donnent la main dans l'unité des mêmes principes chrétiens ; c'est égal, on vous accusera d'être une société politique ennemie des institutions établies. — Vous avez, en plus d'une rencontre, manifesté votre respect de la loi : même lorsqu'elle se montrait ombrageuse et tracassière, vous n'avez répondu à

ses exigences que par le prompt hommage de votre obéissance ; c'est égal, on vous accusera d'être une société factieuse dont l'existence ne se maintient qu'au mépris de la légalité. — Vous agissez au grand jour, votre but est connu de tous, vos règlements circulent en toutes les mains, vos bureaux sont ouverts à qui veut les visiter, vos bulletins racontent avec franchise toutes les opérations de vos comités, vous ne connaissez pas d'autres mystères que les mystères de grâce où vous allez puiser l'infatigable courage de votre charité ; c'est égal, on vous accusera d'être une société secrète conspirant dans l'ombre contre les bien-aimés progrès dont la Révolution revendique le monopole.

Que si ces accusations échouent contre l'évidence des faits, il en est une qu'on tient en réserve, d'autant plus propre à triompher qu'elle est plus vague et plus bête : vous serez accusés de cléricalisme. Vous aurez beau affirmer que vous n'êtes, au demeurant, que de modestes laïques, appliqués avec le plus parfait désintéressement à une œuvre éminemment sociale ; votre ennemi n'entend pas qu'on

s'occupe sans lui d'œuvre sociale, et surtout qu'on y mêle la religion. C'est assez que vous ayez des vues chrétiennes pour qu'il vous fasse entrer malgré vous dans les ordres. Vous serez cléricaux et même clercs s'il le faut. On retirera de l'hypogée, où la désuétude l'a depuis longtemps ensevelie, quelque vieille loi momifiée, en vertu de laquelle on invalidera votre influence sur les classes ouvrières en invalidant le glorieux faisceau de vos forces. Vous pouvez vous attendre à cela, Messieurs. Mais, par le Dieu vivant, il ne faut pas l'attendre. L'apôtre veut que vous résistiez : *Cui resistite.*

II

Un ennemi est d'autant plus près de la victoire qu'il inspire plus de crainte ; et malheureusement la crainte est une infirmité de nos âmes chrétiennes, trop portées à confondre la résistance avec la révolte. On se révolte contre le droit, on résiste à l'injustice, en défendant

contre elle, par des moyens honnêtes, une position légitimement conquise. Nous avons sous les yeux un illustre exemple de cette résistance, dans le successeur même de l'apôtre dont je commente en ce moment les paroles ; personne mieux que lui n'a mis en pratique le *Resistite fortes in fide.* N'a-t-il pas répondu, ne répond-il pas encore à tous les envahissements par des protestations dont le monde entier retentit ? Un mot de sa bouche vénérable, un pas hors de son palais lui vaudraient des applaudissements et des honneurs hypocrites, qui fêteraient en lui l'homme de la paix et de la conciliation ; mais il faudrait, en sacrifiant son droit, ouvrir la porte à des envahissements plus intimes et plus profonds sur le pouvoir divin, dont il est ici-bas le représentant ; il résiste. Il résiste avec force ; les ans qui s'amassent sur sa tête n'écrasent pas son grand courage; il attend tranquille et fier, qu'une main violente étouffe, en sa bouche loyale, les revendications de la justice opprimée. Il résiste dans la foi à l'éternelle vérité dont il est le juge infaillible ; il résiste dans la foi au Dieu qui soutient sa faiblesse ; il résiste dans la foi au

bien dont il est le gardien ; il résiste dans la foi aux promesses sacrées qui le rendent certain du triomphe de sa cause, dût-il mourir sans en être témoin.

Voilà votre modèle, Messieurs ; bien que votre cause soit petite et obscure auprès de la sienne, vous n'en avez pas moins le droit et le devoir de la défendre. La position conquise par vos généreux efforts au milieu des œuvres catholiques vous appartient ; sachez dire, vous aussi : « J'y suis, j'y reste. » Ne cédez pas à la pensée de vous éclipser devant les menaces et de faire les morts. Le soin d'intérêts subalternes, joint à la paresse, peut, plus que la conscience, vous conseiller cette attitude qui compromettrait votre honneur sans sauver votre œuvre, si l'ennemi a résolu de la détruire. Résistez ; vous pouvez parler, résistez par la parole ; vous pouvez écrire, résistez par vos écrits ; résistez par des manifestations pacifiques, résistez par des protestations légales, résistez par toutes les influences dont vous disposez : *Resistite.*

Resistite fortes. Résistez avec force, au premier, au second, au troisième choc ; contre

les calomnies, contre les vexations, contre les injures, toujours. Ne craignez pas d'amoindrir des situations, de compromettre des carrières, de perdre de l'argent, ce sont choses qui se réparent; mais une position sociale comme la vôtre ne se retrouve jamais, aussi honorable et aussi forte, quand elle est promptement abandonnée. Une résistance molle ressemble à une abdication; au contraire, si vous ne cédez qu'en forçant l'ennemi à des violences qui le déshonorent, votre liberté outragée garde des droits qu'elle peut faire valoir en de meilleurs temps; ses meurtrissures et ses plaies sont comme des arrhes que lui donne la tyrannie, pour qu'elle puisse revendiquer quand viendra l'heure de la justice. Résistez donc avec force : *Resistite fortes.*

Resistite in fide : Résistez dans la foi : foi plénière et inébranlable aux principes franchement catholiques sous l'influence desquels se meut votre zèle, s'organisent vos comités, se groupent vos cercles et se transforment les âmes qui doivent servir d'éléments à la régénération sociale que vous avez entreprise. Ces principes ne souffrent pas de concessions;

sous peine de déchoir, vous ne pouvez même pas les couvrir d'un voile qui donnerait le change sur vos desseins, et, à celui qui vous proposerait de les dissimuler, sans les renier, pour vous mettre à l'abri de la persécution, vous devez répondre : « Notre Œuvre sera ouvertement catholique ou elle ne sera pas. »

Resistite in fide : Résistez dans la foi : foi au Dieu de charité dont vous avez suivi les inspirations, pour fonder votre Œuvre ; foi au Dieu tout-puissant qui veut sauver de la mort tout ce qui a pris vie dans son sein. Il permet les orages de la passion humaine, mais il les règle et fait la part de leur fureur. L'Église n'en est pas ébranlée. De tout ce qui tient à cet arbre sacré, le souffle des révolutions n'emporte que les œuvres mortes ou languissantes ; les œuvres vivantes comme la vôtre demeurent attachées au tronc, secouées, tordues par la tempête, mais prêtes à reprendre une végétation plus vigoureuse au retour des beaux jours.

Resistite in fide. Résistez dans la foi ; foi en votre droit si clair, si évident qu'on ne peut vous le dénier sans offenser la plus vulgaire

honnêteté. Quoi donc, il sera permis de souffler dans l'âme du travailleur l'esprit de rébellion contre l'autorité, de haine contre la richesse? On pourra en excitant son envie, en lui promettant une curée immorale, lui faire courber le dos et s'en servir comme de marche-pied pour escalader le pouvoir? Et il vous sera défendu, à vous, chevaliers désintéressés de l'amour chrétien, de prodiguer vos forces, votre temps, votre influence, votre argent, pour rendre l'ouvrier bon, doux, patient, juste, chrétien, pour le préparer pacifiquement à une entente cordiale avec ceux qui doivent user de ses services, dans le respect de la foi et les ménagements de la charité? Mais ce serait la plus cynique des malhonnêtetés. L'opinion publique ne peut vous abandonner à votre proscription. Dût-on lui faire violence pour un temps, il faudra bien qu'un jour elle vous ramène triomphants à l'ouvrage.

Resistite in fide: Résistez dans la foi : foi en l'avenir de votre œuvre; quoi qu'il arrive, l'avenir est à vous. Sans doute, si l'on ne considère que les passions humaines, vous êtes une grande faiblesse, car vous ne savez pas

mentir pour flatter. Votre bouche véridique se refuse aux promesses captieuses et aux excitations malsaines qui séduisent l'étourderie du peuple, en caressant sa convoitise et ses mauvais instincts ; mais si l'on considère les intérêts vivants de la société, vous êtes une grande force, car vous préparez de loin la véritable solution des difficultés sociales dont se préoccupent les meilleurs esprits. Donner aux classes ouvrières le précieux trésor de la foi qui les soutient dans la fatigue et les console dans la peine, faire accepter chrétiennement au travailleur sa condition dépendante et humiliée, lui ouvrir, en le moralisant, une source de bienfaisante économie, créer pour lui des associations qui le protègent contre l'exploitation criminelle de sa vie, et lui assurent des secours pour son âme et pour son corps dans les jours mauvais, ce n'est qu'une partie de notre programme. Vous voulez encore pour compléter votre œuvre, ressusciter le patronage chrétien, c'est-à-dire, arracher le maître aux préoccupations et aux avidités trop égoïstes qui le disposent à la dureté, l'intéresser par l'esprit de foi et par la charité au sort de l'ou-

vrier, retarder, en haut, le repos et la jouissance pour diminuer, en bas, les fatigues et les sollicitudes, fondre autant que possible les patrons et les travailleurs dans une communauté de principes, de vues et d'intérêts qui garantisse à ceux-ci une protection honorable, à ceux-là des services dévoués ; bref, pendant que la Révolution pousse à l'assaut du capital, et promet aux avidités populaires une dispersion de la richesse, qui doit fatalement énerver ses forces et la rendre impropre aux grandes entreprises, vous voulez christianiser le capital et le rendre bienfaisant aux classes laborieuses sans qu'il cesse d'être une puissance. Vous êtes dans le vrai, Messieurs. Tôt ou tard, le mensonge engendre la déception près des ruines qu'il a faites ; le vrai seul triomphe et édifie, si nombreuses et variées que soient les vicissitudes qu'il traverse. Si donc Dieu ne vous a pas condamnés à périr par le mensonge, encore une fois l'avenir est à vous, croyez en lui : *Resistite fortes in fide.*

J'ai fini, Messieurs ; il ne me reste plus qu'à prier Dieu de vous bénir avant de vous séparer.

MONSEIGNEUR,

Vous avez sous les yeux une armée sainte dont les chefs et les soldats sont animés du même esprit et ne font qu'un seul cœur. Tous ont juré fidélité au drapeau sacré qui leur promet la victoire, et je suis sûr qu'il n'est pas un seul des ouvriers ici présents qui ne soit prêt à se montrer, par son courage à la résistance chrétienne, l'égal de ceux qui l'ont enrôlé. Cette armée sainte remercie par ma bouche Votre Excellence de son très haut et bienveillant patronage, et va, à l'instant même, vous demander à genoux la bénédiction que le Souverain Pontife a confiées à vos mains sacrées. C'est la bénédiction du père, c'est la bénédiction du fort, c'est la bénédiction du saint, c'est la bénédiction même du Christ, dont nous avons pris la croix pour étendard. Fortifiés par cette bénédiction, nous nous relèverons plus déterminés à soutenir le bon combat, et chacun de nous ira porter, joyeux, aux absents le mot d'ordre de cette glorieuse journée. *Resistite fortes in fide.*

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DES

CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

TROISIÈME DISCOURS

TROISIÈME DISCOURS

POUR LA

CLOTURE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

prononcé dans l'église Notre-Dame de Paris,
le 9 mai 1882.

« *Cor unum et anima una.* »
Un seul cœur et une seule âme.

MESSIEURS,

Vous avez l'habitude de venir chercher tous les ans, auprès des autels où Jésus-Christ vous attend, un mot d'ordre qui résume et couronne les travaux de votre assemblée générale, et que vous allez porter dans tous les lieux où fonctionnent vos comités. Ce mot d'ordre, c'est moi qui vous le donnais il y a quelques années;

il vous invitait à la résistance contre les ennemis de votre œuvre. Vous l'avez compris, puisque vous existez encore, sinon plus nombreux, du moins affermis, par l'expérience et l'exercice, dans le généreux dessein que vous avez conçu de travailler au perfectionnement religieux et moral, et à l'amélioration du sort des classes ouvrières. Je vous remercie de m'avoir donné raison, et vous prie de vouloir bien recevoir aujourd'hui, avec la même docilité, un autre mot d'ordre qui vous serve d'encouragement et de reconfort.

Je l'emprunte aux Actes des Apôtres, où il est dit que l'assemblée des fidèles, germe fécond et type expressif de toutes les associations chrétiennes, n'était « qu'un seul cœur et une seule âme : *Cor unum et anima una.* »

Cette union du cœur et de l'âme, je viens vous la demander avec instance, Messieurs, au nom de vos plus chers intérêts, comme l'indispensable garantie du succès de vos efforts, comme la force irrésistible, qui doit, un jour ou l'autre, assurer le triomphe de l'œuvre de charité et de justice sociales que vous avez entreprise.

I

Cor unum! Un seul cœur! Cela veut dire qu'il vous faut aimer tous ensemble, avec la même ardeur et la même fidélité, le Dieu que vous voulez glorifier en faisant prévaloir, dans les classes laborieuses comme dans les classes dirigeantes, les intérêts sacrés de la religion sur tous les intérêts subalternes dont se préoccupent exclusivement les vulgaires organisateurs des sociétés populaires. Plus on s'efforce de vous séparer, par des lois impies et des attentats, de Celui sans lequel aucune société humaine ne peut subsister avec honneur et sécurité, plus vous devez conspirer à le retenir au milieu de vous par l'étreinte d'un amour dans lequel s'enlacent tous vos cœurs. Étreinte plus forte que celle de Moïse à qui l'Éternel disait : « Laisse-moi aller! Laisse-moi aller! *Dimitte me! Dimitte me!* » — Non, non, Seigneur, nous ne vous laisserons pas aller. L'impiété vous chasse, mais nous voulons que

vous restiez ; et vous resterez, car notre commun amour sera plus fort que la haine de nos ennemis. Vous en demeurerez le glorieux captif, jusqu'au jour où vous règnerez, sans conteste, sur toutes les classes que nous voulons affranchir des honteuses servitudes de l'irréligion et de l'immoralité.

Cor unum ! Un seul cœur ! Pour aimer le Christ, roi et sauveur, dont la croix étincelle sur vos bannières. C'est en lui que la suprême majesté de Dieu est plus particulièrement outragée de nos jours ; ce sont ses bras protecteurs, étendus sur la croix pour embrasser le monde, qu'on essaye de briser parce qu'ils arrêtent les sauvages poussées de l'athéisme. Vous avez vu cela, Messieurs, et vous avez compris qu'on ne peut être à Dieu sans être à son Christ. Plus d'une fois, déjà, vous vous êtes réfugiés dans son cœur adorable, afin qu'il entendît de plus près les protestations de votre amour. Demeurez-y, laissez-vous pénétrer et fondre ensemble par les saintes flammes de cette fournaise de charité, et que vos cœurs sanctifiés poussent ce cri unanime : « Ce n'est point pour le service du monde, ni pour la

méprisable gloire du siècle que nous voulons travailler : *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi ;* c'est pour l'unique amour de Jésus-Christ, notre Seigneur et maître, qui s'est révélé à notre foi, que nous aimons, en qui nous avons mis notre confiance, que nous préférons à tout : *Propter amorem Domini mei Jesu Christi, quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi.* »

Cor unum ! Un seul cœur ! Pour aimer l'Église votre mère ; pour la consoler de ses tristesses par vos affectueux respects et par votre intrépide confiance en ses éternelles destinées ; pour la venger des injures qu'on lui prodigue et des persécutions qu'elle endure, par votre humble soumission à sa doctrine, votre fidèle obéissance à ses lois et votre inébranlable attachement à tous ses droits ; pour conjurer les maux qu'on lui prépare, en formant un bataillon sacré, parfaitement uni et compact, tout prêt à la servir dans l'œuvre de relèvement général qu'elle médite, qu'elle espère, qu'elle saura conduire à bonne fin, quand Dieu, lassé des entreprises sacrilèges de l'Église de Satan, aura foudroyé l'injustice et brisé les dents des

pécheurs. Aussi bien, Messieurs, n'est-ce pas votre sainte ambition de ramener, tôt ou tard, sous le doux sceptre de l'Église, la vie sociale égarée par les principes révolutionnaires? N'est-ce pas pour cela que vous vous appelez *Cercles catholiques*, et que vous venez demander à celle dont la doctrine est votre lumière, dont les lois sont votre règle suprême, la solennelle bénédiction de sa maternité?

Cor unum! Un seul cœur! Pour vous aimer les uns les autres, et donner au monde l'édifiant spectacle de charité qui jadis convertissait les païens. Le jour où les classes dirigeantes auront convaincu le peuple des travailleurs de leur sincère et efficace sollicitude pour ses véritables intérêts, le jour où les ouvriers qui, les premiers, auront compris votre cœur, vous seront intimement unis par une affectueuse reconnaissance, le jour où l'on pourra dire de vous ce que l'on disait des fidèles de la primitive Église : « Voyez comme ils s'aiment », vous aurez fait un pas immense vers la réalisation de vos desseins. Car, sachez-le bien, ce dont le peuple, tourmenté par tant de besoins, a le plus grand'faim, c'est d'être aimé. On feint pour

lui des tendresses qui surprennent sa naïveté, on le trompe par des mensonges qui flattent ses passions et éveillent en lui de redoutables appétits. On lui promet, à son profit, la solution des questions sociales qui pèsent sur sa vie déshéritée, et quand on a exploité ses suffrages, et quelquefois ses violences, pour se hisser aux situations où l'on s'engraisse, on lui jette à la face cette narquoise défaite : « Il n'y a pas de question sociale. » Il finira bien, je l'espère, par s'apercevoir que ses prétendus amants n'aiment qu'eux-mêmes, qu'ils sont aux honneurs et que lui est toujours humilié et méprisé, qu'ils sont pleins et que lui jeûne encore, qu'ils se gorgent de bien-être et de plaisir et que lui n'a pas cessé de souffrir. Et alors, quand tous les ambitieux auront abusé de lui, sa douloureuse expérience le ramènera vers les associations où il n'y a qu'un seul cœur, pour leur demander de prendre part au saint amour qui le consolera, s'il ne peut y trouver la fin de ses maux.

Cor unum ! Un seul cœur ! — Ce seul cœur qu'il vous faut avoir, Messieurs, doit être un cœur large, généreux et vaillant.

Un cœur large, toujours ouvert à ceux qui font profession d'aimer Dieu, son Église, son Christ, l'humanité, sans tenir compte de la divergence des opinions qui ne peuvent nuire à ces amours, et qui souvent représentent des désirs légitimes, des regrets respectables, des souvenirs qu'on ne saurait répudier sans trahir le devoir de la reconnaissance. « *La charité,* vous l'avez dit vous-mêmes, *n'est pas l'artisan d'un parti ni d'une coterie; elle ne demande point au dévouement qu'on lui offre de montrer son drapeau, sa cocarde ou son cachet de congrégation ;* » mais en tous ceux où elle découvre l'empreinte de la croix elle reconnaît des frères et des amis.

A la largeur du cœur elle sait unir la générosité, qui ne marchande ni les sacrifices de temps et d'argent, ni les combats qu'il faut livrer à la mollesse, ni les services qu'il faut rendre au détriment du bien-être et du plaisir, ni les témoignages de la reconnaissance pour les services rendus : générosité des grands, dont la fierté native s'abaisse volontiers dans une aimable condescendance, prodiguant aux classes inférieures les dons de l'esprit et de la

fortune, les richesses de l'éducation et de l'expérience, les secours d'une haute et efficace influence; générosité des petits, qui s'appliquent à corriger les aspérités et à réprimer les saillies d'une nature souvent inculte, pour payer en humble docilité les bienfaits de ceux par qui ils se sentent si sincèrement aimés.

Tout cela, Messieurs, doit être couronné par la vaillance. Un cœur craintif est toujours prêt à se refermer et à se reprendre; un cœur vaillant reste toujours ouvert, et affronte, pour se dévouer, l'ingratitude et les rebuts, les injures et les persécutions. Une association de cœurs craintifs se dissout à la première alarme, une association de cœurs vaillants s'affermit dans la contradiction, et demeure, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, un seul cœur : *Cor unum.*

II

Si vous êtes un seul cœur, Messieurs, je vous en félicite et vous engage à compléter votre unité en devenant une seule âme : *Anima una !*

L'âme s'affirme par la direction qu'elle donne à son action extérieure, individuelle ou collective, sous l'empire d'une idée. Avez-vous une idée ? Une de ces idées maîtresses dans laquelle se résument l'esprit et les tendances d'une association ? Vous comprenez sans peine qu'il ne suffit pas de vouloir faire le bien ; il faut savoir quel bien on veut faire. Or, je crois pouvoir affirmer que vous avez, à cet égard, une idée arrêtée, qui se dégage de tous vos travaux et qu'on peut formuler ainsi : Restauration de l'ordre chrétien dans le travail, et réparation, par la justice sociale, du tort fait au travailleur par l'abolition révolutionnaire des associations protectrices où l'on tenait compte de sa foi, de son honneur et de ses intérêts.

Je n'ai point à faire ici le procès des anciennes corporations que la loi avait approuvées, que l'Église avait bénies, mais que l'oubli des traditions avait profondément dénaturées, à l'époque où le faux libéralisme qui bouleversa toutes nos institutions trouva bon de les abolir, au lieu d'en corriger les abus. Je constate seulement que, depuis cette abolition, le travailleur, condamné à l'isolement, est devenu la proie d'une exploitation effrénée, à laquelle il lui est impossible de résister, parce qu'il ne se sent plus appuyé et protégé, comme autrefois, par l'action collective des associations.

Abandonné à lui-même, il peut, si la chance le favorise, sortir avec honneur de la lutte et prendre place parmi ceux qui marchandent le travail et s'attribuent les plus gros bénéfices de sa production ; mais cette étrange fortune est rare dans l'innombrable armée des exploités, et leur isolement les conduit, en masse, à l'oubli de leurs croyances religieuses, à la démoralisation de leur vie, à la désorganisation de leur famille, à l'épuisement de leurs forces.

Inutile, n'est-ce pas, d'entrer dans le détail

d'une situation que vous connaissez et qui a violemment ému vos cœurs chrétiens. Tout le monde s'en préoccupe, et depuis un demi-siècle on est en quête d'une solution réparatrice. Les uns croient l'avoir trouvée dans l'omnipotence de l'État, maître absolu de la richesse et organisateur du travail, confisquant à son profit toute initiative et toute liberté, et régnant sans contrôle sur un immense troupeau d'esclaves, qu'il rationne à sa guise et qu'il abrutit dans une monstrueuse égalité de dépendance et de servitude ; les autres, moins théoriciens, mais plus pratiques, demandent à grands cris une liquidation, qui mette tous les déshérités en possession immédiate de leur part légitime de capital, injustement détenue par ceux qui exploitent les forces du pauvre peuple et s'engraissent de ses sueurs : socialisme ou communisme.

Vous ne voulez pas, Messieurs, de ces solutions, dont l'une est abominable, l'autre hideusement sauvage. Vous aspirez à la restauration de l'ordre chrétien, vous voulez une réparation qui contente la charité et la justice. Pour me servir de votre propre langage :

« Vous demandez, au nom de la morale et de la loi chrétienne, que le travail de l'ouvrier cesse d'être excessif, et que les heures en soient réglées autrement que par la loi de l'intérêt et les nécessités de la concurrence ; que sa femme puisse demeurer gardienne de son foyer, et ne soit pas entraînée avec lui dans le tourbillon du travail sans limites ; que son enfant grandisse loin de cette fièvre qui dévore prématurément son corps en flétrissant son âme ; enfin, que le travailleur rentre en possession de ce qu'on a appelé la grande charte de son indépendance, le repos du dimanche. »

Sans doute, la charité toute seule peut obtenir partiellement ces résultats, mais il lui est impossible de les généraliser. Contrariée dans nos âmes chrétiennes par une foule de passions égoïstes, qui restreignent et mobilisent son action, elle n'a ni l'étendue ni la fixité d'une législation qui prendrait sous sa protection les droits et les intérêts des travailleurs. Cette législation, vous la demandez, Messieurs, comme un acte de justice sociale, et vous voulez qu'elle s'inspire de la loi chrétienne. — « Placés, comme vous le dites vous-

mêmes, entre l'économie libérale, aussi envahissante que subtile, qui tend à ramener la société à l'esclavage antique, en permettant aux capitalistes de trafiquer de l'homme et d'accaparer le fruit presque tout entier de son travail, et l'économie socialiste qui rêve le partage égal ou plutôt la promiscuité du capital et de la propriété, vous demandez que la justice chrétienne s'établisse entre le riche et le pauvre, entre le capitaliste et le travailleur, entre le patron et l'ouvrier, pour leur assigner à tous quels sont leurs droits et leurs devoirs...

« Vous demandez que la justice, c'est-à-dire le respect des droits et des devoirs de chacun consacré par la sanction des lois divines et humaines, triomphe de l'esclavage des classes ouvrières inauguré par la Révolution. » Bref, votre idée est celle d'un État chrétien, couvrant d'une protection légale, à la fois juste et paternelle, des associations professionnelles, où le travailleur jouisse de toutes les garanties désirables pour sa religion, sa moralité, ses intérêts matériels, l'honneur et la sécurité du foyer, où il soit utilisé sans être exploité, dépendant sans être esclave, élément actif d'une

force collective sans cesser de s'appartenir. A cette idée vous voulez que tout le monde s'intéresse, et vous espérez, si elle triomphe, restaurer par son moyen l'ordre chrétien à tous les degrés de la hiérarchie sociale.

Bravo ! l'idée est belle et grande. Vous l'avez eue par une sorte d'intuition chrétienne ; un homme éminent[1], dont la science sociale porte le deuil tout récent, y arrivait par une infatigable et consciencieuse étude, lorsque la mort l'a arrêté, au moment où il se tournait vers l'Église pour lui demander d'éclairer ses travaux de sa divine lumière. Vous pouvez vous couvrir de sa longue et magistrale expérience, et croire que votre idée mérite d'être l'*Anima una* de votre œuvre ; mais faites en sorte qu'elle soit unique, et gardez-vous bien de la laisser envahir par des préoccupations parasites qui terniraient sa pureté et rabaisseraient sa hauteur.

Entre toutes les préoccupations, méfiez-vous, je vous prie, de la préoccupation politique. Certes, il n'est défendu à personne de

1. M. Le Play.

croire que tel régime est plus favorable que tel autre à la pénétration de l'esprit chrétien dans les institutions publiques ; mais donner, dans la pratique, à cette opinion plus d'importance qu'il ne faut, la mettre sur le même pied que l'idée-mère de votre œuvre, et, ce qui serait pire, lui subordonner vos moyens d'action sur la classe ouvrière, ce serait faire soupçonner, à bon droit, que votre âme est moins occupée que vous ne le dites de l'avènement de la justice sociale et de l'ordre chrétien, et autoriser ceux qui ne demandent pas mieux que de vous prendre en faute à suspecter votre sincérité.

C'est cette sincérité dans la poursuite d'une même idée qui fera de vous une seule âme : *Anima una.* Vous saurez lui sacrifier tout ce qui, dans vos vues personnelles, pourrait contrarier ses progrès, et vous laisser pénétrer tous ensemble, au même degré, de l'importance du but que vous vous proposez d'atteindre.

Enfin, Messieurs, vous serez une seule âme, *anima una,* par la continuité des efforts, des labeurs, des sacrifices que vous mettrez au

service de votre idée. Rien de plus nuisible pour elle, rien de plus capable de la frapper d'impuissance que les abandons et les reprises. Si, au contraire, vous la poussez en avant avec un invincible courage, soyez sûrs qu'elle triomphera. L'eau qui tombe sans cesse, ne serait-ce que goutte à goutte, finit par user le granit ; les poussées d'une source vive traversent les montagnes et jaillissent enfin sur les couches extérieures qu'elles rafraîchissent et fécondent ; la hache des pionniers, en abattant, l'un après l'autre, les arbres séculaires d'une forêt, y trace à la longue les vastes routes par lesquelles la vie circule d'un pays à un autre. Il en sera de même de votre idée. Vous n'en avez obtenu jusqu'ici que des applications qu'on pourrait croire insignifiantes, eu égard à la grandeur de vos desseins ; allez toujours, elles se généraliseront. Ne vous laissez point arrêter par les obstacles qui semblent se multiplier à mesure que vous avancez. Vous êtes trop sensés pour n'avoir pas prévu ces obstacles, surtout dans un temps où l'ordre chrétien est si profondément oublié, la religion si cruellement outragée, la justice si généralement

méconnue, et pour n'avoir pas compté sur la nécessité de ce labeur obstiné qui, au dire du poète, triomphe de tout, de cette persévérance chrétienne à laquelle le Sauveur a promis le salut aussi bien pour les sociétés que pour les individus.

Après tout, qu'avez-vous à redouter ? — Des injures ? — L'injure ne tue ni les hommes ni les œuvres, et l'honnête homme, le chrétien, a bientôt fait de secouer cette vermine et de s'en débarrasser par le mépris. Je sais par expérience que ce n'est pas difficile. Si vous êtes injuriés, vous le serez en bonne compagnie, et vous apprendrez bientôt que c'est toujours un honneur, et souvent un avantage, de ne pas plaire à certaines gens qui ne savent contredire sans mêler l'insulte à la contradiction.

Avez-vous peur des tracasseries administratives ? — Elles entravent l'action, mais n'étouffent pas l'idée. Vous pouvez les subir sans céder un pouce de vos desseins et de vos espérances, et Dieu, dont vous accomplissez l'œuvre, a plus d'une compensation à son service pour réparer la brèches qu'y peut faire la

surveillance des hommes d'État, peu disposés à laisser traiter les questions sociales au rebours de leur visées égoïstes.

Craignez-vous les défections ? — Il faut s'y attendre dans toutes les entreprises généreuses. L'ingratitude, le découragement, le respect humain, la légèreté ont déjà éclairci vos rangs. Il s'y fera d'autres vides ; mais souvenez-vous, Messieurs, que les petits bataillons suffisent aux œuvres divines et qu'une poignée de graines contient en germe de splendides moissons. Les soldats de Gédéon ne restèrent que trois cents après l'épreuve ; ils vainquirent cependant une grande armée. Parmi les semences que le laboureur jette sur les sillons de son champ, un grand nombre périt ; il le sait, et il n'en compte pas moins sur les gerbes opulentes qui le récompenseront de son travail. Ne vous effrayez donc pas des défections, mais, si peu que vous restiez, soyez toujours une seule âme et dites-vous : — En avant ! En avant !

En avant ! C'est le cri de toutes les âmes énergiques qui comprennent la force de la persévérance.

On raconte que Tamerlan, retiré dans sa tente, s'entretenait avec un de ses confidents de l'expédition qu'il avait entreprise contre Bajazet. Le roi tartare aimait à entendre la vérité. Son officier, après lui avoir fait l'énumération des forces ottomanes, lui conseillait de ménager le redoutable sultan. Mais Tamerlan avait rêvé la conquête du monde, et ne se souciait pas de retourner à Samarcande. Au milieu de la conversation, il avise une fourmi qui trottait sur la paroi de sa tente et s'efforçait d'en gagner le sommet. Tamerlan avance le doigt et la jette à terre. La fourmi recommence, le doigt inexorable la renverse encore. Troisième ascension, troisième chute. Il faut croire que la pauvre bête avait une idée fixe, car elle reprit bravement son chemin, et cela jusqu'à dix fois. La dixième fois, Tamerlan se tournant vers son confident, étonné de ce jeu puéril : « Tu vois, lui dit-il, cette bestiole ? Eh bien, c'est un grand docteur ; elle nous apprend que le succès n'est dû qu'à la persévérance. En avant ! »

Messieurs, je connais bon nombre de modernes Tartares qui ont rêvé, eux aussi, la

destruction d'un empire, bien autrement grand et illustre que celui de Bajazet, l'empire de Jésus-Christ sur les âmes qu'il a rachetées. Ils ont compris la nécessité de la persévérance dans cette œuvre sinistre, et leur obstination est à la mesure de la haine qu'ils ont vouée à l'idée chrétienne. Mais, par la grâce du diable qui les mène, s'ils s'entendent pour détruire, ils se méprisent et se détestent quand il s'agit d'édifier, et nous avons tout lieu d'espérer qu'ils finiront par s'entre-dévorer. Ce sera l'heure de Dieu, et la vôtre, Messieurs, l'heure où tous les cœurs se rapprocheront pour aimer ensemble Dieu, son Christ, son Église, l'humanité, où toutes les âmes se grouperont autour de la même idée réparatrice, l'heure où cette parole historique deviendra une vérité sociale : *Cor unum et anima una.*

Un seul cœur ! une seule âme ! Voilà votre mot d'ordre, Messieurs. Portez-le à tous les cercles de la capitale et de la province, et puisse-t-il être bientôt le mot d'ordre de toutes les sociétés régénérées par la charité et la justice chrétiennes.

PANÉGYRIQUES

PANÉGYRIQUE

DE SAINT JEAN-BAPTISTE

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Prêché à la cathédrale d'Amiens, le 24 juin 1863.

Amen dico vobis, inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista; qui autem minor est in regno cœlorum major est illo.

(Matth., cap. XI, 17.)

MONSEIGNEUR[1],
MES FRÈRES,

Lorsque l'ange Gabriel annonça à Zacharie qu'un fils consolerait sa vieillesse, il se répandit en éloges sur celui qui devait venir. « Vous « l'appellerez Jean, dit-il, c'est-à-dire plein de « grâces. Ce sera votre joie et le triomphe de « votre sang. Beaucoup se réjouiront de sa « naissance. Il sera grand devant le Sei-

1. Monseigneur Boudinet, évêque d'Amiens.

« gneur... et rempli de l'Esprit-Saint dans « les entrailles mêmes de sa mère. Il convertira une multitude d'enfants d'Israël à leur « Seigneur Dieu, et précèdera le Promis dans « l'esprit et la vertu d'Élie, afin de rendre « favorables aux fils le cœur de leurs pères, « d'enseigner aux incrédules la prudence des « justes et de préparer au Seigneur un peuple « parfait[1]. » Difficilement on trouverait dans les Livres Saints un pareil éloge. Il ne semble pas qu'on puisse dire davantage pour recommander un homme au respect et à l'admiration de ses semblables. Cependant le Fils de Dieu s'est montré, en quelques mots, plus prodigue de louanges, puisque, sous le couvert de son affirmation magistrale et souveraine, il a osé élever son précurseur au-dessus de toutes les générations illustres qui l'ont précédé : « En « vérité, je vous le dis, parmi les fils de la « femme, il n'y en a point eu encore d'aussi « grand que Jean-Baptiste. *Amen dico vobis*, « *inter natos mulierum non surrexit major* « *Joanne Baptista.* » Quoi de plus clair ?

1. Luc., cap. I, 13, 17.

Avec un si haut témoignage, et d'une telle bouche, un panégyrique est facile, puisque la grandeur du saint, dont vous vénérez dans cette église le chef auguste, n'a plus besoin d'être relevée par les artifices d'une parole humaine. Aussi ne serai-je que l'humble serviteur du Maître en réduisant mon discours au rôle modeste d'un commentaire du texte évangélique que vous venez d'entendre : « *Inter natos* « *mulierum non surrexit major Joanne Bap-* « *tista* : Entre tous les fils de la femme aucun n'a été plus grand que Jean-Baptiste. »

Monseigneur, c'est pour la seconde fois que j'ai l'honneur de parler en votre présence, pour la première fois dans cette église qui est la vôtre. Devant une si nombreuse assemblée, un discours serait pour moi un fardeau, si vous ne saviez tout rendre aimable par la grâce de vos invitations, et faire du service que l'on vous rend un devoir et du devoir un plaisir.

Selon la doctrine admirable de saint Thomas, la mesure de toutes choses c'est le Verbe de Dieu, car en lui subsistent les causes éternelles et les raisons propres de toutes choses.

Nul n'a de perfection que ce qu'il en donne, et nulle perfection n'est grande qu'autant qu'elle se tient près de la sienne. Ce mystère, visible aux anges depuis le commencement, a été mis à notre portée. En se mêlant par une union ineffable aux créatures dont il est le principe, le Verbe de Dieu a rapproché de nous le type achevé qui doit nous servir à mesurer toute gloire. Jésus-Christ, lumière incréée, cachée sous le voile de la chair, se tient au milieu des temps et des mondes, ramenant à lui tous les êtres, tous les mouvements, toutes les révolutions, tous les événements, et communiquant plus ou moins de sa propre grandeur, selon que plus ou moins on est en rapport avec lui. Tel est l'ordre, telle est la règle suprême en dehors de laquelle nos jugements s'égarent; et ce nom de grandeur que nous prodiguons à la richesse, à la science, au rang, aux actions d'éclat, aux dominations superbes sans rapport à Celui qui seul est grand, n'est souvent qu'un mensonge sous lequel se cachent des misères infinies. Les figures glorieuses de l'histoire sont celles qui se baignent dans l'unique lumière du Christ. Bien des hommes

furent grands aux yeux du monde qui n'eurent devant Dieu que le triste mérite de recueillir, sans intelligence, les épaves des traditions primitives et de les déshonorer, hélas! par les rêves de leur imagination et les spéculations insensées de leur raison. Bien des hommes furent grands aux yeux du monde qui n'eurent d'autre mérite devant Dieu que de préparer ou de consommer, sans le savoir, par leur ambition et de sanglantes catastrophes, la ruine des puissances et des empires qui gênaient la venue du Promis. Au contraire, bien des hommes furent petits aux yeux du monde qui eurent devant Dieu la gloire de montrer de loin, de promettre à la religieuse impatience des nations antiques le Christ du Seigneur, et d'annoncer ses vertus et ses merveilles. Bien des hommes furent petits aux yeux du monde qui eurent, devant Dieu, la gloire d'ébaucher en leur personne la perfection et la sainte vie de Celui que tous les peuples attendaient.

C'est à ces derniers, n'en doutez pas, que le Seigneur fait allusion quand il dit de son Précurseur : « Entre tous les fils de la femme, il

« ne s'en est pas élevé de plus grand que Jean-
« Baptiste. *Inter natos mulierum non su-*
« *rexit major Joanne Baptista.* » Jean n'est pas de la lignée des philosophes qui dépravent la vérité en voulant la reconstruire, non plus de la lignée des conquérants et des capitaines qui bouleversent le monde au profit de leurs rivalités orgueilleuses. Il est de la lignée des prophètes et des patriarches qui annoncent le Christ, qui promettent le Christ, qui représentent le Christ, qui préparent le Christ. Mais en même temps (et c'est ce qui achève sa perfection privilégiée) il est de la lignée des apôtres qui sortent sanctifiés des embrassements du Christ, qui sont remplis de la lumière du Christ, qui prêchent le Christ, qui rendent témoignage au Christ, qui montrent le Christ, qui font entrer le Christ dans les âmes.

Pendant que le soleil se balance dans des espaces invisibles, comme pour prendre son élan vers le sommet des cieux, n'avez-vous point vu poindre à l'horizon l'étoile brillante du matin, dernier reste d'une nuit consolée par des légions d'astres froids et pâles, et miroir de l'astre glorieux qui va paraître?

C'est au dire des interprètes la figure de Jean-Baptiste, résumé des temps prophétiques et essai des temps apostoliques. Comme son maître, son ami, son parent, il récapitule en sa personne les temps anciens et les temps nouveaux. Voilà sa grandeur que je vais vous expliquer.

I

Jésus-Christ a été annoncé, figuré, préparé pendant les quatre mille ans qui ont précédé sa venue. Dieu l'a voulu ainsi, parce qu'il convenait à la majesté de son Fils de ne pas entrer dans le monde par une surprise, et à la grandeur de ses dons d'être longtemps désirés et attendus. C'est pourquoi, de génération en génération, ont apparu des hommes inspirés qui enrichissaient, l'un après l'autre, le trésor des oracles, et apportaient, successivement, des traits nouveaux à la figure anticipée du Messie; des hommes privilégiés qui, sans rien dire, n'avaient qu'à se montrer pour faire voir en

eux ce que serait un jour le Promis de Dieu. Eh bien, mes frères, de tous ces hommes il n'en est aucun qui ne soit surpassé par Jean-Baptiste, car tous les dons qui leur furent faits sont comme rassemblés dans sa personne auguste, afin de couronner, en elle et par elle, la préparation quarante fois séculaire des temps évangéliques.

Plus grand que Daniel, qu'Isaïe, que Jérémie, qu'Élie, que David, que Moïse, qu'Abraham, qu'Isaac et Jacob, est-ce que cela est possible? — Oui chrétiens, cela est possible, cela est, c'est la Vérité même qui l'a dit: « *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista.* »

Daniel a compté le nombre des semaines fameuses qui devaient s'écouler jusqu'au jour du Messie. Son calcul était bien fait, cependant les enfants de Dieu hésitants et troublés ne savaient pas distinguer parmi eux Celui qui avait reçu l'onction du Saint des Saints; mais Jean est venu, et son œil abreuvé de la lumière divine a découvert Celui qui se cachait dans l'ombre d'une vie humiliée. « Le voilà, dit-il, « il est au milieu de vous Celui que vous igno-

« rez, et dont je ne suis pas digne de délier la
« chaussure : *Medius stetit vestrum quem vos*
« *nescitis... Cujus non sum dignus ut solvam*
« *corrigiam ejus calceamenti*[1]. »

Isaïe a été appelé dans le sein de sa mère. Jérémie a été sanctifié dans les entrailles qui le portaient. Tous deux ont reçu, avant de naître, l'onction des prophètes et la puissance des oracles; mais Jean était nommé avant d'être conçu, et sanctifié avant sa naissance, non pas seulement en considération des mérites futurs du Rédempteur, mais par l'attouchement mystérieux de l'auteur de la grâce. Le baiser du Christ, caché au sein d'une vierge, le fait tressaillir, et ce tressaillement, provoqué par la révélation soudaine du mystère encore voilé de l'Incarnation, fut une prophétie qui jaillit par la bouche d'Élisabeth. Avant d'être formé et de pouvoir articuler une parole Jean est prophète, non pas en puissance mais en action. L'Esprit-Saint l'anime et le fait parler aux entrailles de sa mère par de prodigieux

1. Joan., cap. I, 27.

mouvements : *Intra matris uterum spiritu prophetico repletus est*[1].

Élie, dont la mémoire est chère au peuple juif, Élie s'est enfui dans la solitude, afin d'éviter le contact d'une génération perverse et corrompue. Les antres du Carmel ont entendu sa prière, les ours de la montagne l'ont vu passer, pendant que, silencieux et recueilli, il méditait sur les perfections de Jéhovah, les infortunes d'Israël et la scélératesse des rois. Le désert garde encore la pierre hospitalière sur laquelle il appuya sa tête fatiguée. Dans son exil volontaire, il a souffert toutes les privations de la misère, et ses austérités sont demeurées fameuses dans les souvenirs du peuple. Mais Élie attendit l'âge d'homme pour commencer sa vie solitaire et mortifiée. Jean, tout petit encore, a quitté la maison paternelle et s'est retiré dans le désert, jusqu'au jour de sa manifestation à Israël. Vêtu d'une tunique grossière et nourri à l'aventure, comme les plus humbles mendiants de la Providence, il priait et écoutait l'esprit divin qui, chaque

1. S. Greg. Nazianz. lib. III, cap. v.

jour, l'instruisait mieux des mystères de l'avenir. Quand il parut on reconnut en lui la vertu et l'esprit d'Élie, mais depuis longtemps il avait surpassé ce prophète vénéré. Il était mûr à l'âge où l'autre commençait à peine, car il fut toujours homme. L'enfance et les obstacles qu'elle oppose à la perfection furent pour lui supprimés, voilà pourquoi l'Évangile se tait sur ses premières années. C'est la pensée de saint Ambroise : « *Tempus siletur* « *infantiæ eo quod infantiæ impedimenta rescivit*[1]. »

David a chanté le fils glorieux qui devait naître de sa race, sa génération éternelle, les merveilles de sa naissance, ses douleurs, ses opprobres, sa mort, les mérites de son sang, la puissance réparatrice de son souffle divin, son autorité comme roi et comme juge. Mais chacun de ses oracles sublimes tombait dans le vide des siècles, et se terminait par des soupirs et de tendres gémissements. David ne voyait pas l'enfant de bénédiction que Dieu avait promis à sa famille, mais seulement des

1. Lib. II, in Luc.

figures grandioses qui fuyaient au lointain, quand, dans son enthousiasme, il voulait les étreindre. Il parlait, il chantait, il priait, agité par une inspiration qui tourmentait son cœur paternel sans le satisfaire. Épuisé d'efforts et courbé sur sa harpe dont les cordes vibraient encore, il se retrouvait dans une vulgaire solitude, et face à face avec le souvenir importun de ses iniquités passées. La douloureuse ivresse de ses larmes succédait à l'ivresse joyeuse de ses transports prophétiques. Jean, au contraire, est l'heureux témoin des mystères qu'il annonce. Il voit et montre du doigt le rejeton de la tige de Jessé, le Fils Éternel en qui le Père céleste a mis ses complaisances, le sauveur, le régénérateur, le juge suprême de l'humanité. « N'attendez plus : les temps « sont accomplis, je le sais. Bientôt toute « chair verra le salut de Dieu : *Videbit omnis* « *caro salutare Dei*[1]. Celui qui doit venir « après moi a été fait avant moi, né après « moi dans le temps, il est né avant moi dans « l'éternité. Il est au milieu de vous et vous

1. Luc., cap. III, 6.

« ne le connaissez pas. Regardez bien, le « voici : *Ecce !* Le Sauveur que nos pères ont « désiré, le Rédempteur que tous les peuples « attendent, l'Agneau pacifique qui porte tous « les péchés du monde et doit les expier dans « son sang : Le voici : *Ecce !* Le Dieu qui doit « renouveler la face de la terre par le bap- « tême de son Esprit-Saint : Le voici : *Ecce !* « Le juge terrible qui lève la cognée sur la « racine des arbres maudits, qui tient en ses « mains le crible où il doit passer le bon « grain et les pailles inutiles : Le voici : *Ecce !* « *Ecce ! Ecce !* Peuples, plus d'angoisses, de « soupirs et de larmes ! Préparez la voie du « Seigneur. *Parate vias Domini.* Le voici : « *Ecce !* »

Dans un oasis silencieux, Moïse a entendu la voix de Dieu qui l'envoyait à son peuple. Il est parti, il a épouvanté le Pharaon par ses prodiges ; il a arraché les fils de Jacob aux avilissements de l'esclavage, il les a conduits, à travers les flots brisés de la mer Rouge, jusqu'au pied du Sinaï. Il a gravi la montagne sainte, il s'est abreuvé de la gloire de Jéhovah, et, resplendissant de sa lumière, il est des-

cendu pour former l'esprit, les mœurs, la vie nationale d'Israël. Il l'a amené après de longs pèlerinages jusqu'aux rivages de la terre promise. Qui fut plus grand que Moïse ? Personne, excepté Jean fils de Zacharie. La voix que Moïse entendait, il l'a entendue ; le Dieu que Moïse voyait face à face, il l'a vu ; l'attouchement sacré qui rendait Moïse si glorieux, il l'a reçu ; son prestige en est si grand qu'on le prend pour le Messie. Le peuple que Moïse délivrait de la servitude d'Égypte, il l'a délivré de l'esclavage de la loi. A travers les flots de son baptême, il l'a conduit près des cimes sacrées d'où le Verbe incarné devait faire entendre de nouveaux enseignements, afin de substituer la réalité aux figures, la virilité à l'enfance de la perfection, le peuple universel au peuple de privilège. Il a amené les fils de Jacob jusqu'aux portes du royaume de Dieu, dont la terre promise n'était qu'une représentation grossière ; enfin il l'a abandonné à la conduite du vrai Jésus, capitaine de cette milice violente et terrible qui devait dompter Chanaan, c'est-à-dire l'erreur et le vice conjurés contre le règne de la vérité et de la vertu.

Le sang d'Abraham, d'Isaac et de Jacob a fleuri dans une longue et nombreuse postérité ; mais il n'est plus temps de se glorifier d'être fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; Jean est venu commencer une nouvelle lignée et préparer au Seigneur un peuple parfait, selon la promesse de l'ange : *Parare Domino plebem perfectam.*

Je pourrais, mes frères, multiplier ces parallèles particuliers toujours à l'avantage du saint Précurseur. Mais ce que j'ai dit suffit à la justification de cette parole du Maître : « Jean est prophète et plus que prophète. » Ajoutez, maintenant, qu'il est la figure la plus proche et la plus vive de Jésus-Christ.

Jésus-Christ, ainsi que je le disais plus haut, a été figuré en même temps qu'annoncé. L'antiquité judaïque est tellement pleine de représentations que l'apôtre saint Paul disait de ses pères que « tout leur arrivait en figures : *Omnia in figuris contingebant illis*[1]. » Chaque personnage illustre du peuple de Dieu a reçu la mission providentielle d'ébaucher, par une

1. I Cor., cap. x, 11.

des actions ou par une des phases de sa vie, un des traits de la vie typique et parfaite du Messie. Naissance, travaux, douleurs, mort, triomphe, tout est figuré en même temps que prédit, de telle sorte que les temps anciens offrent, pour reconnaître Celui qu'on attendait, deux signalements parallèles, l'un de paroles et l'autre d'actions. Or, comme Jean-Baptiste résume et parfait tous les oracles dans son témoignage, il résume et parfait toutes les figures en sa vie, tellement semblable à celle de Jésus-Christ qu'ils furent pris alternativement l'un pour l'autre par leurs contemporains : Jean pour le Messie, le Messie pour Jean.

Jetons, je vous prie, un coup d'œil sur ce prodige d'où ressort plus éclatante la gloire de notre saint.

C'est l'ange Gabriel qui annonce à Zacharie la naissance de Jean, c'est l'ange Gabriel qui annonce à Marie la naissance de Jésus. « Vous appellerez votre fils Jean, est-il dit à Zacharie : *Vocabis nomen ejus Joannem.* Vous appellerez votre fils Jésus, est-il dit à Marie : *Vocabis nomen ejus Jesum.* » Le nom de Jean comme

le nom de Jésus est un nom prophétiquement imposé par le ciel. Jean et Jésus sont les enfants du miracle, l'un est conçu d'une mère stérile, l'autre d'une mère vierge. « Les montagnes de la Judée retentissent du bruit des merveilles qui ont illustré la naissance de Jean, tous sont dans l'admiration : *Super omnia montana divulgabantur verba hæc et mirati sunt universi*[1]. » On écoute avec ravissement le récit des bergers qui ont visité la crèche de l'enfant Jésus, et les échos de Bethléem répètent les louanges et les actions de grâce qu'ils adressent au ciel pour ce qu'ils ont vu et entendu. A la naissance de Jean, la joie. *Multi in nativitate ejus gaudebunt*[2]. A la naissance de Jésus, la joie. *Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo*[3]. Les feux de Saint-Jean et les arbres de Noël perpétuent encore, au sein des populations qui ont conservé la naïveté des vieilles habitudes chrétiennes, cette double promesse qui fut faite au monde près du berceau de ces

1. Luc., cap. I, 65.
2. *Ibid.*, 14.
3. *Ibid.*, cap. II, 10.

deux glorieux enfants. Tous deux échappent par la fuite à la colère orgueilleuse et insensée du roi Hérode. Tous deux enveloppent d'ombres discrètes leur enfance et leur adolescence. Pendant que le fils d'Élisabeth croît et se fortifie sous l'action puissante de l'Esprit divin: *Puer autem crescebat et confortabatur spiritu* [1], le fils de Marie, à mesure qu'il avance en âge, avance en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes : *Jesus proficiebat sapientia, ætate et gratia coram Deo et hominibus* [2]. Jean se tient au désert jusqu'au jour de sa manifestation. Jésus s'y retire avant d'entrer dans sa vie publique. Tous deux ont trente ans quand ils commencent à prêcher. Tous deux ouvrent leur carrière par la même parole : « Faites pénitence, car le royaume des cieux « approche : *Pœnitentiam agite appropin-* « *quavit enim regnum cœlorum.* » Tous deux s'entourent de disciples et de foules avides qui recueillent leurs enseignements. Tous deux partagent l'admiration publique. Tous deux

2. Luc., cap. II, 52.
1. Luc., cap. I, 80.

sont en butte à la jalousie des pharisiens. Tous deux démasquent leur hypocrisie. Tous deux flétrissent leur fausse vertu, tous deux suspendent sur leurs têtes orgueilleuses les menaces de la vengeance divine. Enfin, tous deux tombent dans la lutte, victimes d'une passion implacable et d'une méprisable faiblesse : Jean victime de la passion d'Hérodiade et de la faiblesse d'Hérode ; Jésus victime de la passion des pharisiens et de la faiblesse de Pilate.

Quelle étrange ressemblance ! mes frères. Est-il étonnant qu'on envoie vers Jean lui demander s'il est le Christ qui doit venir [1]. Est-il étonnant qu'en entendant parler des merveilles de la prédication de Jésus, Hérode s'écrie : « Jean que j'ai décapité est ressuscité « d'entre les morts. *Quem ego decollavi Joan-* « *nem, hic a mortuis resurrexit* [2]. » Cherchez bien dans la loi, vous ne trouverez aucune figure qui soit plus près de la réalité que la figure merveilleuse de Jean-Baptiste ; sa vie

1. Matth., cap. XI, 3.
2. Matth., cap. VI, 16.

est éloquente à l'envi de sa parole. Mais voici bien le comble du prodige. Le rapprochement du Christ et de son Précurseur est d'autant plus frappant que, comme Jésus, Jean a été figuré et prédit. Figuré par Jérémie qui fut sanctifié dans le sein de sa mère, figuré par Isaïe qui dit de lui-même : « Je suis la voix « qui crie dans le désert : Préparez les chemins « du Seigneur. *Vox clamantis in deserto* : « *Parate viam Domini*[1]. » Figuré par Élie, l'amant de la solitude, le pénitent du désert, le prédicateur de la loi, dont la parole hardie faisait trembler les grands et les rois. Prophétisé par Malachie qui s'écrie au nom de Dieu : « Voici que j'envoie mon ange devant ta face, « il préparera la voie sous tes pas : *Ecce ego* « *mitto angelum meum ante faciem tuam, qui* « *parabit viam ante te*[2]. »

Le plus grand des prophètes, la plus parfaite des figures, figuré et prophétisé comme Celui dont il est le précurseur. Voilà Jean-Baptiste. Je ne crois pas m'être trop avancé en disant

1. Isaï., cap. XL, 3.
2. Malach., cap. III, 1.

qu'il résumait en sa personne les siècles prophétiques. Il est le premier rendez-vous de leurs merveilleuses préparations ; il commence à les concentrer en lui-même, avant qu'elles s'achèvent en Celui qui est le centre de tous les temps, de tous les oracles, de toutes les figures, de tous les événements. Voilà pourquoi le Maître a dit de lui : « Entre tous les « fils de la femme il ne s'en est pas élevé de « plus grand que Jean-Baptiste : *Inter natos « mulierum non surrexit major Joanne Baptista.* » Cependant je n'ai montré encore que la moitié de sa grandeur. Ce qui l'achève, c'est que Dieu, au moment où les temps apostoliques vont commencer, en fait en lui l'essai, et lui communique, à cet effet, une perfection à laquelle aucun des hommes illustres de l'antiquité sacrée n'a jamais pu prétendre.

II

C'est le sentiment commun des auteurs sacrés que les apôtres sont autant élevés au-dessus des patriarches et des prophètes que la loi nouvelle est élevée au-dessus de la loi ancienne. Témoins des noces mystiques du Verbe de Dieu avec la nature humaine, ils servent de cortège à l'Époux céleste dont ils sont les amis, ils possèdent Celui vers qui les âmes saintes se sont penchées, et reçoivent de plus près l'influence bénie de ses vertus et de sa grâce. L'Église universelle les honore d'un culte privilégié, qui n'est partagé que par un seul homme. Cet homme c'est Jean-Baptiste. Pourquoi cela, mes frères? — Parce que Jean-Baptiste, bien que séparé par son ministère, appartient à la sainte compagnie des apôtres. Il est comme eux le témoin des noces mystiques du Verbe, l'ami de l'Époux céleste. Il le voit, il entend sa parole bien-aimée, il est honoré de ses faveurs choisies. « L'ami de

« l'Époux, dit-il lui-même à ses disciples, se « tient auprès de lui, l'écoute et tressaille de « joie au seul bruit de sa voix : cette joie mon « cœur en est rempli. *Amicus sponsi qui stat « et audit eum gaudio gaudet propter vocem « sponsi. Hoc ergo gaudium meum impletum « est* [1]. » Jean est donc apôtre. Ceux qui ont chanté sa gloire ne lui ont pas épargné ce titre, que justifient, du reste, sa mission, ses lumières, le but de sa prédication et la sainte liberté de sa parole.

Tout esprit ambitieux peut prendre sur soi de parler aux hommes et de les grouper autour d'un enseignement, mais pour cela il n'est pas apôtre. On peut le presser entre ces deux redoutables questions : d'où viens-tu ? qui es-tu ? et se réserver le droit de juger et de mépriser sa parole. Ses discours sans appui s'écroulent sur eux-mêmes, quand est dissipé l'enivrement passager que produit l'éloquence d'une voix émue et d'un cœur passionné. Responsable de sa doctrine et sans autre protection que sa faiblesse, il n'est qu'un parleur,

1. Joan., cap. III, 29.

et peut être supplanté demain, aujourd'hui peut-être, par un parleur plus fort et plus habile. L'apôtre, au contraire, échappe à la responsabilité de ses enseignements, et s'appuie sur une autorité souveraine dont il n'est que le représentant. Pressé entre ces deux questions : d'où viens-tu ? qui es-tu ? il répond sans hésiter : je viens de Dieu, je suis l'envoyé de Dieu. Être l'envoyé de Dieu, c'est, mes frères, la condition première et essentielle de l'apostolat. Sans cela on parle, mais on ne prêche pas. « Car qui peut prêcher, dit saint « Paul, s'il n'est envoyé. *Quomodo prædica-* « *bunt nisi mittantur*[1]. »

Les apôtres sont donc des envoyés. La parole de Dieu, descendue des cieux, a pris pour écho leurs voix dociles, afin de se répandre par toute la terre et de retentir jusqu'aux confins du monde, selon l'oracle du Psalmiste : « *In omnem terram exivit sonus* « *eorum et in fines orbis terræ verba eorum*[2]. » — « Comme mon Père m'a envoyé je vous

1. Rom., cap. x, 15.
2. Psalm. XVIII.

« envoie, dit Jésus-Christ. *Sicut misit me* « *Pater et ego mitto vos*[1]. Partez maintenant, « enseignez toutes les nations : *Euntes docete* « *omnes gentes*[2]. » Enseignez ; non pas à la manière des ambitieux qui tirent des rivages bornés de leur propre esprit un système qu'ils caressent et qu'ils imposent ; non pas à la manière des superbes qui s'enflent de leur propre science, et ne la laissent échapper, dans le torrent de leurs discours, que pour faire vivre leur âme dans une autre âme. La doctrine que je vous donne n'est pas la mienne mais celle du Père qui m'a envoyé. Y mêler du vôtre c'est la profaner ; votre enseignement ne doit être qu'un humble témoignage. *Eritis mihi testes*[3]. Être témoin ! Les apôtres se glorifient de ce titre, et saint Pierre le faisait valoir devant ceux qu'il accusait de la mort du Christ. « Vous avez tué l'auteur de la vie, disait-il, et « nous sommes ses témoins... *Auctorem vitæ* « *interfecistis, cujus nos testes sumus*[4]. »

1. Joan., cap. XX, 21.
2. Matth., cap. XXVIII, 19.
3. Act., cap. I, 8.
4. Act., cap. II, 32.

Être envoyé pour témoigner, voilà donc le caractère de l'apôtre. Mais ce caractère n'est-il pas écrit en toutes lettres dans l'Évangile, à propos de Jean-Baptiste. « Il fut un homme « envoyé de Dieu, est-il dit, et son nom était « Jean : *Fuit homo missus a Deo cui nomen « erat Joannes*[1]. Il vint comme témoin pour « rendre témoignage à la lumière, et pour que « tous crussent par lui : *Hic venit in testi- « monium, ut testimonium perhiberet de lu- « mine, et omnes crederent per illum*[2]. Jean « rend témoignage du Christ : *Joannes testi- « monium perhibet de ipso*[3]. » Il crie au nom de Dieu, il ne dit rien de lui-même, il est apôtre, car il peut, comme les apôtres, décliner la responsabilité de sa parole, et faire remonter ce qu'il enseigne à la lumière incréée, à la vérité éternelle dont il n'est que l'envoyé et le témoin.

Il a de commun avec les apôtres la mission, également la lumière ; car l'apôtre, écho de la voix de Dieu, ne ressemble pas à ces parois in-

1. Joan., cap. I, 6.
2. *Ibid.*, 7.
3. *Ibid.*, 15.

sensibles qui renvoient brutalement la parole qui les frappe. Dieu le traite avec tout le respect qu'il doit à une nature intelligente, il le pénètre à fond des vérités en faveur desquelles il témoigne. Ces vérités sacrées qui sont l'objet de notre foi, et que nous avons reçues de la bouche des envoyés de Dieu, ces vérités qui, pour les plus grands esprits de la loi ancienne, étaient encore enveloppées d'ombres mystérieuses, Jean les connaît sans obscurité, sans voile, aussi bien que les apôtres. Il connaît l'éternelle génération de Celui dont il voit les abaissements dans une chair mortelle. « Celui « qui doit venir après moi, dit-il, a été « avant moi. Celui qui va me suivre dans « le temps m'a précédé dans l'éternité : *Qui « post me venturus est ante me factus est, « quia prior me erat*[1]. » Il sait qu'il est le fils éternel du Père et l'objet de son amour infini. *Pater diligit filium*[2]. Il sait qu'il est le maître absolu de tout être et de toute vie. *Omnia dedit in manu ejus*[3]. Il sait

1. Matth., cap. III, 11.
2. Joan., cap. III, 35.
3. *Ibid.*

qu'il est venu du ciel et qu'il domine toutes les créatures. *Qui de cœlo venit super omnes est*[1]. Il connaît l'admirable économie de la justice divine qui fait peser sur un seul l'iniquité de tous, afin de l'immoler comme un agneau propice et de recueillir dans son sang le pardon des pécheurs : *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi*[2]. Il connaît l'efficacité merveilleuse des sacrements nouveaux qui, plus forts que les signes informes de la loi ancienne dont il se sert, pénètrent la chair, et vont porter jusqu'au fond de l'âme le feu immanent de la charité, par la vertu de l'Esprit-Saint : *Ipse vos baptizabit spiritu Sancto et igni*[3]. Il sait qu'il est dans le Christ une plénitude admirable de grâces qu'il répand sur l'humanité, et, sans nous donner la mesure de ses communications, il prévoit les prodiges d'abandon par lesquels l'auteur de la grâce se livre tout entier aux âmes qu'il a épousées : *Omnes de plenitudine ejus accepimus*[4]. Il sait

1. Joan., cap. III, 31.
2. *Ibid.*, cap. I, 20.
3. Matth., cap. III, 11.
4. Joan., cap. I, 16.

que Dieu a donné le jugement à son fils, et qu'un jour ce fils viendra faire le discernement de nos œuvres et séparer, comme le cultivateur fait en son aire, le bon grain des pailles inutiles : *Cujus ventilabrum in manu ejus*[1]. Il a entendu le Père, il a baptisé le Fils, il a vu l'Esprit descendre sur lui sous la forme d'une colombe ; la trinité entière s'est révélée : *Vidi Spiritum descendentem quasi colombam de cœlo et mansit super eum*[2]. Enfin, il sait que Jésus-Christ est le point de ralliement de tous les esprits ; que celui qui croit en lui a la vie éternelle : *Qui credit in filium habet vitam æternam;* que celui qui le repousse est un maudit sur qui pèse l'implacable colère de Dieu. *Qui incredulus est filio non videbit vitam, sed ira Dei manet super eum*[3].

Cherchez bien, mes frères, et dans les paroles du Sauveur et dans les écrits des apôtres, vous ne trouverez pas d'autres vérités que celles-là. Ces grands et adorables mystères de la foi, la plus pure substance de l'ensei-

1. Matth., cap. III, 12.
2. Matth., cap. III, 16.
3. Joan., cap. III, 35.

gnement chrétien, les fondements de toutes vérités, Jean les connaît comme les apôtres, et j'ajoute par le même procédé que les apôtres.

Qui a fait pénétrer la lumière dans ces esprits grossiers où l'ignorance et les préjugés avaient établi leur empire ? Est-ce la parole des hommes ? — Mais non, la parole des hommes est trop faible pour porter le fardeau d'un pareil enseignement. — Est-ce le Verbe de Dieu ? — Il s'est fait entendre, je le sais, sur le penchant des collines, sur le bord des chemins, sur la pierre du désert, sur les rivages de la mer ; il proposait les mystères du royaume de Dieu dans de simples discours, dans de naïves et touchantes paraboles. Il n'avait rien omis de ce qu'il voulait faire croire ; cependant le voile épais qui couvrait l'intelligence de ses apôtres n'était pas encore tombé. A l'heure même où sa parole empruntait à la gravité des circonstances et aux approches de la mort une plus haute autorité, ils se méprenaient sur sa doctrine et ses desseins. Tout est dit et rien n'est fait encore. C'est pourquoi le Sauveur s'écrie : « Je m'en vais à mon Père et il vous enverra un autre

consolateur, l'Esprit de vérité qui vous enseignera toute vérité : *Mittet vobis alium paraclitum, Spiritum veritatis qui docebit vos omnem veritatem*[1]. Les cieux se fendent, l'Esprit tombe, et tout à coup, admirez le prodige, les vérités, patiemment déposées par Jésus-Christ dans l'esprit des apôtres et jusqu'alors incomprises, apparaissent dans toute la magnificence de leur ordre et la netteté de leurs dessins, comme dans un antre ténébreux scintillent les cristaux qui peuplent ses parois, sous les feux d'un rayon victorieux que le soleil envoie, quand son heure est venue.

Or, mes frères, le même Esprit qui illumine l'intelligence des apôtres a fait comme l'essai de son pouvoir dans l'intelligence de Jean-Baptiste. Ce dernier, tout petit enfant, s'est retiré du commerce des hommes, afin de ne rien devoir à la vie traditionnelle de l'esprit humain, mais de tout apprendre de l'Esprit Divin : *Puer autem crescebat et confortabatur Spiritu*. L'Esprit-Saint est son unique maître, c'est de lui qu'il tient toutes les vérités qu'il

1. Joan., cap. XVI, 13.

enseigne, et sa parole magistrale n'est si prestigieuse et si puissante, devant le peuple et les grands, que parce qu'on sait qu'il n'a rien appris que par le procédé merveilleux de l'illumination divine.

Illuminé comme les apôtres, Jean n'a pas un autre but que les apôtres dans sa prédication. Une race nouvelle doit éclore qui remplacera la race usée d'Abraham ; un peuple parfait doit être créé qui supplantera le peuple imparfait et inachevé que Dieu s'était choisi jadis. Mais, entendez-le bien, ce n'est pas la prédication apostolique, si profonde et si sainte qu'elle soit, qui fera éclore cette race et qui créera ce peuple. Aucune parole sortie de la bouche d'un homme, même lorsqu'il parle au nom de Dieu, n'a le don d'opérer ces révolutions intimes qui transforment les esprits et les cœurs. Si la parole éveille l'attention, arrache l'âme à ses préoccupations vulgaires, la met dans l'attente des opérations divines et la dispose à les recevoir, les coups souverains de la grâce triomphent seuls des résistances de l'erreur et des passions, les coups souverains de la grâce ont seuls la force

d'assouplir cette faculté auguste par laquelle Dieu a donné à chacun de nous le pouvoir de lui résister, la liberté. La liberté ! Si elle veut être opiniâtre et rebelle, vous lui parlerez longtemps avant que vous lui fassiez subir l'autorité de vos discours. Mais que Dieu vienne ; il la touche d'une main respectueuse, avec force et suavité, et, sans la contraindre, il la plie à ses victorieuses volontés. Lors donc qu'on dit qu'un homme en convertit un autre, c'est une manière de parler par laquelle on unit une pure et simple occasion à un effet, sans supprimer pourtant l'intervention d'une cause occulte qui relie efficacement ces deux choses. Un faux apôtre s'y trompe, mais un vrai apôtre ne s'y trompe pas. Il renvoie à Dieu les victoires de sa parole. Le but de la prédication apostolique ce n'est donc pas de créer le peuple parfait que Dieu a prédestiné, mais de le préparer. C'est à cela que travaillaient les apôtres, c'est à cela que travaillait Jean-Baptiste. L'ange du Seigneur l'avait dit en termes précis à Zacharie : « Ton fils sera grand devant « le Seigneur : *Hic erit magnus coram Do-* « *mino*. Et le but de son ministère sera de

« préparer à Dieu un peuple parfait : *Parare* « *Domino plebem perfectam.* »

Mais de quelle manière faut-il parler pour préparer le peuple parfait que Dieu attend ? saint Paul l'enseigne à son disciple lorsqu'il lui dit : « Parle toujours, à temps, à contre « temps, arguments, reproches, prières, n'é- « pargne rien : *Insta opportune, importune,* « *argue, increpa, obsecra*[1]; » c'est-à-dire ne crains pas de braver les passions des hommes, les résistances de l'orgueil, les brutalités de la force, les défaillances de la nature, sois libre ; il le faut.

En effet, mes frères, à quoi bon l'honneur de la mission et l'éclat des lumières divines si l'homme porte tout cela dans un cœur timide et lâche. La mission fait de lui un traître, les lumières se changent en opprobre. Sous le double fardeau que Dieu lui impose, il se traîne misérablement. Honte à celui qui a peur, quand il s'agit de jeter à la face de l'erreur et du vice une parole hardie qui les condamne et les maudisse ! Honte à celui qui se retire dans

1. II Tim., cap. IV, 2.

un coin de la maison de Dieu, et s'endort dans un coupable silence, comme un animal domestique repu d'aliments et fatigué de caresses ! Honte à celui qui sacrifie la lumière et le devoir à un repos égoïste et à une grandeur immorale ! L'apôtre doit être libre, c'est ainsi que l'entendait Jésus-Christ.

Il ne s'est pas contenté d'envoyer les siens et de dissisper les ténèbres qui pesaient sur leur esprit, mais il a dégagé leurs cœurs des chaînes qui retiennent la parole captive. L'homme n'est lâche que parce qu'il est attaché à ses biens, que parce qu'il ambitionne les grandeurs, que parce qu'il veut être aimé, que parce qu'il tient à la vie. Eh bien, mépris des richesses, mépris des honneurs, mépris des affections humaines, mépris de la vie, Jésus-Christ a enseigné tout cela à ses apôtres, il leur a persuadé tout cela et ainsi il les a affranchis.

« Ne vous attachez pas, disait-il, aux biens périssables que la rouille corrompt et que les voleurs enlèvent. Ne vous faites pas des trésors avec lesquels le cœur s'enfouit, et près desquels il oublie toute dignité. Ne portez ni or, ni ar-

gent, ni besace, ni ceinture, ni deux tuniques, ni bâton. Soyez les enfants de la Providence qui donne à l'oiseau le grain abandonné sur le bord du chemin, et les larmes que l'aurore a répandues dans le calice des fleurs, au lys cette blanche et virginale tunique que le roi Salomon lui eût enviée. »

« Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Souvenez-vous que quiconque s'abaisse sera élevé, quiconque s'élève sera abaissé. Devenez semblables à de petits enfants. Que celui qui veut être le premier entre tous se fasse le serviteur des autres. »

« Aimez-vous les uns les autres, mais n'amollissez pas votre courage, n'épuisez pas les richesses de votre cœur, ne tarissez pas la fécondité de votre vie, ne vous faites pas un esclavage dans les affections de la chair et du sang. Qui aime son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses amis plus que moi n'est pas digne de moi. Qui ne sait pas haïr son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, quand leur amour menteur peut rendre traitre au devoir, ne peut pas être mon disciple. »

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Bienheureux serez-vous lorsque les hommes vous maudiront et vous persécuteront à cause de moi. Qui aime sa vie en ce monde la perdra pour l'éternité, qui ne tient pas compte de sa vie la sauvera pour toujours. »

Telles sont les paroles du Sauveur. Les apôtres les reçoivent dans un cœur docile, et voilà que, pauvres, humbles, mortifiés, sans famille et toujours prêts à mourir ; c'est-à-dire, que, libres, et affranchis de tous les esclavages, ils parlent à l'univers entier. Quel bruit, grand Dieu ! On croirait entendre ces vents impétueux qui soulèvent les flots de la mer, battent les flancs des montagnes et remplissent les forêts de leurs gémissements. Rien n'épouvante, rien ne retient leur verbe intrépide, ni la colère des peuples ennemis de la vérité, ni la jalouse résistance des pontifes, ni la majesté des proconsuls, des sénateurs et des césars, ni les menaces, ni la brutalité des tyrans. Ils parlent, les pieds dans le sang et la tête sous la hache des bourreaux. Ils parlent, et plus leur parole est comprimée

plus elle jaillit avec force, comme ces eaux impatientes et irritées dont rien ne peut étouffer les gerbes victorieuses.

Vous admirez, mes frères, cette sainte liberté de la parole apostolique, mais n'oubliez pas d'en faire honneur à celui qui l'a inaugurée. Jean-Baptiste fut, comme les apôtres, victime de son grand courage, et, avant que saint Paul eût poussé ce cri sublime : « *Verbum Dei non est alligatum*[1] : La parole de Dieu n'est pas enchaînée, » toute la Judée s'était étonnée de la merveilleuse audace du Précurseur. Sans les entendre, il s'était appliqué les conseils du maître, et avait procédé à l'affranchissement de sa parole par le mépris des biens, des honneurs, des affections humaines et de la vie.

Retiré au désert et dénué de tout, il s'abandonne à la Providence ; humble et dépouillé de toute estime de lui-même, il repousse les hommages qu'on veut lui rendre comme au plus vénéré des prophètes, comme au Messie. « Non, non, dit-il avec serment ; je ne suis pas « Élie, je ne suis pas le Christ ; je ne suis

1. II Tim., cap. II, 9.

« qu'une voix qui crie dans le désert : *Ego vox* « *clamantis in deserto*. Il en est un plus grand « que moi qui se tient au milieu de vous et « que vous ne connaissez pas et je ne suis pas « digne de délier sa chaussure. Laissez-moi, « laissez-moi, car il faut qu'il croisse et que je « sois diminué : *Illum autem oportet crescere* « *me autem minui*[1]. » Père, mère, parents, amis, Jean a tout quitté ; pendant trente années il s'est sevré de tout amour humain afin de ne pas connaître, son jour venu, d'attendrissement fatal à son ministère. A peine nourri et sans certitude sur son lendemain, il s'est appris à mépriser la vie. C'est fait ; il est pauvre, il est humble, il est sans famille, il est sans peur, il libre, il est apôtre.

Aussi, voyez avec quelle intrépidité il annonce l'approche du royaume de Dieu, avec quelle ardeur il anathématise tous les vices qui encombrent la voie sacrée par où le Christ doit venir. « Race de vipères, dit-il, qui vous « apprendra à fuir la colère qui doit venir ? « Sachez que la cognée est à la racine de

1. Joan., cap. III, 30.

« l'arbre ; tout arbre qui ne rapportera pas « de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Princes des prêtres, docteurs, pharisiens, soldats, publicains, peuple obscur, entendent tour à tour ses reproches, ses menaces, ses malédictions, ses durs préceptes, ses fortes exhortations. La loi, le devoir, la pénitence, la respectueuse attente du Dieu qui approche, il ne connaît que cela. Il faut qu'on l'écoute. Il n'aime personne, il n'épargne personne, malgré les jalousies, les rancunes et les résistances qui acceuillent sa parole.

Cependant, mes frères, il manque quelque chose à l'épreuve de son courage, la majesté d'un roi et la brutalité d'un tyran. Ces deux choses ne lui feront pas défaut. Hérode avait scandaleusement épousé la femme de son frère. Il pensait être fort de l'appui des lâches flatteurs qui voyaient son crime sans le condamner, mais la loi de Dieu et la conscience publique veillaient à sa porte dans la personne de Jean-Baptiste. Alors qu'Hérode croyait pouvoir jouir en paix de son infâme amour, et faire asseoir avec lui sur le trône l'adultère et l'inceste, Jean fait entendre cette parole terrible : « *Non licet*

« *tibi habere uxorem fratris tui*[1] : il ne t'est « pas permis d'avoir la femme de ton frère. » Vous savez quel fut le prix de cet avertissement. La prison, les rancuneuses colères d'une femme impudique et puis la mort. C'était le jour natal d'Hérode, jour que les princes consacrent à la clémence et aux bienfaits. La cour du roi était réunie à une table de festin et regardait danser la fille d'Hérodiade. Le roi fut séduit, ce n'était pas difficile tant son cœur était corrompu. Il promet à la danseuse ce qu'elle voudrait, fût-ce la moitié de son royaume. Mais, secrètement avertie par sa mère, elle demande la tête de Jean-Baptiste. Hérode fut triste à cause de son serment. Il reconnut, mais trop tard, qu'avant d'exposer la tête de l'homme juste et vénérable qu'il craignait encore, il avait perdu la sienne dans les vertigineuses fumées du festin et des plaisirs. Cependant, il eut l'atroce lâcheté d'être esclave de son imprudence, et de livrer à la compagne de ses ignominies et de ses débauches le sinistre trophée qu'elle convoitait.

1. Marc., cap. VI, 18.

Je la vois d'ici, mes frères, cette tête auguste dont vous avez l'honneur insigne de vénérer les restes sacrés ; je la vois d'ici, pâle et sanglante, sur le plateau du bourreau ; je la vois et j'entends sortir de ses lèvres blêmies par la mort ce cri redoutable : *Non licet !* — O Jean ! O apôtre ! O martyr ! Ces deux mots suffisent à la récompense du discours que je fais en votre honneur, si vous les gravez ineffaçablement dans mon cœur, si vous faites de moi et de tous les prêtres qui m'écoutent, et qui sont comme moi de la lignée des apôtres, si vous faites de ces jeunes gens qui se préparent au sacerdoce des hommes libres. Plus que jamais, nous avons besoin de cette sainte audace que rien n'épouvante, ne déconcerte, n'étouffe. Pendant qu'on se prosterne devant les crimes heureux glorifiés, il faut que, debout au centre du monde déshonoré, nous ayons le courage de crier : *Non licet !* cela n'est pas permis. Aux oppresseurs de la vérité, aux persécuteurs du droit. *Non licet !* A l'orgueil et à ses insolences. *Non licet !* A l'égoïsme et à ses duretés. *Non licet !* A la cupidité et à ses rapines. *Non licet !* A la chair et à ses débau-

ches. *Non licet !* Au luxe et à ses excès. *Non licet !* Aux hypocrites travestissements de la vertu. *Non licet !* A l'hymen sacrilège de l'esprit mondain et de l'esprit évangélique. *Non licet !* A tous les vices fussent-ils couronnés. *Non licet !* O cieux ! O terre ! O monde ! Écoutez-moi. Si un jour mon cœur lâche et ma bouche timide n'osaient plus faire entendre une parole libre : Eh bien, que Dieu me traite sans pitié, qu'il frappe et couvre de sillons sanglants mes épaules d'esclave, et qu'il ne m'écoute plus quand je demanderai merci.

Ma part est faite, mes frères, mais n'y aura-t-il rien pour vous dans ce discours ? Après avoir admiré le plus grand des fils de la femme, ne prendrez-vous pas auprès de lui une leçon ? Elle s'offre d'elle-même, car elle est contenue dans les paroles par lesquelles le Sauveur termine l'éloge de Jean-Baptiste : « *Qui autem minor est in regno cœlorum major* « *est illo* : Celui qui est le plus petit dans le « royaume des cieux est plus grand que lui. » Le royaume des cieux c'est l'Église dont vous êtes les enfants, l'Église pleine du sang, des mérites, des grâces, de la personne même de

Jésus-Christ, l'Église où l'on reçoit chaque jour des faveurs divines que Jean-Baptiste eût enviées. Oui, le plus petit des chrétiens est plus grand que lui, car n'y eût-il que cela, c'est assez : Celui que Jean-Baptiste montrait du doigt, le plus petit des chrétiens le porte dans son corps et dans son âme, le plus petit des chrétiens peut dire, non plus en regardant au dehors, mais en regardant en lui-même et en pressant ses mains émues sur son cœur honoré de la présence réelle et substantielle du Verbe incarné : Voici l'agneau de Dieu ! Voici Celui qui enlève les péchés du monde ! *Ecce agnus Dei ! Ecce qui tollit peccata mundi !* Quelle grandeur ! N'épuisez donc pas toute votre admiration pour le prophète et l'apôtre dont je vous ai parlé, gardez-en pour vous-même, et sachez que vous devez répondre à votre grandeur par les combats et les œuvres d'une vie sainte. « Depuis les jours de Jean-Baptiste le royaume des cieux souffre violence, a dit le Sauveur : *A diebus Joannis Baptistæ regnum cœlorum vim patitur*[1]. » Dieu vous

1. Matth., cap. XI, 13.

attend dans la lutte. Ne comptez pas sur ses dons si vous êtes lâches, car l'honneur qu'il vous fait se mesure sur l'honneur que vous vous faites à vous-mêmes en combattant les bons combats de la vertu. Soyez grands par vos efforts, si vous voulez être grands par la grâce, jusqu'à ce que vous soyez grands par la gloire, que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE MARIE-MADELEINE

PANEGYRIQUE

DE SAINTE MARIE-MADELEINE

Prêché dans l'église de la Madeleine,
à Paris, 1 juillet 1890.

Dimissa sunt ei peccata multa quoniam dilexit multum.
(Luc., cap. VII, 47.)

MES FRÈRES,

Deux femmes nous apparaissent aux origines de la rédemption, comme deux types représentant la part que doivent prendre les âmes à ce grand mystère. L'une, vierge et mère immaculée, consent à souffrir avec son fils crucifié, et, ainsi, elle représente les âmes innocentes qui concourent avec le Sauveur à l'expiation générale des fautes du genre humain; l'autre, souillée de tous les vices et abreuvée de honte, pleure et se repent au pied de la croix, et, ainsi, elle représente les âmes pécheresses appelées à recevoir l'efficace de la rédemption. Vous

connaissez la première femme, son nom béni est dans vos cœurs et sur vos lèvres; la seconde, vous l'avez devinée, c'est Marie-Madeleine, d'abord pécheresse publique, puis amie préférée du Sauveur. Dieu l'a choisie à dessein, dans la publicité du désordre et du déshonneur, pour mieux exprimer en elle la souveraine vertu de l'œuvre de salut qu'il est venu accomplir, et, à cet effet, il l'a réhabilitée avec un tel éclat qu'on peut l'appeler, en vérité, un prodige de pénitence et de miséricorde. Ce prodige s'offre naturellement aujourd'hui à nos considérations et peut se décomposer ainsi :

Marie-Madeleine, malgré le monde et malgré ses passions, a rendu à Dieu par sa pénitence tous les biens qu'elle lui avait ravis par le péché.

Dieu, pour confondre le monde et encourager les pécheurs, a rendu à Madeleine tous les biens que le péché lui avait fait perdre.

Ces deux propositions partageront mon discours.

I

A deux milles de Jérusalem, sur le versant oriental du mont des Oliviers, se cache un petit bourg composé de masures qui seraient tristes si le soleil d'orient n'égayait leurs murs délabrés. Au milieu de ces masures, gisent les ruines d'une maison jadis opulente que l'on appelait le château : C'est Béthanie. Là, naquit Marie-Madeleine, petite sœur d'un homme et d'une femme que l'Évangile a immortalisés comme elle. Lazare, Marthe, Marie-Madeleine, heureuse et sainte famille où se fit sentir, plus que partout ailleurs, la merveilleuse vertu de Celui qui passa en faisant le bien. Il y fut attiré par le mal suprême qu'il venait guérir, le péché, et celle qu'il y aima le plus ce fut la pécheresse Marie-Madeleïne. Nous ne savons rien de son enfance. Les plus vieux auteurs la prennent à l'heure où s'épanouit la beauté funeste qui fut la cause de ses fautes. Elle était, disent-ils, d'une taille à la fois élégante et majestueuse. Plus belle

qu'un diadème royal, sa riche chevelure couronnait sa tête un peu hautaine, sous l'ombre de ses longs cils, ses yeux lançaient des éclairs d'amour et de joie, sa bouche gracieuse semblait faite pour sourire, et ses traits charmants exprimaient, avec franchise, la vivacité de son esprit, la tendresse de son cœur, la douceur de son caractère, douceur extrême qui la disposait, hélas! à toutes les faiblesses.

Elle eût eu besoin d'une garde sévère et d'une forte protection, pour empêcher de se corrompre les dons qu'elle tenait de la nature; malheureusement, elle fut orpheline de bonne heure. Un peu gâtée, peut-être, par ses aînés Marthe et Lazare, premières victimes de sa beauté et de ses grâces, elle se laissa trop facilement enivrer par les louanges et les flatteries que le monde prodigue à ceux qu'il veut attirer à sa vie déréglée.

Comment devint-elle maitresse du château de Magdalum d'où elle prit son nom de Madeleine? Fût-ce le prix de ses coupables complaisances, ou bien la dot du jeune et brillant seigneur qu'elle épousa, comme le pense saint Augustin? — Je penche vers ce dernier sen-

timent. Autant il me répugne de ne voir en elle qu'une fille vaniteuse et légère, donnant des craintes pour sa vertu, sans jamais outrager le devoir par des actes criminels, autant il me répugne de croire qu'elle descendit jusqu'à l'abjection des amours vénales. L'Évangile l'appelle une pécheresse. *Erat in civitate peccatrix.* C'est bien assez.

Elle était pécheresse! Devenue veuve et libre, elle fut promptement infidèle au souvenir de celui qui l'avait aimée d'un amour légitime. Le monde lui disait de ne pas ensevelir ses charmes dans un deuil inconsolable; elle écouta le monde. Le château de Magdalum fut transformé bientôt en une cour où trôna sa beauté superbe, entourée d'adorateurs qui, racontant partout ses folles joies, son amour du luxe et des festins, ses légèretés, ses audaces, ses faiblesses, ses complaisances, lui firent sa réputation de pécheresse. Près de Magdalum, dit un vieux commentateur, est un lieu qu'on appelle Vallée des Colombes, quelle dérision! Sept démons y avaient établi leur empire.

Madeleine était pécheresse! *Erat in civitate peccatrix.* Elle avait vingt-deux ou vingt-cinq

ans, lorsqu'un jour, dans le bruit d'une conversation folle où l'on échangait les nouvelles du dehors, elle entendit parler d'un prophète puissant en œuvres et en paroles qui agitait le peuple et inquiétait les princes de la synagogue. Femme autant qu'on peut l'être, c'est-à-dire curieuse et avide d'émotions, elle n'eut plus de repos qu'elle n'eût vu et entendu le prophète. Elle le cherche, elle l'aperçoit au milieu de la foule, elle arrive devant lui agitée, bruyante et toute prête à la critique. Son œil hardi ose désirer la rencontre du regard divin que Jésus promenait sur le peuple assis autour de lui. Cette rencontre eut lieu. Mais quel coup de miséricorde et de bonté! Au lieu d'écraser la pécheresse par un regard plein de mépris et de colère, Jésus pendant un instant, un seul instant, fixe sur elle un œil si limpide et si profond, si triste et si doux, si suppliant et si dominateur, que la pauvre Madeleine sent frémir tout son être, et tomber comme foudroyée sa coupable audace. Elle écoute anéantie la voix harmonieuse qui raconte les miséricordes du Père céleste et la tendre sollicitude de Celui qu'il a envoyé à la

recherche des brebis égarées de la maison d'Israël. Elle voit la profondeur du gouffre où sa vie est plongée, elle se sent soulevée par une main mystérieuse qui l'invite à la confiance. Elle a honte, elle a peur, elle se rassure, elle espère. Jésus n'est plus là, quand elle se relève navrée et le cœur plein de larmes.

N'amoindrissons pas, mes frères, cette noble et forte opération de la grâce divine. Ne disons pas, avec des auteurs trop humains, que Madeleine, sensible à tout ce qui frappait son imagination vive et exaltée, son cœur tourmenté d'ardentes passions, fut ravie de la beauté du Sauveur et séduite par les charmes de son regard et de sa voix. Sans doute, la très sainte humanité de Jésus-Christ était douée d'une beauté incomparable; mais il n'était point permis à la nature de s'y arrêter avec complaisance; elle ne charmait que pour ouvrir un prompt accès à la grâce qui s'échappait de sa divinité.

Cette grâce Madeleine l'emporte en son cœur, comme un germe sacré qui doit se développer dans la crise du repentir. Elle est touchée, mais elle n'est pas encore vaincue. Rentrée chez

elle, elle y rencontre le monde, et son faste, et sa mollesse, et ses cruelles exigences, et ses impitoyables menaces. Ne s'est-elle pas donnée à lui? Esclave de ce tyran, proie de ce vautour, comment secouera-t-elle son joug? Comment s'échappera-t-elle de ses griffes? Mille voix perfides et moqueuses lui rappellent son passé et lui chantent les tristesses de son avenir. « O belle Madeleine! si heureuse et si fêtée! Toi aussi, tu te laisses troubler comme le petit peuple par les paroles d'un rêveur, et pour cela tu vas renoncer à tes joies et à tes plaisirs. Laisse aux pauvres et aux vieillards les tristes pensées, et garde-nous ton opulente et radieuse jeunesse. Ne change pas notre amour en haine, et nos adorations en mépris pour ta folie. Que dira-t-on si tu quittes ta noble cour pour ce fils d'ouvrier? N'entends-tu pas déjà les railleries de toute la ville et ce cri terrible qui partout te poursuit : Folle! Folle! Folle! »

Eh bien soit: Madeleine passera pour folle s'il le faut, mais déjà elle ne veut plus du monde. Elle le chasse de ces appartements somptueux qui, trop longtemps, lui donnèrent une honteuse hospitalité. Tous les bruits s'a-

paisent autour d'elle, et, dans ces lieux discrets où elle entendit murmurer à son oreille tant de douces et flatteuses paroles, elle est seule, seule avec les sévères pensées qui la tourmentent. — Seule, pas encore : car les sept démons, maîtres de sa vie, se dressent tout à coup devant elle pour l'arrêter sur le chemin de salut, où la précipite la grâce de Dieu. Fatale logique du désordre et de l'iniquité! Le vice odieux qui déshonore notre chair et opprime notre esprit n'est jamais seul, il lui faut une nombreuse compagnie. L'orgueil avide de louanges et d'adorations, la paresse ennemie du travail, la sensualité toujours à la recherche de ce qui flatte le goût jusqu'au rassasiement, jusqu'à l'ivresse, préparent, allument, attisent le feu terrible de la volupté ; et elle-même enfante les sombres jalousies, les colères cruelles, l'amour effréné du luxe et de la richesse. Madeleine n'avait que trop obéi à toutes ces passions, et maintenant qu'elle se révolte contre elles, elle se sent pressée et comme étouffée dans leurs embrassements désespérés. Quoi donc, plus d'hommages pour ses charmes! plus d'esclaves à ses pieds, plus

de domination altière sur la foule humiliée de ses courtisans, plus de longues heures pour les voluptueuses rêveries, plus de parfums, plus de fleurs, plus de chants, plus de festins, plus de rires, plus de jeux, plus d'amour, plus de plaisirs! Tout cela va passer à d'autres moins belles qui seront fières de la défaite d'une rivale. Il faudra rester seule au milieu d'un luxe inutile, seule dans ce château dépeuplé dont chaque objet rappelle un amour et un bonheur. Que faire de son temps? Que faire de sa richesse? Que faire de sa beauté? Que faire de sa jeunesse? O Madeleine! Madeleine! auras-tu le courage d'affronter l'isolement, et la pitié dédaigneuse, et le mépris insultant? Attends, ô folle! Attends que ta jeunesse soit toute effeuillée, attends que la neige soit tombée dans ta noire chevelure, attends que la lumière de tes yeux soit éteinte, attends; les jours de l'homme sont courts, on ne cache les fleurs que lorsqu'elles se flétrissent. Attends!

Mais Madeleine ne veut pas attendre. Plus la crise de ses passions est terrible, plus elle s'indigne de se voir si honteusement misérable.

La grâce qui l'a touchée s'accroît en proportion des efforts qu'elle déploie dans le combat. L'œil de Jésus est toujours fixé sur son âme, « il la navre, dit un pieux auteur, il l'attire, il en fait un être nouveau, en dehors de la faiblesse humaine[1]. »

C'est fini. Elle se lève, cette vaillante femme, l'âme et les mains pleines des depouilles qu'elle vient d'arracher au monde et à l'enfer. Voulant rendre à Dieu tous les biens qu'elle lui a ravis par le péché, elle demande où est Jésus, et apprenant qu'il est dans la maison de Simon le pharisien, elle y court, afin de s'enlever à elle-même, par l'éclat d'une pénitence publique, tout espoir de retour vers sa vie criminelle.

Nous sommes arrivés, mes frères, à l'événement typique dont toute la vie de Madeleine n'est que le merveilleux développement. Jésus est à la table d'un des princes de la synagogue. Il n'y vient pas chercher le plaisir grossier des mets qu'on lui sert, mais un breuvage délicieux pour son cœur, les larmes de pénitence, car,

1. Le cardinal de Bérulle.

dit un grand saint, Dieu a soif des larmes des pécheurs. *Deus sitit lacrymas peccatorum.*

O Maître bien-aimé, soyez enivré, voici Madeleine. Toute profanée par le crime, elle vient s'offrir à Celui qui répare les ruines. Personne ne l'attend, dit saint Augustin, mais, avec une pieuse impudence, elle brave l'étonnement des convives. N'a-t-elle pas fait depuis longtemps le sacrifice de cette pudeur dont Dieu enveloppe comme d'un voile la vertu de la femme? Si elle a eu l'audace du péché, pourquoi n'aurait-elle pas l'audace du repentir? Ce n'est pas en cachette, mais publiquement, qu'elle a ravi à son Seigneur et Maître les dons dont il l'a comblée, c'est publiquement qu'elle veut les lui rendre. Elle ne dit rien, pas un mot, tant la parole est impuissante à rendre ce qui se passe dans son âme ; mais ses actions parlent plus vivement, plus éloquemment que tous les actes symboliques dont l'antique orient se servait pour exprimer l'humiliation. Ces rois vaincus, qui, couchés à terre, prenaient d'une main tremblante le pied poudreux de leur vainqueur et le plaçaient sur leur tête n'étaient pas plus anéantis que Madeleine.

Elle se tient en arrière, dit l'Évangile, prosternée aux pieds du Sauveur : *Stans retro secus pedes Jesu*[1] ! C'est la foi qui lui donne cette humble attitude par laquelle elle semble dire à Jésus : Vous voyez tout, vous savez tout ; ayez pitié de moi. Une grande pensée occupe uniquement son esprit, tout à l'heure plein de tumulte et de vaines images et complètement vide du souvenir de Dieu : elle croit que Jésus peut lui pardonner, parce qu'elle croit qu'il est un Dieu Sauveur. Les malades et les infirmes qui crient sur les places publiques et sur le bord des chemins : « Fils de David, ayez pitié de nous, » confessent que Jésus est thaumaturge. Madeleine qui, la première, l'invoque uniquement pour ses infirmités spirituelles, confesse qu'il est rédempteur et, par conséquent, vrai fils de Dieu. Les cimes orgueilleuses de son âme s'inclinent dans cette confession, et Jésus rend hommage à sa foi.

Cependant cette foi n'est que le principe de son salut et la restitution d'un premier bien profané par l'oubli. Son cœur s'est prodigué

1. Luc., cap. VII, 38.

dans de criminelles tendresses, elle le ramène avec violence vers l'unique objet qui soit digne de son amour. Ce Dieu dont elle attend la miséricorde, elle l'aime avec une passion aussi forte qu'elle est pure, et désormais elle n'aimera plus que lui. Sa douce image, imprimée en son âme sur les images effacées de ses anciennes idoles, brille entourée d'une unique et fervente adoration. Jésus voit ce mystère, il le proclame : « Beaucoup de péchés lui sont remis, dit-il, parce qu'elle a beaucoup aimé : *Quoniam dilexit multum.* » Elle a beaucoup aimé, à ce point que Celui qui sait tout ce qui doit arriver ne doute plus de sa persévérance, et qu'il s'abstient de lui dire comme aux autres pardonnés : « Ne péchez plus. »

Comment pécherait-elle encore ? — Elle vient d'immoler à Dieu tous les biens extérieurs dont elle a abusé. Sa beauté superbe est prosternee dans le deuil et l'humiliation. Ses yeux hardis qui lançaient des éclairs de joie et de volupté, ses yeux fascinateurs dont la lumière enveloppait, comme d'un réseau invisible, les esclaves de son amour, ses yeux se voilent d'un nuage qui tombe en pluie amère sur les pieds du

Sauveur ; ondée sacrée du repentir, déjà pure en sa source, purifiée encore par l'attouchement de la sainteté même. Pour répondre à cette amoureuse libation des larmes, que les êtres les plus aimés n'ont jamais connue et dont un Dieu seul était digne, Madeleine invente un hommage étrange autant que sublime. Elle dénoue et laisse tomber sa magnifique chevelure, et de la couronne tant admirée de ses cheveux elle fait un voile dont elle se sert pour essuyer les pieds humides de son nouveau maître, comme si elle ne pouvait expier que par le plus bas des offices la vaine gloire dont la nature l'avait parée.

« Cela fait, dit un de ses plus éloquents panégyristes, elle approche des pieds du Seigneur ses lèvres déshonorées et les couvre de baisers qui effacent l'impression de tous ceux qu'elle a donnés et qu'elle a reçus[1]. » Puis elle penche le vase d'albâtre qu'elle avait rempli de parfums précieux, elle en répand la liqueur par-dessus ses larmes et ses baisers, et ainsi elle immole tous les raffinements de

1. Lacordaire : *Sainte Marie-Madeleine.*

sa vanité et de sa délicatesse, en même temps qu'elle symbolise la généreuse offrande de sa richesse, désormais consacrée à Celui qui la possède elle-même tout entière.

Madeleine pénitente appartient à Jésus-Christ par la foi, par l'amour, par le sacrifice. La scène que je viens de décrire est un thème sacré dont sa vie n'est plus que le plus vivant commentaire. Partout elle suit son Sauveur pour recueillir ses saintes paroles. Elle l'aide de ses biens, elle le précède aux lieux où il doit se reposer pour lui préparer une douce hospitalité, elle le reçoit dans sa demeure, elle est à lui jusqu'à la mort.

Trois années ont passé sur sa tête, quand arrive l'heure lugubre de la passion. Oh comme elle est changée ! Nous ne la voyons d'ordinaire que dans un tableau fait par l'imagination, qui nous la représente sous les traits les plus faux. Nous prêtons à son cœur toutes les faiblesses de notre cœur, à son amour toutes les mollesses de notre amour. Nous nous imaginons je ne sais quelle belle et forte femme régénérée par une passion pure, et faisant éclater à la mort de

l'homme qui l'a retirée de l'abîme de ses hontes une douleur insensée.

O mondains! quand cesserons-nous de souiller l'Évangile par nos idées et nos rêves malsains? Madeleine aime son Jésus, c'est vrai, mais si purement qu'on peut appeler son affection céleste et divine. « Elle est douée d'un amour si parfait, dit saint François de Sales, qu'après la Sainte Vierge, elle est celle qui aime le plus Notre-Seigneur; si bien que l'on peut dire qu'elle l'aimait autant ou plus que les séraphins; car quoiqu'il soit vrai que ces purs esprits ont un amour très parfait, néanmoins ils l'ont sans peine et le conservent sans craindre de le perdre; mais cette sainte l'a acquis avec beaucoup de travail et de soin, et l'a conservé avec crainte et sollicitude. »

C'est par la pénitence qu'elle purifie et conserve son amour; et de cette pénitence elle porte en toute sa personne les traces austères. La belle et fière Madeleine n'est plus, c'est maintenant une femme simple, modeste, triste, recueillie, couverte comme le peuple d'humbles vêtements. Les jeûnes l'ont pâlie, les souffrances du repentir l'ont ravagée. Au jour de

la passion du Sauveur elle est effrayante à voir. Sa robe souillée, ses longs cheveux dénoués et pendants sous son voile humide et déchiré, sa douleur, ses cris attirent sur elle l'attention de la populace qui l'insulte et crie après elle : La folle ! la folle ! voici la folle de Magdalum !

Oui, elle est folle! folle de terreur, d'amour et de repentir. Insensible à tous les outrages, tant elle est absorbée dans sa douleur, elle s'attache aux pas de son bien-aimé, elle monte avec lui au Calvaire, elle embrasse la croix, elle éclate en sanglots et en amoureuses plaintes, elle se tord de désespoir, elle veut mourir. C'est moins sur les souffrances de l'homme-Dieu qu'elle pleure que sur ses propres péchés, pour lesquels il est broyé par la justice divine. Mon Dieu ! mon Jésus ! s'écrie-t-elle, pitié! pitié! je vous en prie; c'est moi qui vous fais mourir, faites-moi mourir avec vous. Mais Jésus ne l'écoute pas. Il expire et Madeleine éperdue crie toujours : Pitié ! pitié! faites-moi mourir.

Revenue à elle-même, et prenant conscience de son malheur, elle se prosterne, saisit d'une

main crispée une poignée de terre trempée du sang de son Maître et l'emporte dans un pli de son voile.

Où ira-t-elle avec cette terre sanglante ? Dans un lieu qui sera pour elle le calvaire où se consommera l'expiation de ses fautes. Sous le beau ciel de la Provence, non loin de la Méditerranée, il est une montagne aride au sein de laquelle les convulsions de la nature ont creusé une grotte profonde. Sur son sommet et à ses pieds, le désert, mais, sur ses flancs plus heureux, une forêt sombre et sacrée que n'a jamais touchée la main des hommes. Les grands arbres y enlacent leur feuillage et chantent, agités par les vents, de plaintives élégies. Les vieux troncs plient et tombent sous le seul faix des ans, et leurs cadavres couverts d'une mousse blanche, couchés au milieu des jeunes, pousses qu'ils ont eux-mêmes semées, remplissent ces lieux d'une mystérieuse horreur. C'est bien là la patrie des gémissements et de l'amour inconsolable. C'est là aussi que nous retrouvons, après quelques années, Madeleine blessée par la mort de Celui qu'elle aime à l'endroit de son

âme qui fut le plus coupable. Je ne vous raconterai point ses jeûnes, ses veilles, ses privations, ses pleurs, ses regrets, ses désirs, ses effroyables souffrances qui remplirent trente années de solitude et d'exil. Mais, après ces trente années, n'est-ce pas, elle pouvait bien dire à Dieu : Mon Dieu, je vous avais tout pris par le péché, je vous ai tout rendu par la pénitence; maintenant je remets mon âme entre vos mains.

Madeleine fut généreuse dans sa pénitence; mais Dieu ne le fut pas moins dans sa miséricorde. Voyons comment, pour confondre le monde et encourager les pécheurs, il a rendu à Madeleine tous les biens que le péché lui a fait perdre.

II

Le monde, mes frères, fait tout ce qu'il peut pour perdre les âmes, et après les avoir perdues, il les maltraite ou les abandonne. Voyez par quels ingénieux artifices il prépare

la chute de la femme, plus faible et plus accessible à ses séductions. Il s'applique à éloigner d'elle ou à endormir ceux qui doivent veiller sur son enfance et la diriger. Pour satisfaire la curiosité dont les jeunes cœurs sont tourmentés, il leur donne en pâture de redoutables confidences, qui préviennent ou remplacent les discrets enseignements de l'autorité et de l'amour maternels. Il apprend l'oubli de la pudeur, dans des excentricités ridicules et des nudités païennes, il encense les grâces fragiles et la beauté passagère que l'Écriture appelle vanité et tromperie : *Fallax gratia et vana pulchritudo*[1], il divinise la chair et lui dit sur le ton d'une religieuse admiration : je t'adore. La femme, hélas ! se laisse enivrer par ces mensonges, elle succombe et sa chute consommée, le monde en abuse lâchement. La femme déchue est son esclave, il l'enferme dans un cercle étroit dont elle ne doit pas sortir. Plein de complaisance pour sa folle vie, il devient impitoyable pour son repentir, il l'accuse, il la méprise, il la maudit,

1. Prov., cap. XXXI, 30.

il l'écarte de lui avec un dégoût pharisaïque, ou bien, si, par extraordinaire, il s'avise de prendre parti pour son retour à la vertu, il rêve des réhabilitations romanesques, fantastiques, impossibles.

D'un autre côté, mes frères, le pécheur est quelquefois non moins impitoyable que le monde pour lui-même. Aidé par les mensonges de l'opinion, il s'exagère les difficultés de son retour au bien. Aura-t-il le temps et la force de se repentir? Dût-il vivre et multiplier ses efforts, Dieu, plus miséricordieux que le monde, voudra-t-il lui pardonner? Tentation funeste, poignantes angoisses, qui souvent se terminent par le parti pris de l'impénitence.

Or, mes frères, pour confondre le monde et encourager les pécheurs, Dieu a créé aux origines de la rédemption cette merveille de honte, de repentir et de gloire qu'on appelle Marie-Madeleine. Vous venez de voir comme elle a rendu au Seigneur tous les biens qu'elle lui avait ravis par le péché; en échange, le Seigneur lui rend tous les biens que le péché lui a fait perdre: la grâce, la paix, la joie, l'honneur. Il les lui rend avec une sorte

d'excès, afin de nous faire mieux comprendre la souveraine efficacité de l'œuvre miséricordieuse qu'il est venu accomplir.

Dieu, dit l'Écriture, ne peut partager avec le mal le lieu qu'il habite : *Neque habitabit juxta te malignus*[1]. Dès que l'homme a péché, il se fait un vide dans son âme : c'est la grâce, la vie divine qui s'échappe par les portes que l'iniquité vient d'ouvrir. Ce vide de l'âme, Madeleine ne le sentait pas dans l'agitation de sa vie criminelle; mais, devenue maîtresse d'elle-même, par la forte résolution qui l'emporte aux pieds du Sauveur, elle entend aux plus intimes profondeurs de son être comme les cris d'un abîme que Dieu seul peut combler. Il lui faut la grâce. C'est par là que Jésus commence l'œuvre de sa régénération. « Tous ses péchés sont pardonnés, dit-il : *Dimissa sunt ei peccata multa;* femme votre foi vous a sauvée : *Fides tua te salvam fecit*[2]. » Sauvée ! La grâce, premier bien que le péché enlève, bien fondamental dont dépendent tous les biens, la grâce lui est rendue.

1. Psalm. V.
2. Luc., cap. VII, 50.

Avec la grâce, la paix, c'est-à-dire la cessation de tous les troubles qui sont en nous la funeste conséquence de l'ordre violé; un repos plein de délices dans lequel l'âme n'a plus de craintes pour l'avenir. Il est bien vrai qu'on peut obtenir, à force de crimes, je ne sais quel monstrueux silence de la conscience; mais alors le pécheur qui s'écrie : la paix, voilà la paix, se ment à lui-même, il n'y a pas de paix pour lui : *Pax, pax, et non erat pax*[1]. Un jour le remords s'éveille, lors même que ses morsures ne peuvent plus être salutaires. La paix dans une âme pécheresse ne peut être que le fruit des douces paroles de Celui qui pardonne et rend la grâce. Les reproches de la conscience, les inquiétudes que font naître le nombre et la gravité de nos fautes ainsi que l'incertitude de nos dispositions, les orages mal apaisés des passions, tous ces tourments de l'âme, en lutte avec le passé, le présent et l'avenir, ne disparurent dans l'âme de Madeleine que lorsqu'elle eut entendu le Sauveur lui dire : « Allez en paix : *Vade in pace*[2]. »

1. Jerem., cap. v,I 14.
2. Luc., cap. VII, 50.

La grâce, la paix, Jésus pouvait s'arrêter là, il ne nous doit pas davantage. Si le péché enfante des tristesses qui nous empêchent de jouir de l'amitié divine, si, devenu public, il nous attire des mépris et des rebuts, Dieu peut nous laisser aux prises avec ces infortunes trop bien méritées, et notre devoir est de les supporter dans l'humble attitude de l'expiation. Mais, voulant exprimer en Madeleine toute l'efficacité de la rédemption, le Sauveur ne se contente pas de lui donner la grâce et la paix, il la comble de joie et d'honneur. Non seulement il approuve son amour, mais il le lui rend d'une manière sensible. Dans toute sa conduite, il est facile de voir que l'âme qu'il aime le plus c'est l'âme de cette pécheresse si miraculeusement revenue de ses égarements. Dès qu'il entend la voix plaintive de Madeleine lui raconter une peine, son divin cœur frémit et ses yeux versent des larmes. C'est vraiment son amie. Il se plaît à honorer sa demeure de sa présence, il s'attache affectueusement à sa famille, il lui permet de saintes familiarités qu'il ne souffre de personne, il la laisse approcher de lui, oindre son corps pour figurer sa

sépulture, s'asseoir à ses pieds, le regarder et l'écouter avec une pieuse ivresse. Il lui parle avec tendresse ; les paroles qu'il lui adresse sont pour elle seule, douces, intimes, profondes, bienfaisantes comme les confidences d'un ami à son ami, Madeleine éprouve, en les entendant, une joie semblable à celle des anges auxquels Dieu communique ses secrets dans les cieux. Son cœur s'épanouit et oublie le monde dans une contemplation qui le ravit. C'est en vain qu'on l'appelle, elle n'entend rien, et à ceux qui se plaignent de son immobilité et de son silence : — « Laissez-la, dit le Sauveur, elle a choisi la meilleure part qui ne lui sera point enlevée : *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea*[1]. »

Madeleine est l'amie de Jésus ! Je comprends qu'il n'ait pas permis au monde de la mépriser ; le jour même où il voit dans son cœur le grand amour qui l'amène à ses pieds, il la protège contre les orgueilleux dédains du pharisaïsme. On s'étonne qu'il la supporte ; mais lui prétend que malgré ses hontes passées il

1. Luc., cap. x, 42.

faut l'honorer. « Les pharisiens accusent Madeleine, dit un orateur sacré[1], Jésus la défend; les pharisiens la méprisent, Jésus l'exalte; les pharisiens l'appellent une grande pécheresse, Jésus la proclame une grande sainte; les pharisiens la croient indigne de toucher même les pieds d'un prophète, Jésus la déclare digne des embrassements d'un Dieu; les pharisiens voudraient la voir honteusement chassée de la salle du festin, Jésus lui ouvre les portes du ciel. » Il l'a si bien réhabilitée qu'au bout de deux années on n'ose plus se plaindre que des prodigalités de son amour; mais, sur ce point même, Jésus ne souffre pas qu'on lui fasse de la peine, et il promet à ses prodigalités l'admiration des siècles futurs.

Privée par la mort de la présence de son bien-aimé, Madeleine n'est pas privée des grands biens qu'elle tient de sa miséricorde. La première, elle a la joie de voir son maître ressuscité. La première, elle entend sa voix si chère l'appeler par son nom : Marie ! La première, elle a l'honneur d'être l'apôtre du grand

1. Ventura.

mystère qui doit réjouir la terre et les cieux. Chassée par la persécution des lieux que son cœur ne voudrait jamais quitter, elle est investie d'un ministère sacré, auprès d'un peuple particulièrement destiné par la Providence à devenir, comme elle, l'objet des prédilections divines. Les rivages de ce beau pays, qui devait s'appeler la France très chrétienne, étaient dignes de recevoir cette grande apôtre et tous ceux qui, dans sa compagnie, avaient été honorés de l'amitié du Sauveur. C'est là que la terre fut témoin des dernières joies de Madeleine, c'est là que se préparèrent pour elle d'éternels et incomparables honneurs.

Marie-Madeleine, après avoir pendant quelques années évangélisé la Provence, se retira à la Sainte-Baume. Ce fut son Calvaire, comme je vous l'ai dit ; ce fut aussi son Thabor. A la colombe qui gémissait dans les cavernes du rocher, le bien-aimé ne voulut pas ne laisser que des regrets et des larmes. Il députa vers elle ses anges qui, sept fois par jour, la transportaient sur les sommets ardus d'où l'on découvre la mer et d'où l'on voit mieux le ciel. A la mer, Madeleine envoyait son cœur, comme

pour retourner, bercée sur les flots azurés, aux lieux si pleins pour elle de chers souvenirs. Du ciel, elle attendait la visite de son bien-aimé. Et Jésus venait, plus doux, plus aimable, plus tendre qu'aux jours de sa vie mortelle, versant à grands flots dans son âme les consolations qui seules pouvaient lui faire attendre le jour de l'éternelle et inséparable union.

Ce jour arriva, après trente années d'exil. Par une radieuse matinée d'été, les anges vinrent en foule autour de la grotte où Madeleine était couchée, et d'une voix harmonieuse ils chantèrent : « L'hiver est passé; l'orage s'en va; levez-vous, hâtez-vous, ô bien-aimée, et venez. » Puis, portant en triomphe la chaste amante du Sauveur sur le bord de la voie romaine où l'attendait saint Maximin, ils assistèrent à sa dernière communion, entendirent son dernier soupir, et prirent sa belle âme pour l'emporter aux cieux.

Le corps de Madeleine restait sur le chemin, immobile et tellement consumé par la pénitence qu'il était devenu comme transparent. Saint Maximin l'emporta pieusement, et commença, en son honneur, ce culte presque sans

égal que les siècles nous ont transmis. Les ravages des nations barbares ne purent faire oublier celle à qui Jésus avait promis, malgré ses fautes, les perpétuels hommages de l'humanité chrétienne. Elle sortit plus glorieuse et plus aimée du secret où la tenait cachée la terreur des peuples. C'était au treizième siècle. Un ordre d'apôtres et de pénitents, l'ordre des Frères-Prêcheurs, naissait des entrailles déchirées de l'Église. Ce fut à lui qu'on confia la garde du tombeau de Madeleine et des lieux sanctifiés par sa pénitence et ses visions. Une basilique superbe s'éleva, comme une châsse immense, au-dessus des restes de l'amie du Sauveur. Les empereurs, les rois, les princes, les évêques, les prêtres, les religieux, les bourgeois, les pauvres gens y vinrent en foule. Le désert de la Sainte-Baume entendit la voix d'une infinité de pèlerins qui chantaient la gloire de la pécheresse réhabilitée par l'amour pénitent. Notre siècle, mes frères, a payé son tribut à cette gloire. Il y a dix ans, à pareille époque, sept évêques remettaient entre les mains des fils ressuscités de saint Dominique le magnifique reliquaire qui contenait les pré-

cieux restes de sainte Madeleine. Quand sa sainte tête fut montrée au peuple, l'enthousiasme éclata comme un orage, et des milliers de voix chantèrent : *Sancta Maria-Magdalena, ora pro nobis.* Jésus continuait à sa douce et chaste amie les largesses de sa miséricorde et de son amour.

O Madeleine! j'ai uni mes hommages à ceux des générations qui m'ont précédé dans la foi de Jésus-Christ et la vénération de vos vertus, j'ai baisé votre chef sacré, j'y ai adoré la trace ineffacée des doigts de votre bien-aimé, j'ai gravi les sentiers qui ont meurtri vos pieds, je me suis prosterné sur la roche nue où gisait votre corps exténué par la pénitence, j'ai pleuré là où vous avez pleuré et je vous ai demandé une grâce que je vous demande encore aujourd'hui pour tout ce peuple qui m'écoute. Obtenez-nous de Dieu la grâce de faire pénitence des fautes si nombreuses, et peut-être si honteuses, que nous avons commises ; non une pénitence timide qui se cache, pour feindre l'innocence, mais une pénitence hardie qui brave le mépris des hommes ; non une pénitence avare qui épargne l'expiation, mais une

pénitence généreuse qui rende à Dieu tous les biens que le péché lui a ravis.

O Dieu de Madeleine! accordez-nous la grâce de ne jamais ressembler à ces pharisiens qui méprisent les pécheurs et méconnaissent la vertu de leurs larmes. Arrêtez-nous sur les pentes du découragement et du désespoir où nous poussent les souvenirs trop amers de notre vie déshonorée. Soutenez-nous par une immense confiance en votre miséricorde infinie. O Jésus! maître adoré, vous avez absous Madeleine, cela nous donne espoir : *Qui Mariam absolvisti... mihi quoque spem dedisti.* Sans doute, nous n'attendons pas de vous les joies immenses dont vous avez rempli le cœur de votre amie, ni les grands honneurs dont vous l'avez comblée ; mais, au moins, touché de notre repentir, rendez-nous la grâce et la paix que nous avons perdues, afin que nous puissions marcher, dans l'humilité d'un cœur contrit, vers la demeure des joies et des honneurs éternels.

Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DU B. JEAN BERCHMANS

PANÉGYRIQUE DU B. JEAN BERCHMANS

Prêché dans la chapelle des Jésuites, à Rouen,
le 28 juin 1866.

Éminentissime Seigneur[1],
Mes Révérends Pères,
Mes Frères,

Ce n'est point la gloire d'un grand nom que nous célébrons aujourd'hui ; non plus cette vertu haute et hardie qui remplit le monde de son éclat et commande une admiration enthousiaste ; c'est un nom aimable dans sa simplicité, une de ces vertus obscures et presque inapparentes, que le monde accueille souvent par des dédains, un adolescent naïf et pur qui voulut se cacher à tous les regards, et dont cependant

1. Son Éminence le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen.

notre illustre saint Vincent de Paul écrivait à ses filles : « Il est à désirer que vous et moi ayons toujours les pensées et les sentiments du bienheureux Jean Berchmans, que je tiens pour un grand saint. »

Dans le champ de l'humanité, qu'il cultive avec amour, Dieu produit, en tout temps, mille et mille prodiges qui nous ravissent et nous arrachent ce cri du prophète : « Dieu est admirable en ses saints. *Mirabilis Deus in sanctis suis*[1]. » Mais il lui plaît de créer, parfois, d'humbles merveilles où, pour être plus cachée, sa puissance n'est pas moins féconde. Il choisit, de temps en temps, une plante délicate sur laquelle il répand silencieusement l'abondance de ses grâces : c'est son droit, car il est le maître absolu de ses dons. La plante qu'il a choisie se hâte de germer, elle monte, elle grandit, elle envoie partout les fertiles ondées d'une sève généreuse, et quand les autres commencent à peine à s'affermir, elle est déjà devenue le palmier superbe et couvert de fleurs qu'il faut transplanter dans les jar-

1. Psalm. LXVII.

dins célestes, l'arbre robuste qu'il faut placer avec honneur dans les constructions de la Jérusalem éternelle.

Or, en l'année 1599, dans une petite ville de Belgique, naissait et croissait une de ces plantes fragiles et privilégiées du Seigneur. C'était l'enfant d'un humble corroyeur, destiné à remplacer les nobles et vénérables Stanislas de Kostka et Louis de Gonzague qui venaient de mourir, et à réjouir encore une fois l'âge d'or de la Compagnie de Jésus. Sa vie fut courte et simple. J'y ai cherché quelques-uns de ces traits hardiment sublimes qui produisent les grands étonnements et viennent en aide à l'éloquence humaine, et je n'y ai trouvé qu'un développement tranquille, persévérant et toujours progressif de la grâce de Dieu. Ceux qui ne comprennent rien aux mystères de la vie spirituelle appelleront cela peut-être : la constance dans la médiocrité; mais l'Église, mieux formée à la science des âmes et des dons de Dieu, y a découvert une vertu héroïque qu'elle propose aujourd'hui à nos hommages. Fort de son témoignage, j'accepte avec joie la mission qui m'est échue de louer devant vous le très

modeste, très pur, très fervent et très angélique frère Jean Berchmans, scolastique de la Compagnie de Jésus. Mon sujet me dispense de faire, comme c'est l'habitude quand on loue les saints, la solennelle protestation de mon impuissance ; au contraire, je suis à l'aise dans cette vie si humble, si reposée, si aimable, si charmante. Elle me permet d'être simple et de vous dire simplement quel fut le caractère spécifique de la sainteté du bienheureux Jean Berchmans, et quels enseignements nous devons en retirer.

I

« La sainteté, dit saint Thomas, est comme une vertu générale qui s'empare des actes des autres vertus et les ordonne, avec empire, au bien suprême qui est Dieu : *Sanctitas... quamdam habet generalitatem secundum quam omnes virtutum actus per imperium ordinat ad bonum divinum*[1]. » Quand on l'analyse on y

1. *Summ. Theol.*, IIa IIæ P., quæst. 81, a. 8, ad. 1.

découvre deux éléments : la pureté et la fermeté, *munditiam et firmitatem*[1]. Non pas cette pureté restreinte, qui consiste dans l'exemption des souillures grossières d'un vice qu'on ne peut nommer sans rougir ; mais ce dégagement parfait des choses de la terre, qui permet à Dieu de s'appliquer à notre âme et notre âme de s'appliquer à Dieu. Les biens inférieurs nous sollicitent et nous attirent, et de leur mélange avec notre âme naît une souillure qui ternit son éclat et repousse les rayons du soleil éternel. Quiconque veut être conduit par la lumière céleste jusqu'aux sommets de la perfection, quiconque veut être saint, doit concevoir une profonde horreur pour toute espèce de faute, si légère qu'elle soit, et s'appliquer à produire en lui cet état que tous les maîtres de la vie mystique ont placé à l'origine de la sainteté, et qu'ils appellent la pureté de l'âme. Mais ce n'est là que le côté négatif de la sainteté. Après avoir purifié l'âme, et entouré d'une garde vigilante toutes les portes par où pénètrent en nous les attraits du monde inférieur,

1. *Summ. Theol.*, in c.

la sainteté s'empare de tout l'homme, de son esprit, de son cœur, de sa mémoire, de ses sens, et les tourne vers Dieu. Elle les tourne vers Dieu non pour un instant, mais pour toujours. Elle les étreint, les immobilise et les contraint de produire tous leurs actes, les grands et les petits, dans la direction du bien suprême qui, en se proposant comme dernier terme de notre vie, veut être aussi, conjointement avec notre volonté, l'universel principe de tout ce qui se fait en nous. C'est la fermeté, *firmitas*. Le vieil Aristote la considérait comme la condition essentielle de toute vertu. « Pour être vertueux, disait-il, il faut agir avec une immobile fermeté : *ad virtutem necesse est firmiter et immobiliter operari*[1] ; » mais combien plus, quand il faut ordonner toutes les vertus et tous leurs actes vers un but unique, sans jamais le perdre de vue, et sans jamais fléchir dans sa route autrement que par ces mouvements indélibérés, et en quelque sorte fatals, qui nous viennent de notre corruption native. Le saint affermit donc

1. II Ethic., cap. IV.

sa vie ; voilà pourquoi, dit saint Isidore dans son livre des Étymologies, les Latins l'ont appelé *sanctus*, comme s'ils avaient dit : *lege sancitus*, l'homme protégé par une loi inviolable. On appelait jadis saintes toutes les choses que la loi couvrait de sa protection, contre les violences et les profanations d'une main étrangère. Ainsi en est-il du chrétien qui veut être saint. La loi qui le protège, c'est la première grâce dont son active coopération développe tous les germes cachés, et l'inébranlable résolution qu'il a prise d'être tout à Dieu. Il voit s'évanouir de généreux desseins et s'écrouler de magnifiques entreprises ; des œuvres dont le monde était fier tombent en ruine autour de lui ; il en gémit, mais il demeure immobile. Le temps, ennemi acharné de notre constance, ne fait que l'affermir, jusqu'à ce qu'il puisse dire avec saint Paul : « Tout va bien. Je suis certain, maintenant, que ni la mort ni la vie ne pourront me séparer de l'amour de mon Dieu : *Certus sum quod neque mors neque vita me separabit a charitate Dei*[1].

1. Rom., cap. VIII, 38.

Voilà la sainteté, mes Frères : radicalement et fondamentalement, c'est une vertu générale qui saisit les actes des autres vertus et les ordonne au bien divin, c'est une vertu générale qui suppose la pureté de l'âme et la fermeté. La pureté, c'est-à-dire le dégagement parfait des biens inférieurs, l'exemption de toute souillure, la profonde horreur du péché. La fermeté, c'est-à-dire l'immobile et constante poursuite du dessein qui donne à Dieu tout notre être. Dieu permet, que, dans ces conditions, certaines natures, exceptionnellement douées, se livrent avec un emportement passionné à la pratique de telle ou telle vertu. Poussées par la grâce elles montent jusqu'au sublime, et nous effrayent par la singularité, on pourrait presque dire par l'extravagance de leurs actions. Dans les unes et dans les autres, nous admirons soit l'impétuosité de l'amour divin, soit l'inénarrable abjection d'une humilité qui se met aux pieds de tout le monde et ne demande que des mépris, soit la soif de la souffrance qui fait passer le corps humain par toutes les tortures de la pénitence, soit l'héroïque courage qui brave, pour l'amour

de Dieu, mille périls et mille morts, soit le zèle indomptable qui va chercher les âmes jusqu'aux extrémités de l'univers, soit la tendre compassion qui immole des vies fragiles au service des misérables. Mais, en même temps, Dieu veut que des vies plus uniformes nous ramènent à l'idée fondamentale de la sainteté, et telle fut la vie de notre bienheureux Jean Berchmans. Le caractère spécifique de sa vertu fut, si je puis m'exprimer ainsi, d'être tout uniment un saint, un saint à sa plus pure et plus simple expression. Parcourez sa biographie, vous y verrez dans l'ordre pratique le développement des définitions que je viens d'emprunter au Docteur angélique.

Il fut béni dès sa naissance et placé, par le jour même où il vint au monde, sous la protection de la sainte Vierge, qu'il devait particulièrement aimer et honorer. La grâce trouva sa nature préparée aux saintes habitudes de modestie, de douceur, de patience et d'amour qu'elle devait y produire. Rien n'est plus charmant que la tranquillité, la paix et l'aimable gaîté de son enfance ; il souriait à tous et savait déjà prendre, dans les petites contradictions, le

parti de se taire et de souffrir. Dès qu'il put prier, il s'adressa avec une tendre dévotion à Marie, qu'il considérait comme sa mère. On le voit, pieusement retiré dans une chapelle, réciter jusqu'à cinq et six fois de suite le chapelet. A l'âge de sept ans, il se levait avant le jour pour demander à Dieu d'ouvrir son esprit aux leçons de ses maîtres ; et à ceux qui lui demandaient pourquoi il était si matinal, il répondait : « Hé ! ne faut-il pas que je serve deux ou trois messes avant de me rendre à l'école ; quel meilleur moyen d'apprendre vite et bien ce qu'il me faut savoir ? »

Déjà, il était tout à Dieu et faisait tout pour Dieu. On ne saurait dire ni à quel jour, ni à quelle heure il se donna : tant sa vie est remplie de la grâce, tant on remarqua toujours en lui une profonde horreur pour toutes les occasions qui pouvaient compromettre sa vertu. La solitude, si aimée des âmes contemplatives, était comme la patrie de son âme ; la compagnie des hommes était pour lui un exil, et cependant il n'y apportait jamais cette tristesse maladive qu'on remarque en certaines natures qui ne savent jamais se posséder tout

entières. Il plaisait à tous, et par la grâce modeste de son visage, et par la sérénité de son front, et par la candeur de son regard, et par la virginale réserve de son maintien, et par l'aménité de ses paroles, et par les prévenances de sa charité. Sa présence était une séduction, en même temps qu'un avertissement plein de gravité pour ceux qui eussent voulu offenser Dieu devant lui.

Placé à l'âge de douze ans, au prix de grands sacrifices, chez des maîtres pieux et habiles, il s'y développa promptement. La vivacité de son esprit et la ténacité de sa mémoire ne favorisaient point en lui ces lâchetés si communes à l'enfance ; mais, plein de reconnaissance pour les dons de Dieu, il se croyait obligé à un plus grand zèle et à une plus grande application. Il était pauvre, et il n'en rougissait pas. Sa délicatesse savait récompenser, par les humbles services de la domesticité, la générosité dont il était l'objet de la part de ses maîtres. Toutefois, cette volontaire abjection ne l'exposait point au mépris de ses compagnons : tant il leur imposait le respect par ses vertus et les édifiait par

sa profonde piété. Ce fut pendant sa vie d'écolier que commença à se développer sa merveilleuse dévotion envers Jésus et sa très sainte Mère. Sa première communion, au dire de ceux qui le virent le visage enflammé de l'amour de Dieu approcher de la sainte table, fut un acte surhumain. Et depuis, chaque fois qu'il devait recevoir Notre-Seigneur, son cœur tressaillait d'allégresse, comme le cœur de l'épouse à l'approche de l'époux ; il allait à ses amis, les regardait avec des yeux pleins de feu, et s'écriait : — « C'est demain, mes amis, c'est demain les noces de l'Agneau ; » — et son amour s'épanchait en flots de paroles enthousiastes. Après la communion, il demeurait absorbé dans un recueillement semblable à celui des anges devant la majesté divine. Les âmes vulgaires ne savent pas apprécier l'immense bienfait de la présence de Dieu. Après quelques minutes d'une attention partagée par des distractions frivoles, elles se débarrassent de Jésus-Christ, comme on se débarrasse des importunités d'un fastidieux visiteur ; mais lui demeurait prosterné dans une longue action de grâces, qui durait quel-

quefois pendant trois heures et se prolongeait à travers toutes les actions de la journée. Arrivait-il en un pays, la première chose qu'il cherchait, c'était l'église, demeure de ses deux amours, Jésus et Marie.

Avec Jésus, il aimait Marie. — « C'est le culte de Marie, disait-il la veille de sa mort à un de ses amis, c'est le culte de Marie qui a été le principe et le fondement de ma vie spirituelle. » — A un autre, il écrivait : — « Il n'y a pour moi de sécurité que dans une vraie et filiale affection pour la Vierge Marie. » — Les rosaires, les couronnes, les petits offices, les oraisons jaculatoires, les pèlerinages étaient ses exercices privilégiés. Il traitait la Mère de son Dieu avec une familiarité enfantine. « Sainte Vierge, disait-il, il faut que vous m'accordiez telle grâce, j'en ai besoin. Vous aurez en récompense tant de chapelets, tant de mortifications ; » et puis il attachait un petit billet à l'image de la sainte Vierge, et attendait avec une douce confiance que sa prière fût exaucée. Sans cesse il avait à la bouche le nom de sa très sainte Mère et lui disait : « O Mère, je vous abandonne le

soin de ma perfection. » Marie ne fut point sourde à la voix de son enfant ; elle le combla de ses grâces, et, entre toutes les grâces, elle orna son cœur d'une pureté si parfaite, qu'il ignora toujours jusqu'au nom même des vices, malheureusement si familiers à la jeunesse. Pureté parfaite en même temps que pureté féconde, dont l'approche seule calmait l'orage des passions. Bien des âmes tourmentées ont avoué qu'il se dégageait de la personne du serviteur de Dieu comme des effluves mystérieuses, qui les apaisaient, à l'heure même où les violences de la tentation allaient triompher de leur faiblesse.

L'amour de Jean Berchmans pour Jésus et Marie n'était pas de ces amours intermittents, qui passent de la prodigalité capricieuse de leur tendresse à l'oubli. C'était un amour toujours occupé de ses chers objets. Il en rêvait pendant la nuit, et le jour, dans les actes vulgaires qui ne demandent que l'application du corps, il se laissait ravir. Ses compagnons disaient agréablement qu'il voyageait pendant ses repas. Il *voyageait*, en effet. Il voyageait de Bethléem à Nazareth, de Nazareth à Jéru-

salem, de Jérusalem au jardin d'agonie, du jardin d'agonie au prétoire, du prétoire au calvaire, du calvaire au cénacle. Il voyageait d'une plaie à une autre plaie de son Sauveur; il voyageait d'un mystère à un autre mystère ; il voyageait, et suivait partout sa Mère bien-aimée ; de ses joies à ses douleurs, de ses douleurs à ses triomphes. Il voyageait, comme le poète, sur les ailes de l'inspiration, et emprisonnait silencieusement sa pensée dans un rythme harmonieux ; puis, revenu de son voyage, il écrivait une amoureuse élégie sur le nom de Jésus : « Jésus ! Jésus ! si la muse me donnait cent bouches, toutes abreuvées de l'onde sacrée qui inspire les poètes, si le guide divin des chastes sœurs de Castalie me dictait ses chants, jamais, jamais, je ne pourrais redire les douceurs de ton nom. O nom de Jésus, le plus suave de tous les noms, frais et embaumé comme le souffle du printemps ! Les cieux, la terre, l'immensité des ondes connaissent ta demeure, ô source de félicité. Tu es plus doux que le miel de l'Hybla, plus doux que le parfum des lis, des violettes et des roses, plus doux que

les ondes parfumées qui s'échappent de la prairie, plus doux que les flots d'ambroisie qui coulent dans les veines fécondes de la nature... Salut à toi, vrai fils de Dieu, qui devance tous les âges, salut, nom béni entre tous les noms. Point de son plus merveilleux flatta nos oreilles, jamais pensée plus douce ne berça notre esprit. O nom de Jésus, souverain bonheur des mortels, source unique de notre salut. Jésus, principe et type de toutes choses, à toi les saluts de mon cœur, à toi la langue que tu m'as donnée pour chanter ton nom sacré. »

Or, mes Frères, en ces temps-là, une illustre et sainte compagnie avait pris pour devise et signe de ralliement le nom de Jésus. Jean Berchmans ne pouvait la connaître sans être attiré vers elle. Aussi, à peine les Jésuites parurent-ils à Malines où il faisait ses études, qu'il sentit naître sa vocation. Le travail n'en fut pas long, car il avait hâte d'être enrôlé sous la bannière de son bien-aimé, qui, dans ces temps de luttes contre l'hérésie et d'apostolats lointains, lui promettait le martyre, c'est-à-dire le plus cher objet de ses désirs.

Il avait dix-sept ans, quand il écrivit à ses parents la première lettre qui annonçait son dessein. Cette lettre tomba comme un coup de foudre sur les espérances de sa famille qu'elle ruinait de fond en comble, et le bienheureux eut à soutenir, pendant plusieurs mois, le double combat de l'affection et de l'intérêt. Mais cette noble et sublime parole échappée de son âme sainte : — « Rendez-moi à Dieu de qui vous m'avez reçu, » — triompha enfin de toutes les résistances. Le 24 septembre de l'an 1616, Jean Berchmans entrait au noviciat de la Compagnie de Jésus, deux ans après il faisait ses premiers vœux. Ce fut une fête pour lui, la plus grande des fêtes de la terre, avant celle où la mort lui apparut pour le moissonner et le jeter plein de mérites entre les bras de Dieu. Voici en quels termes il l'annonçait à son père : « Mon bien cher père, réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, moissonnez à pleines mains les joies solides du ciel, non les vaines joies de la terre. — Eh ! qu'y a-t-il donc? — Le voici : votre fils espère mourir le 25 de ce mois. — Mourir ? — Oui, mourir ; mais mourir au monde, mourir de la mort des saints.

O douce mort! O mort qui n'êtes pas une mort mais la vie la plus suave! Oui, que mon âme meure de cette mort des justes! Mais où? par quels tourments? Sur la croix de Jésus, avec Jésus; transpercée des trois clous de pauvreté, de chasteté et d'obéissance perpétuelles, elle mourra pour Jésus! Oh! qu'il est doux de mourir dans la Compagnie de Jésus, entre les bras de Jésus! Réjouissez-vous, mon bon, mon excellent père, votre fils vivra dans cette mort, il vivra heureux. Qu'y a-t-il donc de plus riant, qu'y a-t-il de plus agréable que de passer sa vie entre les bras d'un tel époux? Oh! puisse mon âme paraître dans la présence de son bien-aimé couverte de la précieuse robe des vertus qui la rendent belle à ses yeux! Puisse-t-elle avec amour offrir à l'adorable Trinité, à la bienheureuse Vierge et à tous les anges du paradis ce somptueux festin de mes vœux. »

Il fut offert ce somptueux festin des vœux, et l'âme de Jean Berchmans en sortit radieuse. Il avait dit en entrant dans la Compagnie : « Je veux devenir un saint, un grand saint. Comment concevoir, en effet, qu'on n'atteigne point

à une éminente sainteté avec tous les puissants moyens de salut dont la Compagnie dispose... Pas de choses extraordinaires, mais faisons les actions communes d'une manière non commune... Tout le mérite de nos actes vient de la parfaite union à Dieu. » Ces paroles sont le résumé des quelques années qui s'écoulèrent, depuis les premiers jours du noviciat du bienheureux jusqu'à sa mort. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit. Chaque jour, chaque instant nous donne le spectacle de la même humilité, de la même candeur, de la même innocence, de la même patience, de la même application sainte à l'étude, du même détachement, de la même amabilité, du même amour pour Jésus-Christ et pour sa très sainte Mère. Il aimait à populariser sa dévotion, surtout la dévotion du saint Rosaire, et un jour, prévenant la définition de l'Église, il écrivit et signa de son sang, dans la ferveur de son zèle filial, cette déclaration : « Moi, Jean Berchmans, enfant très indigne de la Compagnie de Jésus, je proteste à vous et à votre fils... que toujours et à jamais — à moins que l'Église ne définisse autrement — je soutiendrai votre immaculée

conception. En foi de quoi j'ai signé avec mon propre sang, et j'ai revêtu ce billet du sceau de la Compagnie. L'an 1621. »

A son amour pour Jésus-Christ et pour sa très sainte Mère, le bienheureux joignait un ardent amour pour sa Compagnie. Il ne l'appelait jamais que *sa chère Compagnie*, *sa sainte Compagnie*, *une Compagnie d'amour*, *une œuvre divine*. De là un respect profond de la règle, et en toutes choses, cette obéissance prompte, entière, généreuse et aveugle qu'on ne remarque que chez les grands saints.

L'heure du Seigneur était arrivée, et le juste, comme un arbre trop chargé de fruits, allait se pencher et mourir. Les supérieurs, qui savaient que Jean Berchmans désirait avec ardeur l'apostolat de la Chine, l'envoyèrent à Rome pour se préparer à ce laborieux et difficile ministère. Il partit le cœur content, et parcourut avec allégresse les trois cents lieues qui le rapprochaient, disait-il, de la terre de ses désirs. Par une mystérieuse disposition de la Providence, on le logea à Rome dans une chambre qu'avait occupée Louis de Gonzague; ce fut là qu'après deux ans à peine d'un tra-

vail opiniâtre, qui épuisa sa santé, il fut atteint de sa dernière maladie. Cette maladie n'était pas mortelle, au dire des hommes de l'art; mais Jésus-Christ voulait son aimable serviteur, la sainte Vierge voulait son enfant. Tous deux hâtaient silencieusement la dissolution de son corps; les prières, les mortifications, les vœux ne les arrêtèrent pas. Ce fut en vain qu'on s'empressa près de cet adolescent que tout le monde chérissait, en vain qu'on l'étreignit comme pour l'empêcher de partir, il s'en allait, et lui-même invoquait la mort qu'il avait chantée jadis dans ses poésies et tant de fois désirée. Les médecins, étonnés et confus de leur impuissance devant un mal que la science pouvait dompter, se mirent à pleurer et s'écrièrent, comme autrefois le grand Hippocrate près d'un malade illustre : — « Cet homme meurt par un coup de Dieu : *Hic moritur divinitus.* » — Le coup fut frappé, et le 13 août 1621, entouré de ses frères, pressant sur son cœur son crucifix, son rosaire et le livre de ses règles, et prononçant doucement les noms de Jésus et de Marie, Jean Berchmans rendit à Dieu sa belle âme.

Ne vous avais-je pas bien dit, mes Frères, que la vie de notre bienheureux était humble, reposée, aimable et charmante ; et que dans sa pieuse et simple uniformité elle nous ramenait à l'idée fondamentale de la sainteté ? Le péché n'y a pas de place, et le bienheureux avouait lui-même, la veille de sa mort, qu'il ne se souvenait pas d'en avoir commis un seul, même véniel, de propos délibéré, depuis son entrée en religion. D'un autre côté, la grâce se développe constamment sous l'active coopération d'une volonté inébranlable dans la poursuite du dessein qu'elle a formé de donner tout à Dieu. C'est la pureté d'âme et la fermeté, *munditia et firmitas*, les deux éléments constitutifs de la sainteté. Dieu est là, il ne se montre pas par ces jets éclantants qui éblouissent nos regards; mais sa présence est attestée par une lumière douce et constante, comme la présence du soleil à travers les blanches et frêles vapeurs qui tamisent ses rayons. Les contemporains de Jean Berchmans ne s'y sont pas trompés ; ils l'ont aimé et vénéré comme un ange du paradis ; ils ne l'appelaient jamais que l'angélique enfant. Ils disaient de son âme

transparente que Dieu l'avait ornée de cette grâce originelle que notre premier père perdit au jardin des délices. Ils se précipitèrent en foule sur son corps quand il eut rendu le dernier soupir, et se partagèrent ses vêtements comme des reliques précieuses; et, comme pour prophétiser ce qui s'accomplit aujourd'hui, ils déposèrent ses saintes dépouilles à l'endroit même où Louis de Gonzague attendit sa béatification. Dieu lui-même déchira tous les voiles qui retenaient captifs les flots de sa lumière, et, par de nombreuses révélations et d'admirables prodiges, il donna à son Église le droit d'inscrire son serviteur au catalogue des bienheureux.

N'êtes-vous pas étonnés de la gloire qui l'environne aujourd'hui? Ne vous semble-t-il pas que sa perfection fut égoïste, et ne vous demandez-vous pas à vous-mêmes ce qu'il a fait pour mériter, à titre de réciprocité, les hommages de l'Église ? — Donnez-moi encore quelques instants, je vais répondre à ces questions.

II

Toute vie sainte, si obscure et si retirée qu'elle soit en elle-même, est une vie utile à l'Église; car toute vie sainte envoie le trop-plein de ses mérites dans le trésor universel où les chrétiens vont puiser, à chaque instant, la rémission des peines dues à leurs péchés; toute vie sainte proteste contre nos lâchetés; toute vie sainte proclame la souveraine efficacité de la grâce de Dieu; toute vie sainte rapproche de nous, par ses traits caractéristiques, l'exemplaire de toute perfection, Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est assez pour créer un droit au culte public. Cependant si nous étudions avec soin l'histoire générale de l'humanité chrétienne, nous voyons que chaque vie sainte est à sa place, et que, par ses fécondes influences, elle correspond aux besoins de certains temps, de certaines sociétés, de certaines âmes: telle est la vie du bienheureux Jean Berchmans. Elle fut l'apologie vivante de la

règle de la Compagnie de Jésus, un encouragement à ce robuste esprit de corps qui la fait fleurir même au sein de la défiance et de la persécution, une cause cachée mais active de sa prodigieuse vitalité dans un de ses plus beaux siècles, une recommandation pour un de ses buts les plus chers, et pour vous, mes Frères, c'est une leçon perpétuelle de sainteté à la portée de tous.

Quand saint Ignace, au commencement du seizième siècle, entreprit de fonder un nouvel institut religieux, il jeta un regard sur le passé des ordres sacrés qui, jusque-là, avaient soutenu l'Église dans ses luttes contre l'erreur. La tradition des observances laborieuses et accablantes pour la chair y était constante, et semblait s'imposer à lui avec toute l'autorité des âges dont elle était revêtue. Cependant, après y avoir réfléchi devant Dieu, il ne crut pas devoir l'accepter. Les vieux athlètes commençaient à ployer sous un fardeau qui contrariait l'activité extérieure que réclamaient impérieusement les circonstances. Il voulait des troupes fraîches et disposées à combattre vaillamment et sans relâche les ennemis vomis

par l'enfer. Il suffisait, croyait-il, d'emprisonner la volonté par une obéissance plus étroite, calquée sur l'obéissance militaire, mais sanctifiée par la grâce, obéissance qui, en donnant plus d'unité à l'action multiple qu'il fallait déployer, protestait énergiquement contre l'esprit d'indépendance qui soufflait de toutes parts. Il affranchit donc résolument le corps des prescriptions qui peuvent l'affaiblir et le rendre moins propre au ministère actif de l'enseignement et de la prédication. Or, des esprits chagrins et jaloux, (il y en a partout et dans tous les temps), s'imaginèrent de crier au relâchement et à la substitution d'une vie facile et bourgeoise à la vie austère et pénitente des anciens ordres. C'était une nouveauté dangereuse, disait-on, qui rapprochant le religieux des séculiers tendrait à le confondre avec eux. Ignace ne se laissa point émouvoir. Il osa offrir sa règle à l'approbation de l'Église, et l'Église approuva. C'était assez, puisqu'on ne pouvait plus sans une témérité sacrilège accuser la sainteté du nouvel institut. Mais Dieu voulut faire mieux, et fermer lui-même la bouche à toutes les protestations de la ja-

lousie, de la malignité et du faux zèle. Il créa des prodiges rares, presque introuvables dans les anciens instituts. Il ne s'agit pas d'hommes vieillis comme Ignace et François de Borgia dans le gouvernement des âmes, d'hommes usés comme François Xavier, François Régis et François de Hiéronimo par les labeurs de l'apostolat, d'hommes esclaves des esclaves mêmes comme Pierre Claver, d'hommes martyrisés sur des plages lointaines, mais d'adolescents mourant à la fleur de l'âge, pleins de mérites et sanctifiés par la seule vertu des règles qu'ils ont fidèlement observées. Jean Berchmans est un de ces prodiges, prodige d'autant plus admirable qu'il a fait de l'observation de sa règle son œuvre capitale, qu'il en est devenu l'apologie vivante, et qu'on peut dire de lui qu'il est la règle incarnée, personnifiée, et recevant aujourd'hui un culte public.

Comme il aimait cette règle sainte, et comme il aimait la sainte Compagnie qui la lui avait donnée ! On a fait de cet amour de la Compagnie un thème de récriminations amères contre les Jésuites, et l'on se croit justifié à leur égard

de toutes ses haines, quand on leur a reproché leur esprit de corps. Chose étrange! Ceux qui insistent le plus sur ce reproche, ce sont les membres mêmes de ces corps honteux qui se cachent dans l'ombre et y travaillent à la destruction de l'ordre social. Attachés, par des convoitises maudites, à ces sociétés infernales qui leur promettent la curée du pouvoir et de la richesse publique, ils osent accuser le religieux d'aimer trop sa Compagnie. La Compagnie, mère féconde qui vous enfante à une nouvelle vie; la Compagnie, mère dévouée qui nourrit et votre esprit, et votre cœur, et votre corps; la Compagnie, mère vaillante qui vous donne des armes contre les ennemis de Dieu; la Compagnie, mère prévoyante qui vous sanctifie et vous promet une éternelle béatitude; la Compagnie, mère de tant de héros et de tant de saints; la Compagnie, couronnée de gloire et les mains pleines de bienfaits, comment ne l'aimeriez-vous pas, mes Révérends Pères? Ah! vous seriez bien ingrats! Continuez à prendre exemple sur vos saints, et entre tous sur le cher petit bienheureux que nous fêtons aujourd'hui. Dites-lui : « Ma chère

Compagnie, ma sainte Compagnie, Compagnie d'amour, œuvre divine, je veux t'aimer toujours. » Aimez-la dans ses joies et ses prospérités; mais, si on la soupçonne, aimez-la davantage; si on la calomnie, davantage encore; si on la maudit, davantage encore; si on la maltraite, davantage encore; si on la tue, davantage encore : elle est, vous le savez bien, de ces morts qui ressuscitent.

Elle a été frappée d'un coup terrible et elle s'est relevée triomphante, reprenant tous ses travaux. Un de ses plus chers est l'éducation de la jeunesse, et tout le monde sait avec quel zèle et quels fruits elle s'en acquitte. Partout où paraît la Compagnie, l'empressement public répond à son appel. Pourquoi cela ? — Ah c'est qu'elle a des recommandations qu'on ne voit nulle part. — J'ouvre les prospectus des maisons d'éducation et je lis : — Nourriture saine et abondante, — c'est déjà quelque chose, quand cela est vrai. — Latin, grec, allemand, anglais, musique, dessin, escrime, danse, gymnastique, — c'est davantage; avec cela on peut faire des pédants et des citoyens de mauvais ton. — Instruction religieuse;

c'est tout à fait bien ; avec cela on peut faire de bons chrétiens. Mais ce que la Compagnie ne met pas dans ses prospectus, et ce que personne ne doit ignorer, c'est que son éducation a fait des saints. Jean Berchmans était son élève avant d'être son enfant. Et combien d'autres jeunes gens, dont je n'ai pu lire la vie sans une profonde émotion et un pieux attendrissement. La famille est heureuse et confiante quand elle sait que ses enfants auront pour patrons des saints formés par les ancêtres spirituels de leurs maîtres.

Le bienheureux Jean Berchmans est donc pour vous, mes Révérends Pères, une apologie, un encouragement, une recommandation; mais j'ai dit encore que sa vie était une cause active, bien que cachée, de la prodigieuse vitalité de votre Compagnie pendant un de ses plus beaux temps. La fin du seizième siècle et le commencement du dix-septième siècle sont mémorables dans votre histoire. De Lugo et Bellarmin, revêtus de la pourpre romaine, Suarez, le plus modeste des hommes dans les splendeurs du génie, composaient alors leurs magnifiques ouvrages. Saint François

Régis et le Père Maunoir évangélisaient la France. Thomas Holland, Rodolphe Corby, Garnett, Oldcorne, Ogilbay tombaient glorieusement en Angleterre et en Écosse sous les coups du protestantisme. Machado, Spinola, Fonseca, de Angelis, de Couros, d'Acosta, Rubino, Mastrilli, l'apostat Ferreira lui-même étaient torturés au Japon, Jean de Britto au Maduré. Pierre Claver se faisait avec amour le serviteur des nègres, et mourait épuisé par les immolations de sa charité. Ricci imposait à la Chine l'autorité de son génie, et Adam Schall évangélisait le céleste empire. Toute l'Asie était prise dans les filets apostoliques de la Compagnie de Jésus, et le Nouveau-Monde se couvrait de réductions qui rappelaient les mœurs de la primitive Église. Ce spectacle est merveilleux, mais je suis étonné, mes Révérends Pères, de voir dans votre histoire générale que, parmi tant de noms illustres, Jean Berchmans n'ait qu'une mention de quatre lignes. C'est peut-être ainsi qu'il faut écrire quand on n'étudie que la superficie des faits; mais, en homme religieux, j'aime à me rendre compte des lois surnatu-

relles de l'histoire, et je me plais à croire que les petites vies de ces petits saints que le monde connaît à peine ne sont pas pour rien dans les grands mouvements d'une société. Je me plais à croire que, dans une famille de religieux, les âmes vraiment fécondes ne sont pas les plus agitées. Je me plais à croire qu'il y a des canaux mystérieux par où les mérites de ceux qui se sanctifient au fond d'une cellule vont rejoindre ceux qui se dépensent dans un ministère laborieux. Je me plais à croire que Jean Berchmans, qui priait sans cesse pour sa chère Compagnie, était présent, comme les anges que Dieu envoie au secours de l'humanité, près de tous ceux de ses frères qui avaient besoin de soutien. Je le vois, voyageant en esprit d'un pays à un autre pays, appelant l'Esprit-Saint sur les têtes des docteurs et des apôtres de sa Compagnie, et murmurant près de l'âme des martyrs ce suprême encouragement : — *Esto fidelis usque ad mortem*[1]. — Sois fidèle jusqu'à la mort. Je le vois, caché par sa modestie, dans toutes les gloires et les

1. Apoc., cap. II, 10.

triomphes de la Société de Jésus, jusqu'au jour où sera révélée par Dieu l'efficace et sublime influence de son intercession.

Je crois cela, je vois cela, mes Frères, parce que j'ai subi cette loi de la répartition latente des secours divins. Que de fois, odieux au ciel et à moi-même à cause de mes trop nombreuses et trop grandes iniquités, j'ai vu la grâce tomber de mes lèvres et de mon cœur dans l'âme des pécheurs; je n'étais, je le sentais bien, que l'instrument trivial d'une âme d'élite qui m'envoyait, je ne sais comment, le trop-plein de ses prières, de ses vertus et de ses mérites. N'enviez pas, je vous prie, mes Frères, ceux que Dieu appelle aux honneurs trop redoutables d'un ministère public, mais songez que vous-mêmes vous pouvez être, comme le bienheureux Jean Berchmans, par une vie sainte et cachée en Dieu, les causes actives du bien qui se fait dans le monde.

Pour cela votre règle est tracée par le pieux récit que vous venez d'entendre. Il n'est pas de ceux qui flattent notre curiosité et le naturel penchant qui nous attire vers les choses extraordinaires. Dans la vie des héros du

christianisme, comme dans la vie des héros de l'histoire humaine, nous aimons à rencontrer des actions d'éclat, et je ne sais quelle complication d'événements et d'épreuves qui empoignent notre âme et multiplient ses émotions ; mais est-ce bien pour notre édification? — Non, l'extraordinaire, ami des avidités de notre imagination, est souvent, presque toujours, l'ennemi de notre perfection. Il sert d'abri à nos lâchetés et de prétexte pour repousser la grâce de Dieu qui nous presse de nous sanctifier. Après avoir admiré les grands docteurs, les grands apôtres, les grands martyrs, les grands pénitents; après avoir vu autour d'eux des torrents de lumière et de sang, nous prenons la mesure de notre petite nature et nous déclarons hardiment que nous ne sommes pas appelés. Mais qu'aurez-vous à répondre au bienheureux adolescent qui vous dit aujourd'hui : « Pour être saint, et grand saint, ayez une profonde horreur du péché, faites les choses communes d'une manière non commune et cherchez tout le mérite de vos actions dans une parfaite union à Dieu. » Qu'avez-vous à répondre, dites-le moi.

Il ne vous demande pas des actes extraordinaires, de sublimes extravagances, mais ce que peut toute nature, moyennant la grâce de Dieu et un généreux dessein constamment et fermement conduit jusqu'à sa dernière éclosion. Sans sortir de votre état, vous pouvez comme lui vous donner tout à Dieu et aspirer comme lui à la vertu et à la gloire des saints.

Très pur, très modeste, très fervent, très aimable, très cher petit bienheureux, nous vous remercions de cette simple et bonne leçon que vous nous donnez, et maintenant que nous avons fini de vous louer, donnez-nous à tous votre bénédiction. Bénissez les fidèles qui viennent de m'écouter, inondez leur âme des parfums de vos vertus, pénétrez-les de l'efficacité de vos mérites, afin que, dans la vie modeste du siècle, ils puissent devenir les émules de votre perfection. Bénissez vos frères dont vous êtes la gloire et le soutien. Bénissez-moi afin que j'aime toujours mon saint Ordre comme vous avez aimé votre sainte Compagnie. Bénissez la Société de Jésus, bénissez l'Ordre de Saint-Dominique, afin que tous deux, dans une parfaite unité

de vues et une parfaite unité de cœurs, combattent les bons combats du Seigneur, aujourd'hui, demain et jusqu'au jour où, l'enfer triomphant du ciel, on verra, ce qui s'est déjà vu, couchés dans la poussière et empourprés par le sang du martyre, le froc blanc du Frère-Prêcheur près de la robe noire du Jésuite. Bénissez l'illustre et pieux Prélat qui gouverne ce diocèse; enfin, mettez vos mains très pures dans les mains vénérables qui vont s'étendre sur nous. Nous sommes à genoux, nous vous attendons.

UNE VILLE HÉROÏQUE

UNE VILLE HÉROÏQUE

Discours pour l'anniversaire de la défense de Châteaudun (Église de la Madeleine, 18 octobre 1871).

Justus es, Domine, et omnia judicia tua justa sunt... Quoniam non obedivimus præceptis tuis, ideo traditi sumus in direptionem, et captivitatem, et mortem, et in fabulam et in improperium omnibus gentibus.

« Vous êtes juste, Seigneur, et vos « jugements sont équitables... Parce que « nous n'avons pas obéi à vos saintes « lois, vous nous avez livrés au pillage, « à la captivité, à la mort, à la risée et « aux reproches des nations. »

(TOBIE, chap. III).

MESSIEURS,

La manifestation de ce jour nous rappelle une grande gloire et un grand deuil. Vous avez eu la pensée d'y associer l'Église, vous ne pouviez pas mieux faire, car non seulement l'Église sait honorer l'héroïsme et pleurer le malheur, mais, fidèle à son ministère, elle

sait tirer de tout ce qui nous rend fiers, comme de tout ce qui nous afflige, de salutaires leçons. Je viens, en son nom, rendre utile une solennité que vous rendez magnifique et touchante par votre concours, vos souvenirs et vos pieuses larmes. Permettez-moi donc de ne point me borner à un récit qui n'aurait d'autre résultat que de flatter l'amour-propre et de réveiller des tristesses stériles ; mais, puisque je suis un homme de Dieu, laissez-moi vous montrer Dieu dans les événements au milieu desquels l'admirable défense de Châteaudun a pris une place si glorieuse et si digne de mémoire.

Je commence.

I

Nous oublions vite nos folies, Messieurs, c'est le propre de notre caractère français ; cependant il est juste de nous rappeler la part que nous avons prise, par un mouvement d'opinion publique, aux origines de la der-

nière guerre, bien qu'il faille en faire peser sur d'autres la redoutable responsabilité. Nous eussions préféré la paix ; mais, dès que les hostilités furent déclarées, nos instincts militaires se réveillèrent, l'enthousiasme fit explosion. Quels chants ! quels cris ! quelles tumultueuses espérances ! et, disons-le, quelle indécente présomption ! Le départ était une fête ; déjà nous tenions l'ennemi sous nos pieds, nous envahissions son territoire, et franchissions en triomphateurs les portes de sa capitale ; le Rhin allemand devenait français, c'était l'affaire de quelques semaines.

Promptement, hélas ! il fallut s'apaiser. Après une misérable et burlesque escarmouche qui n'avait d'autre but que de satisfaire notre empressement, les mauvaises nouvelles se succèdent comme les coups d'un glas funèbre. Sous le couvert des forêts, d'immenses armées se sont avancées sans bruit. Elles surprennent et écrasent une de nos divisions à Wissembourg. Deux jours après, malgré les efforts chevaleresques du héros de Magenta, le premier corps en déroute quitte les plaines ensanglantées de Wœrth et de

Reischoffen. Forbach, Spikeren, nouveau désastre. Partout le nombre et la stratégie l'emportent sur la valeur mal réglée. Borny, Gravelotte, Saint-Privat ne peuvent dégager l'armée du Rhin, condamnée désormais à des efforts impuissants, jusqu'à ce qu'elle ait épuisé sa dernière bouchée de pain. Il ne reste plus qu'une ressource. Mac-Mahon, l'unique préoccupation des Allemands, Mac-Mahon est debout avec des débris et des recrues. Il veut se replier sur la capitale, la préserver de l'investissement en tenant la campagne sous ses forts ; mais un inexplicable entêtement le repousse vers le Nord. Il va à la rencontre d'une catastrophe, il le sait ; son grand cœur reste ferme et le maintient au péril, jusqu'à ce que blessé, après une série d'engagements meurtriers, il résigne son commandement. Alors le trouble se met dans les conseils, le désespoir dans les rangs ; notre dernière armée, meurtrie, rompue, sans tête, voit braquées autour d'elle les bouches de quatre cents canons. L'ennemi a fait un coup de maître ; il a coupé toutes les voies et rabattu dans le piège de Sedan une foule

égarée de quatre-vingt mille hommes, comme les traqueurs une compagnie de bêtes éperdues. Il faut se rendre. L'Empire sombre dans la honte, c'était juste ; mais au moment où s'écroulent les dernières espérances qu'avait soutenues l'impudence des fausses nouvelles, la France apprend avec stupeur que le gouvernement de la surprise vient d'être remplacé par une surprise, et que la nation confisquée passe aux mains de la Révolution.

Placé en face d'un pouvoir d'aventure, l'ennemi se montre intraitable ; on s'en console par des phrases orgueilleuses, aujourd'hui admirées, demain méprisées comme elles le méritent. La défense à outrance est proclamée, ce qui n'empêche pas maintes villes d'ouvrir tranquillement leurs portes, et de montrer le chemin de Paris aux lourds et innombrables bataillons qui les traversent et vont droit à leur but. C'est fait, la capitale est investie, l'armée allemande va opérer dans ses alentours ; chaque jour on apprend en tremblant quelqu'un de ses méfaits, un pillage, un incendie, un assassinat ; par-dessus tous les récits, un cri lugubre retentit : Strasbourg

a capitulé! Plus libre de ses mouvements, l'ennemi étend l'invasion; Orléans est pris; les riches plaines de la Beauce sont inondées.

Je me replie vers vous, Messieurs, j'entre dans votre ville et je la vois en proie à une douloureuse anxiété. Elle veut, elle ne veut pas; elle abdique, elle se ravise. La contradiction des nouvelles augmente son trouble et sa confusion. Cependant le péril est certain. Une nuée d'éclaireurs parcourt la campagne. Lutz a reçu leur visite et va bientôt brûler. Varize et Civry sont en feu; ils paient d'un désastre immense leur courageuse résistance. Plus près, voici la fumée de Menainville et de Bassonville, puis, dans le ciel, une rougeur sinistre, reflet de la vengeance et présage du sort qui menace Châteaudun, si Châteaudun se défend.

Qu'allez-vous faire, Messieurs? Le pillage, l'incendie, la mort sont à vos portes. Les prudents enseignent qu'une ville ouverte doit se laisser rançonner sans mot dire, et que toute défense de sa part est folie. Moi, j'estime qu'il est une folie proche parente de l'héroïsme, pareillement qu'il est une prudence fille de la

lâcheté. Trop de villes ont été prudentes ; l'évidente satisfaction avec laquelle l'ennemi les a traversées me semble démontrer qu'une défense eût retardé sa marche, contrarié ses opérations et peut-être empêché ces mouvements circulaires et ces concentrations qui nous furent si funestes.

Mais, bref, quoi que pensent et conseillent les prudents, vous avez combattu, Messieurs, et la France a pensé que c'était pour vous un immortel honneur, que vous avez bien mérité de la patrie. Le 18 octobre, date funèbre dans votre histoire, est aussi une date glorieuse.

Le 18 octobre, quelle journée ! Après une matinée paisible, l'alarme se répand tout à coup dans les rues et les maisons. L'ennemi approche, le voici ! Les cloches, les tambours, les clairons appellent aux armes, la fièvre s'empare des combattants. Contre douze mille, ils sont douze cents, dépourvus d'artillerie et n'ayant pour se protéger que des barricades construites à la hâte. Tout de même ils tiendront. Le bombardement commence sans sommation, c'est une habitude allemande. Trente bouches à feu vomissent sur tous les

points des bombes incendiaires ; églises, hospice, ambulance, on n'épargne rien ; il n'y a plus de droit des gens. Mais, du sein de la ville, une fusillade ardente et sûre répond à cet orage. Hardis jusqu'à la témérité, les chefs eux-mêmes tirent à découvert pour encourager leurs hommes. Plusieurs succombent, on les remplace. Gardes nationaux et francs-tireurs rivalisent d'audace, pendant que les pompiers, au milieu d'une pluie de projectiles, s'efforcent d'éteindre les incendies qui commencent et que, au péril de sa vie, le maire, assisté de deux membres de la municipalité, veille sur l'Hôtel-de-Ville. Je ne veux point nommer ici ceux qui se sont distingués ; qu'ils soient morts, qu'ils aient survécu ; j'aurais peur de commettre involontairement quelque injustice, dussé-je n'oublier qu'un seul des noms qui sont écrits dans vos mémoires et dans vos cœurs.

Enfin, il faut céder au nombre, mais non pas sans un combat de rues dans lequel l'ennemi, deux fois repoussé, jonche le terrain de ses cadavres, et qui se termine par une merveilleuse retraite.

L'affaire est finie. Elle nous a coûté vingt-six morts et une quarantaine de blessés ; de l'autre côté, deux mille hommes hors de combat. Deux mille hommes ! c'est un crime horrible, Messieurs, il va falloir payer cela. A tout autre vainqueur, votre courage eût commandé la pitié, le respect, l'admiration. L'Allemand ne connaît point ces tendresses et n'a point ces sentiments désintéressés ; la peur de pareilles rencontres lui commande la vengeance ; il s'y met d'une manière atroce, digne des plus mauvais jours de la barbarie. Ces soldats étouffés par une discipline de fer ont besoin d'une compensation. Le massacre par ordre les console des brutalités dont ils sont victimes. Les voilà à la besogne ; les portes cèdent sous leurs coups, ils chassent les habitants à la baïonnette et incendient leurs maisons avec une infernale méthode qui éloigne l'excuse de ces emportements auxquels se livre d'ordinaire la passion. Ils vont priver de leurs dernières ressources des pauvres qui n'ont pris aucune part à la défense ; c'est égal, ils brûlent. On les supplie, on les conjure avec des larmes, on leur fait des promesses ; rien

ne les émeut, ils brûlent. Des vieillards, des infirmes, des femmes, des enfants vont périr dans leurs lits ou dans les caves ; qu'importe ? Ils brûlent. Là où l'on a contenté leur voracité, ils brûlent. Le plaisir du manger tient une large place dans leur vie, mais pour eux une volupté plus grande, c'est le bruit des écroulements et la plainte des désespérés. Chose horrible, hideuse ! des généraux, des princes même, descendent, comme de vulgaires bandits, au rôle d'incendiaires ; le feu est une solennité qui complète leurs victoires. « Admirable spectacle, s'écrient-ils, qu'une ville en flammes ! Il faut que ce soit le sort de la France entière, que femmes, enfants, vieillards, tout y passe. » Ces paroles ont été dites, Messieurs, devant cent quatre-vingt-dix-sept maisons brûlées à la main, en réjouissance de la glorieuse journée où les vainqueurs étaient dix contre un. Après l'incendie, le pillage ; après le pillage, l'assassinat ; pour couronner tout cela, l'orgie ! Elle dure deux jours entiers, après quoi les barbares s'éclipsent sous le coup d'une alerte. La ville, livrée à elle-même, va pouvoir mesurer l'étendue de ses désas-

tres. Rien de plus tragique : partout des décombres fumants, des murs qui s'écroulent, des fers qui se tordent encore, des mobiliers, l'unique richesse d'une foule de travailleurs, entièrement réduits en cendres, et, sous cet amas de ruines, des os humains calcinés. On doit s'attendre à des larmes, des gémissements, des cris de colère ; rien de tout cela. La douleur de Châteaudun est digne comme fut grand son courage. Un légitime orgueil suspend ces sentiments tumultueux qui agitent le cœur de l'homme après une catastrophe. On pleurera plus tard, maintenant il faut être impassible et fier ; on s'est bien défendu.

Oui, nobles citoyens, vous vous êtes bien défendus. N'écoutez pas ceux qui, pour s'excuser d'avoir été trop coulants sur la résistance, vous accusent d'une sauvage témérité ; ne tenez aucun compte des louanges emphatiques et des grotesques fanfaronnades de ceux qui, loin du péril, perdaient leur temps en rixes honteuses ; mais soyez glorieux du témoignage de votre conscience ; soyez glorieux des sympathies, de l'admiration et

des larmes de ceux qui ont souffert. Les défenseurs de Saint-Quentin sont venus vous rendre hommage, il savent ce que c'est que le courage malheureux. Que de fois j'ai entendu dire dans une ville aujourd'hui captive : « Honneur à Châteaudun ! honneur à Saint-Quentin ! Pourquoi n'a-t-on pas partout imité leur exemple ? pourquoi leur dévouement a-t-il été inutile ? »

Messieurs, jamais le dévouement n'est inutile. Quoi qu'il arrive, il est beau pour une ville d'accomplir un devoir sacré, de laisser à l'avenir une noble et salutaire leçon, d'acquérir un nom illustre, enfin, d'avoir dans son histoire une page comme celle que vous avez écrite avec votre sang. Honorez donc vos morts après les avoir pleurés, vous en avez bien le droit. Couvrez-les d'un monument qui raconte à vos enfants votre héroïque défense et transmette à la postérité ce témoignage de votre valeur : Châteaudun a bien mérité de la patrie.

Un orateur profane s'arrêterait ici, Messieurs, et il aurait raison. Moi, j'ai à remplir mon devoir d'homme de Dieu, et à vous mon-

trer dans vos ruines, non plus les preuves de votre héroïsme, mais les cicatrices de nos péchés.

II

Messieurs, vous êtes trop bons Français pour oublier que le désastre de vos foyers domestiques n'est qu'un épisode dans le désastre de la patrie. Hontes, violences, dépouillements, ruines, massacres, rien ne nous a été épargné. Notre malheur est si grand que nous faisons pitié aux peuples qui nous entourent ; pitié importune, plus difficile à endurer que nos maux eux-mêmes.

A ces maux notre âme anxieuse cherche des remèdes, et voici que les beaux parleurs et les philosophes d'occasion nous proposent je ne sais quelle patience hautaine, fille de l'orgueil et de la présomption, qui trompe l'homme malheureux et laisse passer stériles, sur sa vie désolée, les flots amers de la douleur. Ignorants, aveugles, insensés ! Faire les

grands et les dédaigneux au milieu de pareilles calamités, admirer avec une vaine confiance ce reste de sève qui agite encore les membres de la France mutilée, est-ce que cela peut détourner les coups de la force mystérieuse qui nous poursuit et nous accable ? Soyons donc sages, et pour faire face à nos malheurs sachons d'où ils viennent.

Hélas ! rien de plus étrange et de plus navrant que les méprises et l'aveuglement de l'esprit public à cet égard. Rivé à des causes subalternes, il donne au monde entier le ridicule spectacle des querelles de partis, et nous fait assister à un quotidien échange de récriminations et d'injures, dont les honnêtes gens ne recueillent qu'un profond dégoût et un immense découragement. Que nous ayons été victimes d'un régime exécrable ; tenus par lui à l'écart des affaires publiques que malmenaient une légion d'intrigants faméliques ; endormis dans une fausse sécurité, quand nous n'étions pas subitement réveillés par de fausses alertes ; corrompus à dessein pour être plus souples ; savamment conduits à étouffer, dans l'enivrement de la prospé-

rité et du plaisir, les sentiments patriotiques qui furent jadis notre ferme soutien dans les combats ; trompés par des victoires ruineuses qui nous isolaient ; sacrifiés par un dernier coup à des susceptibilités puériles, à des rêves insensés, à des compétitions misérables ; c'est vrai. Qu'il y ait eu contre le pouvoir que l'on appelait fort une incessante conspiration d'ambitieux et d'incapables ; que cette conspiration se soit exprimée par une opposition systématique à toutes les précautions militaires qui eussent assuré, dit-on, nos victoires ; que, devenue triomphante, elle ait substitué, en présence de l'ennemi, les intérêts de parti aux intérêts du pays ; qu'elle ait aggravé ainsi notre déshonneur et nos charges ; c'est vrai encore ; mais rien de tout cela ne saurait nous expliquer l'habileté surhumaine et la savante méthode qui ont ourdi la trame de nos infortunes nationales. Tout âme clairvoyante, dans des effets si grands, si soudains, si parfaitement d'accord avec notre perversité, doit reconnaître cette force mystérieuse dont j'ai parlé tout à l'heure. C'est Dieu, Messieurs : Dieu, le patient, le fort, le vengeur. Il atten-

dait son heure ; son heure venue, il a frappé avec cette irrésistible colère que conduit toujours la sagesse.

Laissons donc aux chroniqueurs vulgaires, qui se permettent de philosopher en racontant nos infortunes, le soin de ménager notre amour-propre et d'endormir notre indifférence; compromis eux-mêmes dans les prévarications publiques, ils n'ont ni la force ni le courage de faire davantage; mais nous! apôtres du vrai, censeurs de l'iniquité, nous, chargés, par état, d'importuner les âmes coupables et de leur annoncer les jugements du Ciel, nous, qui, dans ces temps qu'on appelait heureux, n'avons pas cessé de condamner et de prophétiser, nous, dont la parole a plus d'une fois rencontré les protestations des corrompus et des timides, nous!... nous ne pouvons pas taire les véritables causes de nos malheurs.

Chaque homme a ses démêlés avec la Providence, et souvent ces démêlés ne se terminent que dans une autre vie. A des prospérités scandaleuses succèdent alors des malheurs effroyables qui demeurent un mystère, jus-

qu'au jour des révélations éternelles. Mais les peuples, n'ayant pas d'autre existence que celle dont les phases variées se déroulent aux yeux de l'histoire, doivent voir s'accomplir ici-bas leurs destinées. Tous les crimes privés qui, en s'accumulant deviennent un crime public, reçoivent, en temps opportun, la visite de la justice divine. C'est particulièrement à l'égard des nations aimées que cette justice se montre plus sévère, parce que leur péché s'accroît en proportion des bénédictions dont elles ont été comblées.

« O Dieu, s'écriait Moïse priant pour Israël, ce peuple a commis le plus grand des péchés ; *peccavit populus iste peccatum maximum*[1] » ; et le vieux Tobie dans les douleurs de l'exil : « Nous avons violé toutes les lois, c'est pour cela que nous avons été livrés au pillage, à la captivité et à la mort, à la risée et aux reproches des nations. *Non obedivimus, ideo traditi sumus in dereptionem, in captivatem et mortem, et in fabulam et in improperium omnibus gentibus.* » Aujourd'hui, Messieurs,

1. Exod., cap. XXXII, 31.

Israël c'est la France. Déchirons d'une main hardie le voile dont elle couvre sa conscience impénitente, disons-lui ses péchés, afin qu'elle en comprenne le châtiment. — Elle a outragé la majesté de Dieu, elle a profané les jours saints, elle a trahi l'Église, elle a conspiré contre l'ordre social, elle a déshonoré et amoindri la famille, elle s'est énervée et avilie pas l'abus des jouissances et des plaisirs. Tant de crimes ont préparé, avec son impuissance dans le péril, les terribles revendications de la justice divine.

Il y a eu de tout temps des blasphémateurs; jamais, que je sache, aucune époque n'a produit, autant que la nôtre, ce fruit maudit de la science pervertie et de l'ignorance orgueilleuse. Aux attaques partielles, qui épuisaient les efforts des siècles passés, a succédé une guerre générale contre toutes les vérités qui dominent et régissent les régions inférieures où s'exerce l'expérimentation des sens. Dieu séparé du monde et condamné à une paresseuse contemplation de sa beauté, Dieu confondu avec tous les êtres et emporté dans les fluctuations de leur existence, Dieu successive-

ment dépouillé de tous ses attributs essentiels pour devenir un être progressif, Dieu définitivement contenu dans les rivages de la matière, Dieu réduit à n'être plus qu'une idée, qu'un mot, Dieu supprimé comme rétrograde et antihumanitaire, et, sous le coup de cette suppression, l'âme, la morale, la vertu, la religion, la vie future s'écroulant : tel est, Messieurs, le résumé des blasphèmes qui, depuis trente ans surtout, retentissent aux oreilles de la jeunesse et du peuple. Les protestations de l'Église n'ont pas pu les empêcher de tracer leur sillon dans les âmes, car des mains mêmes d'où devait venir la répression descendaient les récompenses et les honneurs. Les meilleures chaires et les plus gros traitements étaient réservés à l'impiété la plus hardie; à la veille de nos désastres nous avons vu se dresser, par ordre, la statue de celui qui poussa contre le christianisme ce cri de guerre trop bien obéi : Écrasons l'infâme. C'était ainsi qu'on appelait la bénédiction du Ciel sur nos armes. Après cela, est-il étonnant qu'on n'entende plus sortir de la bouche d'une foule de gens que des imprécations horribles, et que

la vie publique soit devenue, par son grossier matérialisme, un blasphème en actions ?

Si Dieu n'est pas, pourquoi lui faire une place dans notre existence ? Il s'est réservé un jour par semaine, jour de fête populaire qui suspend les travaux et prépare les âmes, trop fatiguées des étreintes de la matière, au repos, aux contemplations et aux cantiques de la fête éternelle. Des nations infidèles à la doctrine catholique respectent encore cette loi mystérieuse, profonde, salutaire; chez nous, les temples presque déserts et, à leurs portes, l'agitation de notre vie attestent qu'il n'y a plus de dimanche, plus de halte dans le travail et la fatigue. Apre au gain, l'homme accapare tout le temps qui mesure sa vie, à moins que, par une monstrueuse substitution, il ne consacre au dieu de la débauche le lendemain du jour saint qu'il a profané.

Une si grande impiété envers Dieu ne peut laisser subsister le respect de l'Église. Autrefois, nous nous faisions gloire d'être ses fils aînés et les champions de son honneur ; quelques âmes choisies ont recueilli, de nos jours, cette succession, mais la masse, systématique-

ment corrompue, a fermé l'oreille à la voix maternelle de l'Église et s'est laissé engager dans une sourde persécution qui semble l'avoir amenée au penchant de sa ruine. Le dépouillement et l'esclavage dont elle est aujourd'hui victime, dans la personne de son chef, un pouvoir hypocrite les a préparés de longue main. Ses solennelles assurances, le mouvement qu'il s'est donné pour satisfaire l'opinion catholique n'étaient, nous le savons maintenant, que des feintes sous lesquelles il cachait son dessein, et de ce dessein la France était complice par les encouragements qu'elle prodiguait aux hostilités de la presse et des hommes d'État.

Du reste, cette conduite était le fruit naturel des tristes principes pour lesquels nous professons, plus par habitude que par conviction, une admiration ridicule. Nous avons voulu reconstruire l'ordre social, nous n'avons fait que ruiner ses fondements. N'est-ce pas chez nous qu'on rencontre cet amour effréné de la liberté qui ignore les limites de la licence ? chez nous qu'on voit l'autorité avilie refuser systématiquement l'alliance et l'appui

de l'autorité de Dieu? chez nous qu'on proclame, sans explications et sans réserves, la souveraineté des masses, souveraineté imbécile autant qu'impie, qui détruit la sainteté des serments, maintient la révolution en permanence, et fait passer toute une nation des mains de l'aventurier qui l'exploite, aux mains des intrigants et des fous qui compromettent son existence? Aussi, sommes-nous devenus une vile matière d'expérimentation pour les agitateurs cosmopolites et un objet de défiance pour les pouvoirs réguliers. Ajoutez que, dans nos théories comme dans la pratique de nos relations internationales, nous avons depuis longtemps remplacé le culte de la justice par l'adoration du succès et des faits accomplis, nous condamnant à subir, au jour de nos revers, le contre-coup fatal de cette grande iniquité.

Encore s'il restait à nos foyers l'amour fidèle et le respect de la nature d'où sortent les familles nombreuses et les fortes races! mais, hélas! le monde a des pardons faciles pour les trahisons domestiques, et partout des calculs d'intérêt ou des terreurs égoïstes

étouffent la vie dans son germe : au lieu de se réjouir comme l'arbre fertile de la multitude de ses fruits, l'homme se fait une gloire des retranchements sacrilèges qui appauvrissent sa postérité et dépeuplent son pays.

Et pourquoi cela, Messieurs ? parce que l'on veut s'épargner de la peine, jouir promptement, jouir beaucoup, et transmettre une existence facile à des enfants plus empressés d'être des viveurs que des travailleurs. Moins nombreux ils sont au partage, plus vite ils sont au plaisir. Ils y oublient le devoir, tuent les sentiments généreux et tarissent dans la débauche la vie qu'attend une autre génération.

De l'abîme de nos maux un cri s'est échappé : Trahison ! On ne pouvait pas croire que nous fussions vaincus sans avoir été livrés. Le traître, Messieurs, c'est la nation qui se plaint. Si nous nous sommes trouvés tout à coup sans direction à la merci de l'esprit de parti, s'il a été difficile de rencontrer des hommes, plus difficile encore de les soumettre aux salutaires rigueurs de la discipline militaire, si le commandement a été nul,

l'obéissance plus nulle encore, si l'égoïsme a ouvert tant de villes à l'ennemi et accéléré sa marche, si tant de grêles jeunes gens ignoraient l'art sacré de mourir avec honneur, c'est notre faute, notre très grande faute. Toutefois la chance eût été moins funeste, si nous n'eussions mérité, par nos attaques directes contre Dieu, les trahisons de sa justice. Oui, nous avons été livrés, *traditi sumus*. Après avoir patiemment attendu, Dieu a mis la main sur l'homme et sur le peuple qu'il fallait pour nous châtier.

L'homme rêve pour lui-même une gloire sans précédent, pour sa race une unité gigantesque. Il veut créer au centre de l'Europe un peuple immense, capable de tout écraser, qu'il se penche à droite ou à gauche. Patient scrutateur des faiblesses de ceux qu'il veut opprimer, il en suit toutes les phases et frappe à son heure. Sceptique, du reste, et sans conscience, rompu à l'espionnage, respirant, sans étouffer, l'air méphitique de la trahison, habile à mentir autant qu'à feindre l'innocence, possédant l'art infernal de se faire provoquer et de passer pour victime, enhardi par un

premier succès au point de ne plus croire à un échec, hautain, dur, inflexible, ne cédant rien, faisant de sa volonté le droit, poussant aux cruautés, impudent jusqu'à les excuser. Méphistophélès doublé d'Attila.

Aux ordres de cet homme, un peuple qui porte à son flanc la blessure d'Iéna et auquel on a fait espérer une revanche, depuis ce temps toujours en armes, nombreux parce qu'il ignore l'odieux mystère qui déshonore et dépeuple nos familles, respectueux pour l'autorité, souple entre ses mains, façonné à la discipline, masse énorme et compacte au service de la mécanique, capable d'obéir jusqu'à l'oubli de toute crainte pour lui-même et aussi de toute pitié pour les autres, étranger aux délicatesses de l'honneur, sans conscience de ce qui est vil, rapace comme tous les affamés, oubliant, si on les lui commande, que le vol et l'assassinat sont des crimes, trop valet pour ne pas imiter ses maîtres.

Voilà, Messieurs, les verges de la justice divine. Pendant six mois elles ont frappé à coups redoublés. Nous leur avons demandé grâce, mais elles pèsent encore

sur nos épaules meurtries. Dieu a vengé sa gloire.

En vain nous ferons les entendus et chercherons à nous distraire du divin dans nos malheurs par des suppositions ; les suppositions se retournent contre nous. Qu'avez-vous à dire? ou plutôt que dites-vous? — Vous dites : — Si nous avions tenu compte des informations qui nous étaient données par des hommes sincères, si nous n'avions pas poussé les susceptibilités à outrance, si nous avions mesuré nos forces, la guerre était évitée. Si tel général ne s'était pas laissé surprendre, si tel autre était arrivé à l'appel du canon, Wœrth n'était plus qu'une bataille douteuse. — Si l'on eût combattu plus à fond, Gravelotte devenait un triomphe et la plus belle armée du monde n'eût pas été réduite à l'impuissance. — Si l'on eût multiplié les résistances partielles, la marche de l'ennemi eût été retardée. — Si, au lieu de tenter l'aventure du Nord, on se fût replié vers le centre, Paris eût sauvé la France. — Même après Sedan, si les hommes de parti avaient écouté les inspirations du patriotisme plutôt que

celles de la haine et de l'ambition, si l'ennemi avait eu en face de lui une assemblée respectable et non un groupe d'aventuriers, la paix eût été faite dans de meilleures conditions. — Si les avocats devenus dictateurs avaient songé à la France plutôt qu'à leur problématique République, s'ils n'avaient eu la sottise de se transformer en hommes de guerre, nos dernières armées, encore debout, nous eussent épargné, peut-être, la honte et les duretés qu'il a fallu subir!

Si! si! si! — Mais ne voyez-vous pas, Messieurs, que c'est précisément à cette incompréhensible accumulation de négligences, de faiblesses, de terreurs, de méprises, d'erreurs, d'aveuglements, de trouble, de folie, que se reconnaît la main de Dieu. Tout ne peut manquer à la fois, si le maître de la vie n'aveugle jusqu'à la démence ceux qu'il veut perdre : *Quos vult perdere Deus dementat.* Les impies blasphémaient encore son nom et le chassaient des lieux où l'on instruit l'enfance, pendant qu'il sévissait, et on les laissait faire; mais les bonnes gens, hébétés par tant de catastrophes, s'écriaient

dans leur langue naïve : *On dira ce qu'on voudra, ça n'est pas naturel.* Non, pas naturelle la foudroyante soudaineté de tous ces écrasements, pas naturelle non plus la savante appropriation des châtiments à nos péchés.

Nous avons outragé la sainte majesté de Dieu, et voilà que la bouche de l'hérétique qui nous foule aux pieds publie sa gloire. Étonné de sa bonne fortune, il se croit obligé de reconnaître qu'il n'est qu'un vengeur entre les mains d'un offensé. Nos blasphèmes étaient fils de notre orgueil, et voilà que nous plions sous le faix d'une humiliation sans exemple. On a vu des massacres immenses, mais toutes les forces vives d'une nation prises, comme dans un filet, par troupes de quatre-vingt et cent mille, c'est unique dans l'histoire.

Nous avons refusé de célébrer les joyeuses fêtes auxquelles Dieu nous conviait, et voilà qu'il faut célébrer de lugubres anniversaires, nous avons violé la loi du repos sacré, et voilà que nous sommes condamnés par l'incertitude de notre situation à des chômages ruineux.

Nous avons abandonné l'Église qui comptait sur notre protection, et tous les peuples nous abandonnent à l'heure du péril ; selon la mesure de notre trahison notre malheur s'aggrave ; chaque date a son funeste écho dans la guerre. Le jour où nos soldats quittent Rome, notre première division est écrasée ; le jour où nos vaisseaux s'éloignent des rivages de l'Italie, la bataille de Wœrth est perdue ; le jour où le territoire de l'Église est envahi, l'Empire sombre à Sedan et entraîne quatre-vingt mille hommes dans sa chute ; le jour où Rome est prise, Paris est investi.

Nous avons conspiré contre toute autorité, et voilà que, après avoir donné au monde le spectacle d'un peuple sans tête, victime d'une anarchie déguisée, nous sommes à la merci des tyranniques exigences de nos vainqueurs.

Au sein de ces familles où l'on prenait des mesures abjectes contre la vie, il y a maintenant des douleurs inconsolables et d'irréparables absences.

Enfin, ces richesses dont nous abusions pour jouir et nous corrompre, elles passent aux mains des ravisseurs.

O mon Dieu! j'ai cru qu'on ouvrirait les yeux devant une si évidente manifestation de vos justes et sages colères ; j'ai cru que la voix du peuple prévaricateur s'élèverait vers le ciel pour demander pardon ; mais je n'ai rien entendu et vous avez laissé faire. Alors, aux horreurs de la guerre sont venus s'ajouter les opprobres et le deuil d'une lutte fratricide, Français contre Français nous nous sommes disputé les restes d'un pouvoir déconsidéré. Après l'œuvre des barbares, il faut pleurer l'œuvre des bandits. La grande légion des misérables a tiré les conséquences des doctrines impies qui l'ont pervertie ; instruite à mépriser Dieu, elle s'est mise à sa place ; fatiguée de souffrir sans consolation, elle a voulu tout avoir pour jouir à son tour. La ville superbe est tombée en son pouvoir. — Paris !

Tout ce qui a été dit de l'odieuse Babylone peut être dit de son orgueil, de son luxe, de sa corruption. Bâtie au mépris des saintes lois de Dieu, elle est devenue immense. Ici des voies spacieuses, comme pour mieux étaler les vaines pompes et les scandales du monde, là des réduits obscurs comme pour mieux cacher

les vices et les scélératesses. Prostituée de tous, elle a tendu à tous la coupe remplie de sa fausse science, de ses rêves insensés, de ses plaisirs immondes, et tous venaient boire, et tous retournaient enivrés pour corrompre au loin ceux qu'elle ne pouvait atteindre. La malédiction l'a visitée. Les étrangers ont apporté à ses enfants pour la détruire le tribut de leur fureur barbare. Aujourd'hui ses monuments et ses palais renversés, ses maisons incendiées ou mutilées proclament que Dieu est juste et que ses jugements sont pleins de droiture. *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*[1].

Mais au milieu de nos ruines, quel est ce sang répandu? Horreur et bénédiction! C'est le sang d'un pontife, le sang de ses prêtres, le sang des innocents. Il faut à Dieu des sacrifices de victimes pures qui renouvellent l'immolation du calvaire où le Saint expira pour les péchés du monde. Ils sont tombés en priant et en bénissant les justes de Babylone; le baume sacré qui s'échappe de leurs plaies va descendre sur les yeux des pécheurs; les pé-

1. Psalm. CXVIII.

cheurs verront Dieu, et, après avoir adoré sa justice, ils se jetteront entre les bras de sa miséricorde. — Eh bien ! non, encore une fois je me suis trompé. Le blasphème ne tarit pas dans la bouche et sous la plume des impies, les profanations s'étalent au grand jour, l'Eglise persécutée ne recueille que de rares et timides sympathies, la révolution s'anime au combat, l'amour du plaisir se réveille comme d'un assoupissement, le rire réclame des droits. Le Seigneur nous a envoyé la mort et nous ne sommes pas encore revenus à lui. *Misi in vos mortem et non redistis ad me*[1]. Rien n'est changé dans la nuit qui nous entoure, rien dans l'endurcissement qui pétrifie nos cœurs, rien non plus dans les desseins de Dieu ; il est toujours prêt à de terribles vengeances.

Vous le sentez, Messieurs, et vous n'osez pas l'avouer. De mystérieux frissons courent d'un bout à l'autre du pays ; on se demande avec anxiété ce qui arrivera demain. L'ambition sénile d'un pouvoir déchu qui conspire encore sous les coups du mépris public, l'au-

1. Amos, cap. IV, 10.

dace et les espérances sauvages des vaincus de l'anarchie, les hésitations trop naturelles de ceux qui tiennent en mains nos destinées, les divisions des âmes honnêtes, le malaise, le trouble des affaires, tout présage une crise suprême dans laquelle peut s'échapper notre dernier râle si Dieu ne la conjure. Mais la conjurera-t-il ? cela dépend de nous. Tout en menaçant, Dieu nous ouvre ses bras et attend que nous prenions le chemin qui conduit à son cœur. Nous ne pouvons pas nous tromper, car ce chemin nous est indiqué par le père de la famille chrétienne, l'illustre et infortuné captif du Vatican. A tous ceux qui l'approchent, Pie IX ne cesse de répéter ces deux mots qui résument nos devoirs de l'heure présente : pénitence, prière ! Pénitence, prière, c'est aussi le cri des âmes saintes qui vivent dans l'intimité de Dieu et semblent posséder les secrets de l'avenir. Pénitence, prière ! la raison elle-même nous commande ces deux actes réparateurs et conservateurs.

Nous reconnaissons que, trop souvent, l'énergie et le patriotisme nous ont fait défaut dans la terrible lutte où nous avons succombé ;

mais redeviendrons-nous forts et patriotes si nous ne nous repentons efficacement de la mollesse et de l'égoïsme de notre vie ? L'indiscipline nous a perdus ; mais serons-nous mieux disciplinés si nous n'abjurons les principes licencieux qui détruisent dans nos âmes le respect de toute autorité ? Dieu est manifestement devenu notre ennemi ; mais se retournera-t-il vers nous avec des sentiments plus tendres, si nous refusons de reconnaître l'équité de ses jugements, de lui demander pardon de nos prévarications, de lui rendre par de libres humiliations, de volontaires souffrances et un sincère retour à la vie religieuse, la gloire que lui ont ravie nos blasphèmes, nos impiétés, nos trahisons ? Nous avons cherché partout des alliances et partout nous avons dû subir la honte d'un refus ; eh bien ! cessons de faire le tour du monde et demandons par la prière une alliance qui ne nous sera pas refusée, la plus enviable et la plus salutaire de toutes les alliances, l'alliance du Ciel. Cette alliance a des précédents dans l'histoire. Gédéon, les Machabées, la Légion fulminante, Huniade, Scanderberg, Sobieski, les héros de

Lépante et, chez nous, l'illustre Jeanne d'Arc en sont les immortels témoins.

Messieurs, croyez-moi : il n'est plus temps de s'aveugler sur l'instabilité de notre situation, plus temps de se confier dans les habiletés de la politique et dans ce qu'on appelle les forces vives du pays, plus temps de compter sur les efforts précaires d'un gouvernement sans lendemain, quelque honnête qu'il soit. Rentrons en nous-mêmes, repentons-nous, prions. Aucune réforme politique, sociale, militaire, administrative, ne vaudra la réforme de nos âmes, aucun traité d'alliance avec les puissances de la terre ne vaudra l'alliance du roi des rois.

O Dieu qui avez tant aimé la France, ayez pitié de sa détresse ! si elle ne peut pas couvrir la multitude de ses fautes, arrêter les derniers coups de votre colère, que ses expiations et ses vœux tempèrent, au moins, le châtiment qu'elle attend en tremblant et hâtent le retour de votre miséricorde.

O France ! ma France bien-aimée, je te prie avec larmes, comme autrefois les prophètes priaient l'infortunée Jérusalem : — Reviens

au Seigneur ton Dieu ; *convertere ad Dominum Deum tuum.* — Il t'appelle, il veut te sauver. C'est lui qui te donnera le pouvoir fort, respecté, indiscutable, honnête, chrétien, qui doit rassembler tes forces rompues et te remettre sur le chemin de l'honneur et de la gloire ; c'est lui qui ressuscitera dans ton cœur les mâles vertus de ta jeunesse ; c'est lui qui rendra à ta couronne les deux fleurons qu'une main ennemie a détachés. O ma patrie ! ma chère patrie ! redeviens la France de Dieu, et il redeviendra, lui, le Dieu de la France !

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

I

DISCOURS SUR LA FIDÉLITÉ

Pourquoi ce discours? — 1° Sens et devoir de la fidélité pour ceux qui ont reçu au baptême le nom de *fidèles*. — 2° Aujourd'hui, plus que jamais, nous devons accomplir ce devoir. — I. Engager sa foi, être attaché toujours, et dans le malheur croire, attendre, se dévouer, c'est être fidèle. — Fidélité dans les choses humaines. — Comment les choses humaines et les choses divines sont liées. — La fidélité n'a de sens et de réalité dans les choses humaines qu'autant qu'elle est comprise et pratiquée dans les choses divines. — Comment le chrétien a engagé sa foi. — Comment il doit être attaché. — Comment le malheur est la mesure de sa fidélité. — II. Aujourd'hui, plus que jamais, le chrétien doit être fidèle, car aujourd'hui, plus que jamais, la grande et sainte cause de Dieu, de son Christ et de son Église est éprouvée. — Tableau des épreuves. — Application des trois caractères de la fidélité. — 1° Croire. — 2° Attendre. — 3° Se dévouer. — Dévouement par la prière, — la parole, — l'aumône, — le sang. — Questions de l'orateur et réponses de l'auditoire. — Conclusion. — *Vaincre ou mourir.*

II

DISCOURS SUR L'ŒUVRE DES ÉTUDIANTS ANGLAIS

Jésus est *la résurrection* aussi bien que *la vie*. — Application de ces paroles à la nation anglaise. — 1° Comment, dans la mort générale de l'erreur, Dieu lui a conservé un germe de vie. — 2° Comment il la prépare à une résurrection glorieuse dont nous pouvons être les coopérateurs. — I. Mystère de la vocation au christianisme. — Laborieux enfantements de l'Église catholique. — Les persécutions et les hérésies. — Le protestantisme, apostasie de l'Angleterre. — La Providence y conserve un germe de vie jusqu'au jour solennel de la résurrection : — Enfants baptisés, âmes de bonne foi. — II. Plus grande miséricorde : Vocation extérieure, conversion publique et solennelle d'un certain nombre d'âmes privilégiées. — 1° Comment Dieu les choisit, — 2° les appelle, — 3° les détermine. — Ces âmes sont des prémices. — Le mouvement qui se fait en Angleterre, depuis le commencement de ce siècle, présage une prochaine résurrection. — Influence du plus grand de nos malheurs sur ce mouvement. — Lois draconiennes d'Henri VIII et de ses successeurs. — Nos prêtres proscrits en Angleterre. — Tolérance. — Bill d'émancipation des catholiques. — Ses résultats. — Multiplication des conversions. — Insuffisance des prêtres. — Point de départ, plan et but de l'Œuvre des étudiants anglais. — Ce qu'il faut faire pour cette Œuvre. — Ses conséquences.

III

UNE NOUVELLE FRANCE — DISCOURS POUR L'OEUVRE DES ORPHELINS ARABES DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE.

Point de vue auquel on envisage cette Œuvre. — 1° But que la France, nation chrétienne et fille aînée de l'Église, doit se proposer dans sa domination d'Afrique. — 2° Place providentielle de l'Œuvre des Orphelins arabes parmi les moyens d'atteindre ce but. — I. L'Algérie. — Quatre dominations précédant la nôtre en ce pays. — Carthaginois, — Romains, — Vandales. — Arabes. — Caractères de ces dominations. — Caractères que doit avoir une domination chrétienne. — Son but. — II. Notre tort vis-à-vis du peuple arabe. — Vices et qualités de ce peuple; — il est religieux. — Nécessité d'appeler l'Église catholique au secours de notre domination. — Comment l'Église a payé sa bienvenue. — Comment, provoquée par les catastrophes et les calamités publiques, elle a fait entendre le langage de l'amour héroïque. — Peinture des fléaux qui ont ravagé la *Nouvelle France*. — Conduite des colons, des soldats, des prêtres. — Œuvre des Orphelins. — Programme de cette Œuvre. — Son but éminemment patriotique, civilisateur et religieux. — Verrons-nous la suprême transformation de l'Arabe? — La charité ne demande pas à jouir, elle veut créer, et procurer l'accomplissement des desseins de Dieu. — Quels sont ces desseins sur la *Nouvelle France?*

IV

LA JEUNESSE — DISCOURS POUR LA DISTRIBUTION DES PRIX DE L'ÉCOLE ALBERT-LE-GRAND (ARCUEIL)

Les âges de la vie. — La jeunesse, de tous les âges le plus beau et le plus regretté. — Quels sont, à son endroit, — 1° nos rêves, — 2° nos déceptions, — 3° nos efforts et nos luttes. — I. Peinture du jeune homme qui choisit librement Jésus-Christ pour son maître. — Mesure parfaite de toute sa vie. — La famille, la patrie, la religion peuvent compter sur lui. — Voilà notre rêve. — II. Comment ce rêve est déçu. — Influences malsaines qui corrompent la rectitude du jugement, la pureté des cœurs, la correction et la simplicité des mœurs. — Comment, dans les villes, le jeune homme, à la recherche d'une carrière, subit ces influences. — Tristes résultats. — III. Malgré nos déceptions, nous ne renonçons pas à nos rêves. — Ce qu'a été la jeunesse pendant la guerre. — Comment sommes-nous arrivés à ce résultat. — Phases diverses de nos efforts et de nos luttes. — 1° Les conférences de charité, — 2° Les cercles catholiques, — 3° La liberté d'enseignement secondaire, — 4° d'enseignement supérieur. — Comment nous voulons profiter de ces libertés pour le perfectionnement de la jeunesse. — Les vues qu'on nous prête. — Bien faire et laisser dire. — Appel au concours de tous.

V

DISCOURS A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE PARIS — FÊTE DE SAINT PIERRE

Exposition de l'Évangile de la fête. — Enseignements qu'on en peut tirer. — Pour la circonstance, on considère dans cet Évangile : — 1° Le type de la foi dévouée de ceux qui se sont engagés au service de l'Université catholique, — 2° La conduite qu'ils doivent tenir pour assurer à cette Université de glorieuses et durables destinées. — I. Confession de saint Pierre. — Principe surnaturel de cette confession. — Nous le retrouvons dans la foi des membres de l'Université catholique. — Ils ont fermé l'oreille à la voix de la chair et du sang, et, obéissant à l'inspiration d'en haut, ils se sont donnés avec dévouement à la grande œuvre d'enseignement pour laquelle on les appelait. — II. C'est sur la pierre même qui porte l'Église que l'Université catholique doit s'asseoir. — Enseigner par la vertu de l'onction sainte que Pierre a reçue du Christ, c'est grandir sa mission et la rendre réellement supérieure à toute autre mission. — On ne peut exercer cette mission qu'en communiant à la vérité de Pierre. — Comment on communie à cette vérité, sans diminuer la science et sans sacrifier son originalité. — La pierre fondamentale de l'Église communique sa fermeté à ceux qui s'appuient sur elle pour enseigner. — L'archevêque de Paris apporte à l'Université la bénédiction du Saint-Siège ; comment il faut recevoir cette bénédiction.

VI

PREMIER DISCOURS — POUR LA CLÔTURE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES CERCLES CATHOLIQUES

Un mot d'encouragement emprunté à l'apôtre saint Paul : « Nous qui faisons le bien, faisons-le sans défaillance : *Bonum autem facientes, non deficiamus.* — Pas de défaillances, — 1° dans nos intentions, — 2° dans notre action. — I. Quelles sont nos intentions? — Travailler et combattre sous l'étendard de la croix. — Régénérer le peuple des travailleurs par l'application franche des principes catholiques, comme les entend la sainte Église de Dieu. — Ces intentions ont été exprimées sans détour. — Objections des timides, — des prudents, — des habiles. — Ne pas tenir compte de ces objections, mais préserver de toute défaillance la pureté, la rectitude, l'élévation de nos intentions. — II. Notre action : — 1° Lui conserver son touchant accord et son admirable unité. — 2° La soutenir dans toute son ardeur. — 3° La poursuivre avec patience. — Excellence, — modèle, — mérite de la patience. — Les difficultés ; — il faut les vaincre et imposer au monde, avec l'exemple de la vertu, le respect de l'œuvre accomplie. — Pas de défaillance ! Cette parole s'adresse à ceux qui concourent indirectement à l'Œuvre. — Pour être fermes et ne pas défaillir, nous ne comptons pas sur la nature humaine, mais sur la force mystérieuse que nous attendons de la bénédiction que nous apporte le représentant du Père des fidèles. — Explication de cette bénédiction.

VII

DEUXIÈME DISCOURS — POUR LA CLÔTURE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES CERCLES CATHOLIQUES

L'Œuvre des cercles catholiques doit songer non seulement à s'étendre, mais à se défendre. — Mot d'ordre emprunté à l'apôtre saint Pierre : « *Votre ennemi rôde autour de vous pour vous dévorer; résistez-lui dans la foi.* » — Ces paroles : — 1° Nous avertissent du danger dont l'Œuvre est menacée; — 2° Elles nous enseignent notre devoir. — I. Ennemi des œuvres divines. — Comment il est représenté aujourd'hui. — Ses menaces, — ses accusations. — Il faut résister. — II. Résister, c'est le devoir. — Modèle de la résistance. — Résister par la parole, les écrits, etc..... — Résister avec force : *Resistite fortes.* — Résister dans la foi : *Resistite in fide.* — 1° Foi plénière et inébranlable aux principes catholiques sous l'influence desquels se meut le zèle des membres de l'Œuvre. — 2° Foi au Dieu de charité qui a inspiré l'Œuvre. — 3° Foi en notre droit si clair, si évident qu'on ne peut nous le dénier sans offenser la plus vulgaire honnêteté. — Foi en l'avenir de l'Œuvre. — Un mot au nonce du Pape qui apporte à l'Œuvre la bénédiction du Saint-Siège.

VIII

TROISIÈME DISCOURS — POUR LA CLÔTURE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES CERCLES CATHOLIQUES

Nouveau mot d'ordre, tiré des Actes des Apôtres : *Cor unum et anima una* : un seul cœur, une seule âme. — I. *Un seul cœur,* pour aimer Dieu que l'Œuvre veut glorifier par la régénération religieuse des classes laborieuses. — *Un seul cœur,* pour aimer le Christ, roi et sauveur, dont la croix étincelle sur la bannière de l'Œuvre. — *Un seul cœur,* pour aimer l'Église, notre mère. — *Un seul cœur,* pour nous aimer les uns les autres et donner au monde l'édifiant spectacle de charité qui, jadis, convertissait les païens. — *Un seul cœur,* large, — généreux, — vaillant. — II. *Une seule âme.* — L'âme s'affirme par une idée maîtresse. — Quelle est l'idée maîtresse de l'œuvre. — Fausses solutions données à la question sociale. — L'Œuvre vient la résoudre par la charité et la justice. — Comment elle entend la justice sociale. — Ne point se laisser distraire de l'idée maîtresse par les préoccupations politiques, — par les vues personnelles. — Les membres de l'Œuvre seront *une seule âme* par la continuité des efforts et des sacrifices, — malgré les injures, — malgré les tracasseries administratives, — malgré les défections. — En avant! — Anecdote de Tamerlan. — Porter le mot d'ordre partout : *Cor unum et anima una.*

IX

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Grandeur de Jean-Baptiste proclamée par Jésus-Christ. — En quoi consiste cette grandeur? — 1° Jean-Baptiste est le résumé des temps prophétiques, — 2° l'essai des temps apostoliques. — Comme Jésus-Christ, il récapitule en sa personne les temps anciens et les temps nouveaux. — I. Jésus-Christ annoncé et figuré. — Parmi ceux qui l'ont annoncé et figuré, il n'en est aucun qui ne soit surpassé par Jean-Baptiste. — Comment il est plus grand que Daniel, Isaïe, Jérémie, Élie, David, Moïse, Abraham, Isaac, Jacob. — Caractère de ses prédictions et de son témoignage. — Jean, figure du Jésus-Christ tellement parfaite, qu'ils furent pris alternativement l'un pour l'autre par leurs contemporains : Jean pour le Messie, le Messie pour Jean. — Comble du prodige et de la grandeur : Comme Jésus, Jean a été figuré et prédit. — La parole du Christ est justifiée : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista.* — II. Grandeur des Apôtres. — Jean est apôtre. — Ce titre est justifié : — 1° par sa mission, — 2° par ses lumières, — 3° par le but de sa prédication, — 4° par la sainte liberté de sa parole, — 5° par son martyre. — Développements de ces différents points. — Leçon pour tous les apôtres. — Leçon pour les fidèles dans cette parole du Sauveur : « *Celui qui est le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui.* »

X

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARIE-MADELEINE

Deux femmes aux origines de la Rédemption : — La Vierge-Mère et la pécheresse Marie-Madeleine. — Cette dernière représente les pécheurs appelés à recevoir l'efficace de la rédemption ; c'est un prodige de pénitence et de miséricorde. — 1° Marie-Madeleine, malgré le monde et malgré ses passions, a rendu à Dieu par sa pénitence tous les biens qu'elle lui avait ravis par le péché. — 2° Dieu, pour confondre le monde et encourager les pécheurs, a rendu à Madeleine tous les biens que le péché lui avait fait perdre. — I. Récit. — Désordres de Madeleine. — Le regard du Sauveur, premier coup de la grâce. — Elle est touchée, elle n'est pas encore vaincue. — La lutte. — La grâce qui l'a touchée croît en proportion des efforts qu'elle déploie dans le combat. — La résolution, la victoire. — La maison du Pharisien, pénitence publique. — La foi, — l'amour, — le sacrifice. — Madeleine est toute à Jésus. — Elle suit le Sauveur. — La passion. — La Sainte-Baume. — II. Sévérité du monde à l'égard des pécheurs. — Crainte des pécheurs. — Pour confondre le monde et encourager les pécheurs, Dieu rend à Madeleine les biens que lui a fait perdre le péché : — La grâce, — la paix, — la joie et l'honneur. — Développement. — La Sainte-Baume, Calvaire et Thabor. — Ravissements et sainte mort. — Gloire posthume. — Invocations.

XI

PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX JEAN BERCHMANS

Grandes vies, vies simples. — C'est une vie simple que l'Église propose à nos hommages dans la béatification de Jean Berchmans. — 1° Caractère spécifique de sa sainteté. — 2° Quels enseignements nous devons en tirer. — I. « La sainteté, d'après saint Thomas, est une vertu générale qui s'empare des actes des autres vertus et les ordonne avec empire au bien suprême qui est Dieu. » — On y découvre deux éléments : « La pureté et la fermeté : *Munditiam et firmitatem.* » — Le caractère spécifique de la vertu de Jean Berchmans fut d'être un saint à sa plus pure et plus simple expression. — Application développée des définitions de saint Thomas à toute sa vie, — récit. — II. Toute vie sainte, si obscure et si retirée qu'elle soit en elle-même, est utile à l'Église. — Chaque vie sainte est à sa place dans l'histoire générale de l'humanité chrétienne. — La vie de Jean Berchmans fut : 1° une apologie vivante de la règle de la Compagnie de Jésus, — 2° un encouragement au robuste esprit de corps qui la fait fleurir, même au sein de la défiance et de la persécution, — 3° une cause cachée mais active de sa prodigieuse vitalité dans un de ses plus beaux siècles, — 4° une recommandation pour un de ses buts les plus chers, — 5° elle est pour tous les fidèles une leçon de sainteté à la portée de tous ; elle leur apprend que, sans sortir de leur état, ils peuvent se donner, comme le Bienheureux, entièrement à Dieu, et aspirer comme lui à la vertu et à la gloire des saints. — Invocation au Bienheureux.

XII

UNE VILLE HÉROÏQUE — DISCOURS POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA DÉFENSE DE CHATEAUDUN

Parler au nom de l'Église pour rendre utile la magnifique et touchante manifestation de cet anniversaire. — 1° Raconter l'héroïque défense de Châteaudun. — 2° Montrer le doigt de Dieu dans les événements au milieu desquels elle a pris une place si glorieuse et si digne de mémoire. — I. Nos tumultueuses espérances et notre indécente présomption aux origines de la dernière guerre. — Déception. — Lugubre série de nos désastres. — Effondrement de l'empire et gouvernement de la surprise. — Capitulation de Strasbourg et extension de l'invasion. — L'ennemi est dans les plaines de la Beauce. — Châteaudun veut se défendre. — Journée du 18 octobre. — Pertes de l'ennemi. — Horribles représailles. — Châteaudun a bien mérité de la patrie, mais un homme de Dieu doit montrer dans ses ruines, avec les preuves de l'héroïsme, les cicatrices de nos péchés. — II. Méprises et aveuglement de l'esprit public. — C'est Dieu vengeur qu'il faut voir dans les événements. — Il se montre plus sévère pour les nations les plus aimées. — Les crimes de la France. — Elle a outragé la sainte majesté de Dieu. — Elle a trahi l'Église. — Elle a conspiré contre l'ordre social. — Elle a déshonoré et amoindri la famille. — Elle s'est énervée et avilie par l'abus des jouissances. — Dieu nous a livrés :

traditi sumus; il a mis la main sur *l'homme* et sur le *peuple* qu'il fallait pour nous châtier. — Sa main se révèle dans la savante appropriation des châtiments à nos péchés. — Excès de notre aveuglement. — La guerre civile. — Le sang des martyrs. — Rien n'est changé dans la nuit des âmes; Dieu est toujours prêt à de terribles vengeances. — Nos angoisses. — Pénitence, Prière! — Aucune réforme ne vaudra la réforme de nos âmes; aucune alliance ne vaudra l'alliance du Roi des rois. — Invocation au Dieu de la France.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

.UE

ncipes

i par

par

par

par

CAT

8 DURANT

mes in-12.....

SÉPARÉMENT

882. Gouvernement de Jésus-Christ.
883. Grâce de Jésus-Christ
Sacrements.
884. L'Eucharistie.
885. La Pénitence
886. L'Ordre.
887. Le Mariage.
888. La Vie future
889. L'autre Monde
890. Amen. — Synth
Conclusion.

ES (1872

S PARIS

mes in-12

SÉPARÉMENT :

Idoles.

Prière.

Jésus-Christ.

ent de Jésus-Christ.

rs envers l'Eglise.

stiques.

ue de la Pénitence.

ns de la Mort.

nde.—Les Adieux du

NT

— APRÈS

S AUX JEU

... 4

mmaires et l

AVENT PRÊCHÉ A

DANS L'ÉGLISE S. AN

vol. in-8 carré. 4 fr.

PIÉTÉ

SAIN 3 fr.

.....

VIF

ie.

de Jésus-Christ.

ugement de Jésus-Christ.

dévoi. envers l'Eglise.

irs eucharistiques.

Pratique de la Pénitence.

Les Leçons de la Mort

re monde. Les Adieux

BX 1756 .M6 D5 1891
v.1 SMC
Monsabrbe, Jacques Marie
Louis, 1827-1907.
Discours et
panbegyriques /
BAE-9780 (mcsk)